Docteur Jean GAUTIER

Dernières et nouvelles connaissances sur L'HOMME



ÉDITIONS BIÈRE

Dernières et nouvelles connaissances

sur

L'HOMME

DU MÊME AUTEUR

A L'ÉTAT DE MANUSCRITS :

L'ENFANT ET SES DEFICIENCES INTELLECTUELLES. — Evolution infantile et Pubertés. Tendances et Fonctionnement intellectuels. Enfants anormaux et arriérés; retardataires. Nous pouvons beaucoup par des traitements opothérapiques et physiques sur l'intelligence de l'enfant.

SEXUALITE. — Frigidité. Impuissance. Jouissance sexuelle. Psychoses et refoulement sexuel. L'activité sexuelle et le génie.

LE SOMMEIL ET L'INSOMNIE. — Etude physiologique du sommeil et détermination de ce phénomène. Etude des sommeils pathologiques et de toutes les causes facilitant ou entravant le sommeil avec leur explication physiologique.

PSYCHIATRIE. — Identité foncière de la folie, déterminant l'insuffisance fonctionnelle et les perturbations métaboliques qui en sont la cause véritable. Etude et explication fonctionnelle physiologique de toutes les folies et névroses.

CONNAISSANCE PHYSIOLOGIQUE DE L'HOMME. — Développement du livre présent avec la détermination de la loi humaine de l'équilibre et de ces corollaires, avec l'étude de la notion du temps, des civilisations égyptienne, chaldéenne et assyrienne comme application, avec l'étude de la vie et des œuvres d'une vingtaine de littérateurs français comme vérification.

EN PRÉPARATION :

LE REVE ET NOS SONGES.

L'AMOUR.

LES DIFFERENCES ENTRE L'HOMME, LA FEMME ET L'ENFANT.

Docteur Jean GAUTIER

Dernières et nouvelles connaissances sur L'HOMME



BORDEAUX
ÉDITIONS BIÈRE
18-22, rue du Peugue
—
1948



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Docteur Jean Gautier, Bordeaux, 1948.

INTRODUCTION

Les sciences positives progressent rapidement, inversement la connaissance de l'Homme. Carrel nous a bien dit comme cette dernière nous est indispensable tant au point de vue de la science pure que de la civilisation. L'objet de ce petit livre est de trouver un moyen de diffusion touchant quelques-unes des acquisitions les plus marquantes concernant notre nature et en même temps d'établir la pérennité scientifique de mes études à ce sujet. Cet ouvrage est donc destiné à faire connaître mes principales découvertes et à m'en conserver la paternité.

Ce travail est une sorte de résumé de toute mon œuvre. Certaines questions s'y trouvent normalement développées, parce qu'elles représentent la base même des connaissances dont découlent toutes les autres donnant l'explication détaillée de la nature humaine. Les autres sont juste indiquées, pour montrer qu'elles m'appartiennent et que j'en possède la connaissance complète dans mes manuscrits.

Les idées qui composent ce travail doivent servir de base à des recherches fort étendues et modifier nos conceptions sur l'Etre humain. Elles pourront paraître d'abord un peu décousues et manquer de liaison. Cependant, la nature humaine dont elles traitent leur donne une certaine homogénéité, et plus encore peut-être l'étude de cette réalité fonctionnelle qu'est notre système physiologique, composé de nos endocrines principales : Surrénale, Thyroïde, Hypophyse, Génitale, organes fonctionnels par excellence et dont les influences se font sentir depuis les parties les plus somatiques de l'individu jusque dans ses activités les plus intellectuelles.

Jusqu'à présent, la médecine officielle a donné la prédominance fonctionnelle au système nerveux et n'a pas voulu admettre des constatations anatomo-embryologiques indéniables. De plus, l'on n'a pas voulu tenir compte de ce que cette concep-

tion d'un système nerveux tout-puissant expliquait fort mal la plupart des phénomènes humains : émotions, sentiments, pensée et encore moins toutes les maladies mentales; quant aux grands problèmes humains : Hérédité, Adaptation, Race, Volonté, Libre-Arbitre, etc., le système nerveux ne nous en apporte aucune explication.

Ce livre, en donnant à notre système glandulaire la prédominance fonctionnelle qu'il mérite et qui a été attribuée jusqu'à maintenant au système nerveux, nous ouvre des horizons inespérés sur la connaissance de l'Homme en nous donnant une explication simple des questions qui ne sont encore officiellement que des énigmes.

J. G.

CHAPITRE PREMIER

DE LA PRÉDOMINANCE DU SYSTÈME GLANDULAIRE SUR LE SYSTÈME NERVEUX

Selon la science officielle, le système nerveux règle et détermine tous nos fonctionnements et nos activités. Une telle idée semble avoir de solides raisons, parce que l'être adolescent ou adulte fait continuellement appel aux possibilités données par notre ensemble nerveux et qu'il n'est pas en nous un organe, même glandulaire, qui ne puisse expérimentalement recevoir des instigations du système nerveux.

Cependant, si on examine avec soin le développement de nos fonctions et activités tant physiques qu'intellectuelles, on s'aperçoit bien vite qu'une telle conception est des moins satisfaisantes et laisse dans l'obscurité bien des phénomènes.

En effet, cette conception a le très grave défaut de ne donner que de très vagues explications de nos métabolismes, de nos émotions, de nos états de choc, de nos maladies mentales, etc... De telles objections sont si importantes et si nombreuses qu'elles auraient dû, à elles seules, nous inciter à penser que notre système nerveux est bien loin de réaliser toutes les possibilités que nous lui avons accordées si généreusement.

C'est donc une notion entièrement à réviser. Ces dernières années, les endocrinologistes se sont rendu compte que le système nerveux est entièrement « doublé » dans ses possibilités par le système endocrinien; en d'autres termes, il n'est en nous ni un seul phénomène, ni une seule activité, qui ne puissent être effectués par nos glandes principales aussi bien que par notre système nerveux.

Cette façon humorale de commander tout l'organisme est au moins égale à celle du système nerveux. Elle a été exposée par Rémy Collin, dans son livre[1]. Aucune activité de l'être n'échappe à cette influence glandulaire. Un muscle n'obéit à une instigation nerveuse que si l'hormone thyroïdienne en permet la contraction et, injecté d'acide lactique physiologique ou expérimental, il ne peut obéir au système nerveux qu'après neutralisation par de l'adrénaline; ces deux hormones ayant des propriétés spéciales sur la contraction musculaire. Il est possible de retrouver ces mêmes influences nerveuses et glandulaires dans tous les fonctionnements, dans toutes les activités, même intellectuelles. Les auteurs ont, en effet, reconnu que l'action des hormones sur la pensée humaine est des plus importantes. Dans les cas d'asthénie ou d'hypersthénie, « les glandes endocrines, écrit Rémy Collin, jouent un rôle certain : nous ne disons pas, certes, qu'à elles seules elles déterminent la psychologie de l'action, mais elles pèsent dans la balance. Elles y pèsent de deux façons : par les troubles des métabolismes que leur déficit ou leur suractivité engendrent et par leur action sur le système nerveux. Rien d'étonnant, dès lors, que, parmi les glandes endocrines dont les troubles sont à la base des états asthéniques ou hypersthéniques, et qui méritent dès lors le nom de glandes dynamogènes, nous trouvions la thyroïde, les surrénales et les gonades fonctionnant synergétiquement avec l'hypophyse. »

Nous savons aussi que les opérés totaux de la thyroïde ne sombrent pas seulement dans la torpeur, mais perdent d'abord toute spontanéité d'esprit, puis toute possibilité d'enregistrement actuel, puis progressivement leurs connaissances, leurs souvenirs passés, puis insensiblement leur langage, enfin leurs images verbales. Ainsi leur intellect disparaît petit à petit, malgré l'intégrité de leur système nerveux. En outre, nous ne devons jamais oublier que le myxœdémateux et le mongolien, ou même l'enfant victime d'une infection ou d'une forte émotion ayant déterminé une grande insuffisance thyroïdienne, ne jouiront que d'une intelligence très minime et d'images verbales fort précaires, quoique possédant un système nerveux normal; puisqu'il est possible de donner à ces déshérités une intelligence suffisante grâce à une greffe thyroïdienne, il faut donc admettre que le

1. *Les hormones*, Albin Michel, éd.

système nerveux est tributaire, déterminé dans ses possibilités, par le système glandulaire, ce qui est déjà un fait en faveur des endocrines et non du système nerveux.

Mais allons plus loin. Nous venons de voir que dans tous les phénomènes humains on retrouve à côté du système nerveux les actions hormonales; mais il existe des processus fort complexes et importants dans lesquels n'intervient nullement le système nerveux. Ce sont principalement :

LA CROISSANCE. — Claude Bernard l'a démontré depuis longtemps. La section de tous les nerfs aboutissant à un organe n'arrête pas son développement. Nous savons aussi que le système nerveux n'a aucune action sur l'évolution statuaire. Par contre, l'activité trop grande de l'hypophyse peut donner à certains hommes, comme les habitants du Haut-Nil, une taille de 2 m. 30 à 2 m. 50, ce qui pourrait les faire passer pour des géants. Ce qui démontre bien que le gigantisme, d'ailleurs comme le nanisme, ne sont point des cas pathologiques, mais appartiennent aux divergences fonctionnelles d'une même glande. La thyroïde a aussi une action importante sur la taille. Nous verrons dans le chapitre suivant que ces actions hormonales sur les tissus m'ont permis l'établissement de « types glandulaires » et, plus tard, tout le parti que j'ai pu tirer d'une telle connaissance.

Toutes ces idées, je m'empresse de le dire, ont reçu une complète confirmation de l'expérimentation. La suppression de l'hypophyse en particulier entraîne irrémédiablement la cessation de toute division et multiplication cellulaire chez un animal.

LES PUBERTÉS. — Ce sont des activités glandulaires très particulières qui se reproduisent trois fois chez l'Homme à diverses périodes de son enfance et de son adolescence, et dont l'importance est considérable. J'en fournirai l'explication. Ces phénomènes étant spécifiquement humains tiennent un rôle de premier plan dans la personnalité. Tous ces états vitaux s'établissent et s'effectuent en dehors de toute influence nerveuse.

LA PROCRÉATION. — La section de tous les nerfs aboutissant au système reproducteur de la femelle ou du mâle ne compromet pas leur possibilité reproductrice. Or, cette activité tient sous sa dépendance tous les phénomènes héréditaires. On peut donc

affirmer que la transmission ou la non-transmission de caractères organiques, fonctionnels ou d'activités physiques ou intellectuelles ne s'effectuent nullement en raison du système nerveux, mais du système glandulaire. On comprendra facilement que cette détermination est d'une grande valeur et place nettement au second plan le système nerveux par rapport au système glandulaire.

MÉNOPAUSE. — L'arrêt de l'activité reproductrice est encore un fait strictement glandulaire. Cet état se souligne souvent par des modifications très importantes du caractère et de l'intelligence; il est fort à craindre que de tels changements ne se produisent point sous l'instigation du système nerveux, puisque, par un traitement hormonal, il est souvent possible d'y remédier.

FONCTIONNEMENT DU TRACTUS GÉNITAL FÉMININ ET EN GÉNÉRAL DE LA SEXUALITÉ. — C'est une notion bien acquise et non discutée que le fonctionnement de l'appareil génital féminin est un phénomène glandulaire. Il en est de même de la sexualité chez l'homme aussi bien que chez la femme.

Ainsi donc, ce n'est point le système nerveux, mais glandulaire, qui dirige le développement, l'évolution, la procréation, la transmission des caractères héréditaires des êtres, phénomènes de la plus haute importance. De telles déterminations devraient imposer à l'esprit la valeur évidente de la prédominance fonctionnelle du système glandulaire sur le système nerveux. Mais de tels faits, je le sais, ne pourront emporter, comme ils le devraient, la conviction de certains, et je dois encore poursuivre ma démonstration.

INDÉPENDANCE ABSOLUE DU SYSTÈME GLANDULAIRE. — Tandis que nous savons cliniquement, expérimentalement et thérapeutiquement, combien agit l'abondance ou l'insuffisance hormonale sur le système nerveux, nous avons une preuve absolue que le système nerveux n'a qu'une action bien secondaire et nullement indispensable sur le système glandulaire.

Rien n'est plus facile, en effet, que de stimuler le système nerveux d'un animal par des hormones. Nous avons souvent constaté l'état d'excitation nerveuse de l'hyperthyroïdien et l'apathie sensitive et motrice de l'hypothyroïdien. Mais le fait que nous connaissons moins pour n'y avoir pas attaché l'importance

qui lui convient est qu'une greffe glandulaire, quelle qu'elle soit, placée dans un siège anatomique qui n'est pas le sien et privée par conséquent de toute connexion nerveuse, fonctionne admirablement en l'absence de toute incitation nerveuse. Cette expérience a été exécutée pour toutes les glandes principales et a donné pour chacune d'elles les mêmes résultats. Les glandes jouissent donc, vis-à-vis du système nerveux, d'une indépendance absolue, tandis que nous avons déjà vu que la carence d'une hormone comme la thyroïde prive le système nerveux de ses possibilités de sensibilité, de sa rapidité d'instigation musculaire, puisque la chronaxie est considérablement diminuée, de toutes les tendances vitales et émotionnelles, enfin de toute intelligence. Nous assistons bien, ici, à l'influence certaine et absolument indispensable du système glandulaire sur le système nerveux. Je pense que de tels faits démontrent surabondamment que nos endocrines ont une priorité et une influence fonctionnelle sur le système nerveux.

Cette détermination scientifique a une très grande valeur, car, habituellement, dans nombre de phénomènes où interviennent nettement nos glandes, les savants ont affirmé qu'elles ne le font que sous les directives du système nerveux. Je crois que l'indépendance complète des greffes mettra scientifiquement fin à cette manière erronée de considérer les phénomènes.

LE SYMPATHIQUE EST TOTALEMENT INUTILE CHEZ LE CHIEN. — Tous les physiologistes, nombre de médecins connaissent les magnifiques expériences de Cannon sur le chat. Cet animal, apeuré par un chien qui aboie, sécrète de l'adrénaline qui le met en état de défense. Si on enlève tout son sympathique à ce félin, il n'en conserve pas moins son émotion et sa sécrétion. Cette expérience n'est pas compréhensible avec notre conception d'un système nerveux régulateur des émotions et des sécrétions hormonales. Aussi, depuis plus de dix-huit ans, cette expérience a été reprise par les physiologistes les plus marquants du monde entier, toujours avec les mêmes résultats. Toutefois, à un moment, on eut un espoir en constatant que le chat, privé de son sympathique et remis en liberté, succombe aux changements de température et aux attaques de ses ennemis. Un tel phénomène provient de l'interdépendance très stricte et rapide qui doit s'établir chez le chat entre la thyroïde et la surrénale. Aussi, chez le chien où ces deux glandes jouent un rôle plus effacé et

ont beaucoup moins de retentissement l'une sur l'autre, la privation de tout son sympathique n'entraîne aucune modification ni de ses métabolismes, ni de ses possibilités à la lutte pour l'existence.

On me permettra ici une parenthèse explicative. Depuis près de vingt ans, les savants du monde se demandent comment le sympathique peut n'être pas indispensable chez le chien et chez l'homme et comment la surrénale peut bien être prévenue de la présence d'un ennemi pour le mettre en état de combativité.

L'explication de ce phénomène est des plus simples pour celui qui n'est pas obnubilé par la prétendue prédominance du système nerveux sur le système endocrinien. Il suffit de savoir, comme il l'a été démontré bien souvent expérimentalement, qu'il existe des interréactions des glandes les unes par rapport aux autres, en particulier de la thyroïde sur la surrénale. Dans le cas du chat privé de son sympathique et apeuré, c'est la thyroïde, glande émotionnelle par excellence, qui, empruntant la voie sanguine, alerte la surrénale avec un certain retard néfaste au chat en liberté, pour l'inciter à la combattivité. Nous en avons une preuve formelle, puisque c'est en enlevant non pas le sympathique à un animal que nous le privons de la possibilité de se défendre, mais en le privant de sa thyroïde. Ainsi, le chat, comme le chien, devient incapable de combattivité. De cette façon, une fois de plus est démontrée l'indépendance fonctionnelle du système glandulaire et le peu de valeur explicative donnée par la conception d'une prédominance du système nerveux.

Cette notion majeure, à laquelle nous sommes parvenus par une discrimination de valeurs abstraites, devrait suffire à convaincre de sa vérité tout esprit raisonnable. Cependant, il est facile de concevoir que quelques savants y resteront encore réfractaires, et voici pour eux la preuve formelle, définitive, irrécusable de ce que j'avance :

ANTÉRIORITÉ FONCTIONNELLE DU SYSTÈME GLANDULAIRE SUR LE SYSTÈME NERVEUX. — Il est avéré que l'enfant qui apparaît au 252e jour de sa vie à la lumière *ne possède de myélisé que l'extérieur des cordons de Goll et de Burdach;* autrement dit, toutes les parties nerveuses qui sont au-dessus : moëlle, bulbe, cervelet, centres automatiques et encéphale, ne sont point myélisés, par conséquent inaptes à lancer des excitations nerveuses et à assurer aucun fonctionnement. Ce ne sera qu'au neuvième

mois de la vie aérienne que les centres nerveux automatiques de l'enfant deviendront aptes à intervenir fonctionnellement en raison de leur constitution définitive.

On m'a objecté déjà que ce n'est pas parce qu'un organe n'est pas entièrement constitué qu'il est incapable de fonctionner. Cette affirmation est toute gratuite, car les recherches histologiques nous apprennent, comme pour le testicule par exemple, qu'il faut attendre la constitution définitive et l'évolution complète d'un organe dans toutes ses cellules pour le voir entrer en fonction. De plus, M. le professeur Dubreuil nous a affirmé qu'il est une loi embryologique d'après laquelle la formation définitive d'un tissu est retardée jusqu'à sa mise en fonctionnement; il cite comme exemple le rein et les glandes génitales. C'est donc aussi le cas du système nerveux dont les éléments ne se constituent définitivement qu'avec leur mise en service. C'est ainsi que cette évolution constitutive se prolonge chez beaucoup d'individus jusque vers 25 ans et chez les plus évolués intellectuellement jusqu'à plus de 50 ans.

Par contre : « Dès que le fœtus se développe, écrivent Sainton, Simonnet, Brouha, le système endocrinien apparaît. Le corps thyroïde, dont la première ébauche est apparente vers le douzième jour, contient déjà de la substance colloïde à la onzième semaine et de l'iode vers le troisième mois[1]. »

« Les parathyroïdes, dès la deuxième semaine, ont des cellules granuleuses. Le thymus est déjà développé chez l'embryon (de 50 millimètres) (Hamar). »

« Les surrénales contiennent de l'adrénaline dès la seizième semaine. L'hypophyse a des apparences glandulaires dès la onzième semaine. L'ébauche du pancréas apparaît vers le quatrième mois. »

On pourra dire que ces glandes ne fonctionnent pas; mais des expériences sur la chatte hypophysectomisée et surtout le fait de la disparition du diabète chez la femme enceinte dans la deuxième partie de la grossesse (Witridge Williams), fait expliqué par Andérodias et Dubreuil qui « ont trouvé chez un fœtus de diabétique des îlots de Langerhans vingt fois plus développés que chez le fœtus normal », nous prouvent que ces glandes fonctionnent, ainsi que le confirment l'examen histologique et l'analyse chimique.

1. *Endocrinologie expérimentale*, Masson et Cie, éd.

C'est, d'ailleurs, grâce au système glandulaire et en particulier à la thyroïde que le cœur du fœtus, dès le quatrième mois de la grossesse, se met à battre avec quelques 140 pulsations à la minute. Cet organe ne possède encore que des éléments nerveux presque inexistants et bien incapables d'assurer une telle rapidité de fonctionnement, qui ne se retrouve pas chez l'adulte à l'état normal, malgré un système nerveux parfaitement constitué, tandis qu'on retrouve une telle accélération chez les hyperthyroïdiens et dans la maladie de Basedow; cas dans lesquels nous savons que cette vitesse est due à la thyroïde.

Il n'existe donc aucun doute au fait que c'est le système glandulaire qui possède l'antériorité fonctionnelle sur le système nerveux dans l'organisme humain.

Dès le quatrième mois de la grossesse, les endocrines assurent tous les fonctionnements du fœtus, et c'est encore elles qui régularisent et provoquent toutes activités vitales de l'enfant pendant les neuf premiers mois de sa vie aérienne et en particulier toutes ses émotions, sympathies et antipathies. Nous en trouvons la preuve certaine dans l'Homme-Plante de Roesch, qui, privé de sa thyroïde, est incapable d'aucune activité, véritable statue vivante, à l'aspect bouddhique, au propre et au figuré, n'ayant aucun besoin, désir, sensibilité, perception, émotion, langage, pensée, auquel son système nerveux est incapable de donner de telles activités. Toutefois, ce myxœdémateux à la quintescence peut acquérir toutes ces qualités par une simple greffe thyroïdienne.

Cette étude nous prouve donc d'une manière indubitable et irrécusable la priorité, l'antériorité, la prédominance fonctionnelle du système glandulaire sur le système nerveux et modifie à l'extrême toutes nos conceptions officielles. Cette notion, par son exactitude, va nous permettre de comprendre la nature humaine, dont l'énigme résiste si bien aux théories actuelles.

Nos glandes possèdent, en effet, des particularités qui leur donnent la possibilité d'influencer :

Notre SOMATIQUE, qui est l'ensemble de nos cellules considérées comme tissu, comme un substratum morphologique composé d'os, de muscles, de vaisseaux et d'organes végétatifs, par lesquels et pour lesquels s'effectuent des métabolismes de nutrition et des activités cellulaires spécialisées.

Notre PHYSIOLOGIQUE, qui est l'ensemble de tous nos fonction-

nements nous permettant une vie de relation, d'activité, d'émotion, de sentiment, de travail, grâce au rythme fonctionnel d'organes végétatifs en rapport direct avec notre somatique qui nous permet des déplacements dans l'espace et notre ensemble glandulaire provocateur de nos émotions et de nos sentiments.

Notre INTELLECTUALITÉ, c'est-à-dire nos organes des sens, notre sensibilité générale, notre système nerveux. Nos glandes contribuent très intimement à la constitution de toutes nos activités intellectuelles jusqu'à la formation de nos abstractions. Elles président aussi d'une manière essentielle à toutes nos élaborations et travaux psychologiques.

Dans ces conditions, on ne manquera pas de demander quel peut bien être le rôle du système nerveux. Il est considérable. Il est synonyme, au point de vue de nos activités, d'exactitude, de perfectionnement, de rapidité, d'économie. C'est, pourrait-on dire, un « doublage » fonctionnel; tandis que nos glandes suscitent le *primum movens,* la tentative, l'ébauche, l'état émotionnel ou sentimental pour nos mouvements ou nos images verbales et nous font aller vers ce qui nous est favorable, agréable ou nous plaît, ou bien nous font fuir ce qui nous déplaît, nous est défavorable ou pénible, le système nerveux enregistre toutes ces tendances, tous ces mouvements, et chaque fois que ces derniers se répètent, objet d'un état émotionnel ou sentimental, l'activité enregistrée se perfectionne, se réduit à ce qu'elle a d'essentiel, se simplifie pour acquérir de l'exactitude dans le temps et dans l'espace, si bien qu'à la longue, le mouvement, l'activité, l'énonciation du langage peuvent être reproduits par des possibilités nerveuses de plus en plus parfaites et grandes, tandis que l'état émotionnel, c'est-à-dire l'émission hormonale, est de plus en plus faible.

Il ne faut pas oublier que nos glandes possèdent toutes des éléments nerveux qui leur permettent d'agir directement sur le système nerveux aussi bien que par leur sécrétion; c'est en particulier le cas de la thyroïde qui tient sous sa dépendance la voix humaine.

Si nous ne possédions, pour agir, que nos états émotionnels d'origine glandulaire, nous serions en tout d'éternels apprentis, incapables d'arriver à la moindre précision et efficacité dans nos travaux et ne possédant que des cris et des chants, sans langage articulé, ce qui nous priverait de pensée abstraite.

En résumé, le système nerveux, grâce à ses enregistrements,

permet à notre « physiologique » de passer à des états émotionnels et à des activités physiques ou intellectuelles de plus en plus complexes. Il représente un acquis, un moyen de reproduction d'activités, fidèle, exact, parfait, tandis que nos fonctionnements glandulaires permettent à la personnalité d'aller vers la nouveauté, la découverte, et ceci dans toutes les activités, même intellectuelles.

Nos glandes sont, en effet, nos organes « émotionnels »; elles nous donnent nos comportements, nos réactions fonctionnelles et personnelles vis-à-vis des forces extérieures. Car, dans notre jeunesse, notre système nerveux, même s'il le pouvait, serait bien incapable de nous protéger contre des forces adverses. C'est le système glandulaire qui remplit cet office et qui nous dit ce qui est favorable ou nuisible dans tout ce qui nous entoure. Notre esprit est bien souvent incapable de nous rien expliquer des phénomènes universels, et à plus forte raison des intentions des êtres à notre égard. C'est notre ensemble glandulaire qui, en suscitant en nous des sympathies ou des antipathies, nous pousse à rechercher ou à fuir les êtres organisés.

CHAPITRE II

TYPES GLANDULAIRES

Nous venons d'acquérir une notion de première valeur : la prédominance fonctionnelle du système glandulaire sur le système nerveux. Cette constatation va nous permettre de savoir ce qui se passe dans l'Homme, cet inconnu.

L'antériorité de constitution et de fonctionnement des glandes nous indique qu'elles président à tous nos métabolismes. En effet, Sainton, Simonnet, Brouha, examinant dans leur *Endocrinologie expérimentale* les substances nutritives et tous les sels minéraux, nous indiquent que tous ces éléments sont établis, transformés, gérés, régularisés, mis en service ou en réserve par nos glandes.

Ce sont surtout nos glandes principales qui dirigent tous nos métabolismes en fonction de nos activités. Ce sont elles qui maintiennent constante la composition du sang et participent à la formation ou à la disparition de tous les éléments, même cellulaires, qui le composent. Ainsi les hématies non seulement se multiplient en raison de l'action thyroïdienne, mais c'est encore celle-ci qui en augmente ou diminue la charge en oxygène, ce que ne pourrait faire le système nerveux, ces éléments étant libres dans le sang. Il nous faut donc admettre que nos glandes ont la haute main sur nos métabolismes et, du même coup, sur notre croissance, sur l'évolution et la formation de nos divers tissus. Elles procèdent donc à notre croissance générale et particulière de tous nos organes.

Si l'hypophyse préside en maîtresse à la multiplication cellulaire, les autres glandes peuvent influencer la formation de nos tissus et chacune à sa manière. Il en existe de nombreux exemples, comme la brièveté des jambes chez les génitaux, la dimension exagérée des pieds et des mains chez les hypophy-

saires, la grosseur du cou et la forte pilosité chez les surrénaliens, les extrémités lancéolées chez les thyroïdiens. Les endocrinologistes ont reconnu tous ces caractères et les ont décrits, mais ceux-ci sont en eux-mêmes bien insuffisants pour arriver à donner une nomenclature complète et intéressante des « TYPES GLANDULAIRES ».

Je n'expliquerai pas ici pour quelles raisons et au travers de quelles difficultés, d'espoirs et de grandes déceptions, j'ai poursuivi, pendant plus de quinze ans, la recherche des « types glandulaires ». Le labeur que m'a imposé leur découverte fut grand, mais bien plus grande encore la vérification de leur exactitude. Cette dernière est la cause de toutes mes découvertes. Elle m'a entraîné à considérer tout l'Homme, non seulement en lui-même, mais dans le temps et l'espace; elle m'a obligé à étudier et à trouver les raisons fonctionnelles de la folie et les particularités distinctives de toutes les maladies mentales.

Mes types glandulaires ne résultent point de quelque impression. Ils ne peuvent se comparer avec ceux des biotypologistes qui font découler nos formes et tendances vitales des trois tissus primitifs. Des critiques fort pertinentes et nombreuses peuvent être adressées à une telle conception. Je n'en retiendrai qu'une : comment des tissus, privés de tout pouvoir régulateur de métabolismes, qui, dès le dixième jour, font déjà place à des spécialisations cellulaires, comme les glandes endocrines, pourront-ils faire sentir leur influence sur la croissance et l'évolution des individus jusqu'en leur vieillesse, étant donné qu'ils ont disparu, faisant place à des éléments cellulaires nouveaux, dont les particularités fonctionnelles leur sont propres et complètement étrangères aux tissus primitifs ?

Nous avons vu qu'il en est tout autrement des glandes, et ce sont celles-ci qui conditionnent la forme de nos organes en agissant sur nos fonctionnements cellulaires et organiques, déterminant aussi nos états émotionnels, sentimentaux, de caractère, d'activité et d'intellect.

L'action des glandes sur notre personne est complexe. Nous sommes, pour la plupart, des composés, des combinaisons d'influences glandulaires, qui se sont effectuées pendant la croissance et lors de l'évolution endocrinienne que nous subissons; à tout cela il faut ajouter la *réceptivité* plus ou moins grande aux hormones du somatique, du physiologique, de la cérébralité. Enfin, les cellules de nos divers organes peuvent être, elles

aussi, plus ou moins réceptives, plus sensibles à l'influence d'une glande qu'aux autres. De toutes ces activités peuvent découler des particularités différentes qui expliquent pourquoi les hommes ne se ressemblent que rarement et pourquoi les véritables sosies n'existent pas.

Pour arriver à déterminer les formes physiques et les aptitudes données par une glande, il faut considérer un sujet dont une glande donnée est prédominante, sans que les autres soient en état d'insuffisance. On trouve parfois, mais assez rarement d'ailleurs, de tels êtres. Cependant, ils sont assez communs parmi les têtes marquantes de l'humanité. Chez les hommes célèbres, en effet, le plus souvent la même glande a influencé à la fois le somatique, le physiologique et l'intellect.

Expérimentalement, nous savons fort bien qu'il est possible de déterminer chez des animaux des formes appartenant à une glande donnée. Chez le chien, avec l'extrait thyroïdien, on a obtenu le type « levrette »; avec l'hypophyse, une sorte de dogue plus ou moins acromégale. Chez le cheval, celui de course est thyroïdien; le coureur de fond, hypophysaire; le cheval de trait, un génital ou un surrénalien. De telles expériences sont morphologiquement très intéressantes.

Les endocrinologistes ont déterminé *grosso modo* les formes et les tendances de caractère ou d'esprit de chacune de nos glandes. Léopold Lévi l'a fait pour des sujets presque normaux; le docteur Pascault, pour les états d'hypo et d'hyper de chacune des endocrines. Toutefois, de telles études sont assez peu précises; elles indiquent des tendances beaucoup plus que des particularités. Elles manquent de systématisation, d'ordre et d'homogénéité. Les types glandulaires que je présente sembleront, au contraire, beaucoup trop définis, trop rigoureux dans leurs caractères. J'estime qu'on ne saurait leur en faire aucun grief. Ils sont systématiques, mais vrais, car ils ont été perfectionnés, retouchés à mesure de mes vérifications. Un jour, on reconnaîtra leur parfaite exactitude jusque dans les moindres détails.

Je ne présenterai ici que les types glandulaires normaux. Il en existe d'autres : les hypo et les hyper de chaque glande qui composent les « ÉTATS ENDOCRINIENS » et les types répondant à des mutilations sexuelles : les hypermâles et les hyperféminins, dont l'étude est pour l'humanité des plus intéressantes.

Voici donc la description des types glandulaires normaux. Comme je l'ai dit, ils répondent à une influence glandulaire dominante, mais sans hypofonction d'aucune autre endocrine.

SURRENALE

TÊTE : Face carrée, arcades sourcilières développées, mâchoires spacieuses, menton fort. *Bouche :* Voûte palatine large et aplatie. *Dents :* Carrées, tendance à l'abrasion mécanique.

PHYSIONOMIE : Un peu bestiale, nez large et fort, yeux généralement petits, lèvres assez fortes.

POILS : Sourcils forts, larges, prolongés, barbe forte, dure, cheveux très épais, grossiers, poils abondants sur tout le corps.

PEAU : Epiderme assez fin, mais doublé d'un derme assez épais.

OS : Forts, épais, courts, volumineux, thorax globuleux, épaules larges et carrées.

TAILLE : Moyenne ou grande (1 m. 75), le tronc un peu long par rapport aux membres; cou fort, court, puissant.

ARTICULATIONS : Très fortes, solides, très serrées.

MUSCLES : Courts, volumineux, puissants.

MAINS : Courtes, larges, épaisses.

PIEDS : Courts, larges, épais.

SYSTÈME FONCTIONNEL

APPAREIL DIGESTIF : Très développé, grand appétit, nutrition parfaite, selles bijournalières.

APPAREIL RESPIRATOIRE : Très développé, tendance à l'asthme et à l'emphysème.

APPAREIL CIRCULATOIRE : Cœur excellent, tendance à l'hypertrophie, à l'artério-sclérose, hypertension, ictus apoplectique.

APPAREIL GÉNITAL : Appétit sexuel très développé.

SYSTÈME NERVEUX : Peu sensible; seuil de l'excitation élevé.

ACTIVITÉ : Débordante, jamais de fatigue, résistance musculaire considérable. Force et puissance.

ADRESSE : Moyenne ou mauvaise.

CARACTÈRE : Passif, emporté, coléreux, brutal, autoritaire, orgueilleux de sa force; instinct grégaire très développé; entêtement beaucoup plus que volonté.

INTELLIGENCE : Lourde, mémoire bonne, esprit objectif et terre à terre, sans imagination, capable d'applications matérielles; *esprit guerrier et dominateur;* tendance à *la compilation.*

APTITUDES PHYSIQUES : Excellentes, rude travailleur manuel; a donné les soudards du monde entier; lutteur, althérophile.

APTITUDES INTELLECTUELLES : Relatives; esprit positif; conceptions matérialistes, peu de croyance.

THYROIDE

TÊTE : Face ovoïde, front haut, étroit, menton pointu; ossature fine, mais solide; arcades sourcilières peu dévelop-

pées. *Bouche :* Voûte palatine ogivale. *Dents :* Ovoïdes, couronne un peu longue pour la racine, parfois malposition et pyorrhée.

PHYSIONOMIE : Yeux beaux, expressifs, très *brillants*, généralement clairs, nez long, narines étroites, lèvres minces.

POILS : Assez fournis sur tout le corps, longs et minces, poussant rapidement; sourcils fournis, allongés; chevelure longue, soyeuse, brillante, pas de tendance à la calvitie.

PEAU : Très fine, très douce, très blanche, très duveteuse.

OS : Longs, assez solides quoique peu volumineux. Faible largeur d'épaule.

TAILLE : Elevée (1 m. 75 à 1 m. 80); aspect morphologique longiligne; cou mince, long.

ARTICULATIONS : Lâches, peu résistantes, attaches fines, tendance aux luxations.

MUSCLES : Très longs, très minces.

MAINS : Très longues en fer de lance.

PIEDS : Longs, minces, peu épais.

SYSTÈME FONCTIONNEL

APPAREIL DIGESTIF : Assez bon, appétit capricieux, parfois exagéré; plusieurs selles quotidiennes. Digestion rapide.

APPAREIL RESPIRATOIRE : Peu développé, tendance à la tuberculose.

APPAREIL CIRCULATOIRE : Bon, artères restant souples; pas d'artério-sclérose ; tension basse; tendance aux palpitations.

APPAREIL GÉNITAL : Appétit sexuel très développé, recherche de la jouissance sous toutes ses formes.

SYSTÈME NERVEUX : Sensibilité très grande.

ACTIVITÉ : Grande, mais par impulsions, emballements, illusions, fatigue facile.

ADRESSE : Assez bonne, mais précision faible, élégance, facilité des gestes.

CARACTÈRE : Orgueilleux, personnel plus qu'égoïste, versatile, impressionnable, tendance à la colère intellectuelle.

INTELLIGENCE : Supérieure; observation intuitive; excellente mémoire du langage; romantisme; aptitudes intellectuelles opposées au classicisme; tendance à l'enthousiasme, à la superstition et au fanatisme; *imagination*.

APTITUDES PHYSIQUES : Plutôt mauvaises ou inégales, sauf pour tout ce qui exige de la vitesse : course, saut, danse.

APTITUDES INTELLECTUELLES : Dans tout ce qui demande l'intervention de la parole et des gestes : poésie, littérature, artiste de théâtre ou de cinéma, pianiste, violoniste, harpiste, musicien exécutant.

HYPOPHYSE

TÊTE : Face triangulaire, large du front, étroite au menton, ossature forte, arcades sourcilières marquées, mâchoire supérieure, moyenne, inférieure un peu rétrécie, menton moyen, fort au-dessus de 2 mètres.

BOUCHE : Voûte palatine assez creuse, arcades dentaires assez spacieuses; dents triangulaires, un peu de tendance à la malposition et à la pyorrhée.

PHYSIONOMIE : Yeux moyens, assez vifs, bouche grande.

POILS : Poils assez longs, assez fournis sur tout le corps; queue du sourcil accusée; barbe assez forte; cheveux épais, fournis, peu de tendance à la calvitie.

PEAU : Fine, peu adhérente au sous-épiderme; *grasse et huileuse à la face.*

OS : Des membres très longs par rapport au tronc; assez fort et épais; thorax développé; taille très élevée, pouvant aller jusqu'à 2 m. 50 (habitants du Haut-Nil).

ARTICULATIONS : Fortes, solides, résistants, volumineuses.

MUSCLES : Longs, assez volumineux, *très résistants à l'effort.*

MAINS : Très longues et très fortes.

PIEDS : Monumentaux.

SYSTÈMES FONCTIONNELS

APPAREIL DIGESTIF : Bon, tendance à la constipation; bon appétit; préfère sucre et céréales.

APPAREIL RESPIRATOIRE : Excellent, bien développé, respiration profonde.

APPAREIL CIRCULATOIRE : Cœur solide, résistant; pouls lent parfois.

APPAREIL GÉNITAL : Appétit sexuel développé.

SYSTÈME NERVEUX : Excellent, émotivité contenue, sang-froid moral.

ACTIVITÉ : Bonne, très grande résistance, puissance, rapidité, *très grande ténacité.*

CARACTÈRE : Réfléchi; maîtrise de soi-même, peu coléreux; constant, orgueilleux, aimant et appréciant la valeur de l'argent.

INTELLIGENCE : Excellente, esprit calculateur, raisonnement et déduction; peu d'observation des êtres; peu de tendances artistiques.

APTITUDES PHYSIQUES : Très grandes; les hypophysaires sont les meilleurs sportifs du monde : coureurs de fond, boxeurs, nageurs, rameurs, etc...

APTITUDES INTELLECTUELLES : Grandes dans l'ordre scientifique : navigateurs, excellents mécaniciens et ingénieurs; peu enclins à la littérature et aux arts; esprit religieux développé, mais raisonné.

GENITALE

TÊTE : Face rectangulaire ou arrondie; front large et dégagé; arcades sourcilières bien développées; mâchoires fortes; menton rond, souvent avec fossette; figure généralement harmonieuse.

BOUCHE : Voûte palatine ni trop creuse, ni trop large; dents rectangulaires ou un peu carrées; peu de tendance à la carie, aux malpositions et à la pyorrhée.

PHYSIONOMIE : Belle, gracieuse, jolie; yeux grands, charmeurs, brillants et doux; nez moyen, parfois plus ou moins grec; lèvres bien dessinées.

POILS : Fournis sur tout le corps; cils et sourcils longs; chevelure abondante ou calvitie, barbe forte.

PEAU : A grains fins, très souple; épiderme légèrement épaissi par le derme.

OS : Assez longs, solides, volumineux; thorax large; taille moyenne 1 m. 65 à 1 m. 70

ou un peu au-dessous par arrêt de croissance des jambes. Membres esthétiquement proportionnés.

ARTICULATIONS : Fines et harmonieuses, solides.

MUSCLES : Ni longs, ni courts; assez volumineux; vifs et résistants.

MAINS : Belles et gracieuses; très grande adresse.

PIEDS : Fins et petits.

SYSTÈMES FONCTIONNELS

APPAREIL DIGESTIF : Bon, assimilation bonne, évacuation régulière, peu difficile sur le choix de ses aliments. Apprécie ce qui est bon en boissons et mets.

APPAREIL RESPIRATOIRE : Excellent, cage thoracique spacieuse, souffle puissant (chanteur).

APPAREIL CIRCULATOIRE : Cœur bon, solide, bons vaisseaux.

APPAREIL GÉNITAL : Appétit sexuel fort développé, fécondité, bonne nourrice.

SYSTÈME NERVEUX : *Supérieur,* parfaitement équilibré; réflexes rapides, grande maîtrise physique et mentale.

ACTIVITÉ : Bonne, grande activité; toutes possibilités d'activité dans tous les ordres d'esprit; très grande adresse manuelle.

CARACTÈRE : Volontaire, heureux, gai, peu d'orgueil, sauf dans l'ordre intellectuel; courageux et sens de la beauté, dans la forme et la pensée.

INTELLIGENCE : Supérieure; toutes les aptitudes intellectuelles; esprit universel; intuition, analyse, synthèse, croyance en la Divinité; considération des problèmes humains.

APTITUDES PHYSIQUES : Athlète complet, essentiellement adaptable et adroit.

APTITUDES INTELLECTUELLES : Toutes dans l'ordre esthétique, littéraire, scientifique, religieux et surtout médical.

D'après une telle description, on remarquera qu'il est attaché à chaque glande non seulement des particularités morphologiques, mais des tendances émotionnelles, d'activités, de sentiments, de capacités intellectuelles. Nous les verrons se préciser au cours de ce travail. Grâce à elles, les glandes jettent un jour et une explication sur les particularités humaines comme les civilisations, les races, les hommes célèbres, et ces entités nous permettent à leur tour, quand nous possédons bien les particularités physiques qu'elles comportent, de nous rendre compte des qualités d'activité et d'intelligence que donnent chacune de nos glandes.

Dans mes travaux, j'ai pu établir la synthèse fonctionnelle de chacune des glandes selon leurs propriétés métaboliques : l'acquisition de ces propriétés m'a permis de comprendre les énigmes si importantes et si décevantes que nous offre l'Homme.

Ces particularités glandulaires sont comme une clé, comme un mot de passe qui peut servir à ouvrir tous les coffrets dans lesquels se trouvent tous les grands problèmes humains : adaptation, hérédité, race, libre arbitre, aussi bien que nos émotions complexes, nos sentiments comme l'amour, ou bien les facultés et les tendances rencontrées dans l'intellect humain.

J'ai pu découvrir les particularités essentielles, bases, foncières, inhérentes à chacune des glandes, s'étendant à toutes les parties de la personnalité et qui nous expliquent les particularités si curieuses et, semble-t-il dans bien des cas, contradictoires de l'Homme.

Ces caractéristiques essentielles sont :

THYROÏDE : *Glande oxydante par excellence.* Elle préside aux phénomènes d'activité cellulaire, autrement dit elle assure et rend possible leur fonctionnement spécialisé dans toute son efficacité. Pour un nerf moteur, elle est synonyme de rapidité, de contraction et de chronaxie; pour un nerf sensitif, de sensibilité. Elle contribue à la marche de tous les organes, de toutes les fonctions : poumon, cœur, appareil digestif, etc... Elle préside à la formation du langage, à la constitution des images verbales, d'abord parce qu'elle est la glande des émotions, et ensuite parce qu'elle active tous les éléments participant à la voix et à l'articulation des mots, ainsi que tous les sens. Elle incite l'être à remarquer surtout les particularités qualitatives sans trop tenir compte des objectivités; elle permet la mémoire pure et en *particulier les enregistrements automatiques;* en agissant sur l'encéphale, elle nous dote d'imagination.

SURRÉNALE : La surrénale est, comme j'ai pu l'établir, grâce à sa formule chimique développée, *désoxydante.* Les auteurs ne se sont guère préoccupés d'une semblable activité; pourtant, les cellules ne peuvent pas s'oxyder indéfiniment. Quand elles ont fonctionné, il faut qu'elles se désoxydent. Si la thyroïde est la glande du mouvement, de la rapidité, la surrénale est celle de la fixité musculaire, du tonus, de la force, de la puissance, de la brutalité, de la combattivité. Au point de vue de la sensibilité, elle en élève le seuil et rend passablement insensible. Elle donne à l'esprit de l'objectivité, un esprit pratique, terre à terre, et une tendance très nette à la compilation.

L'HYPOPHYSE : Elle est régulatrice de tous les métabolismes et évolutions cellulaires, de leur développement dans le temps

et dans l'espace. Pour parvenir à une telle activité, elle est obligée d'être renseignée très exactement sur tous les métabolismes et sur l'état des tissus, leur dimension, leurs activités, les tendances vitales et même intellectuelles. Pour accomplir une pareille tâche, elle est composée mi-partie glandulairement et nerveusement. Elle est donc, par extension et nécessité, la glande de la comparaison, parce que nos métabolismes sont d'ordre chimique et nos idées sont physiques et nerveuses; elle en établit l'analyse, le jugement, et peut y apporter des modifications fonctionnelles. Au point de vue émotionnel, elle nous apporte le sang-froid moral, avec la ténacité, la résistance musculaire; au point de vue sentimental, elle donne l'égoïsme des biens et surtout de l'argent. Elle provoque un esprit calculé, l'amour des chiffres, des mesures, des sciences positives surtout.

GÉNITALE : Bien qu'elle ne possède qu'une sécrétion, elle donne à l'être deux tendances assez dissemblables. L'une est en rapport avec l'état de la sexualité et de la reproduction et, dans ce cas, elle apporte à l'être des inclinations et des idées inhérentes aux questions sexuelles; l'autre est la GÉNITALE INTERSTITIELLE. C'est la glande freinatrice, stabilisatrice, une sorte de gyroscope physique et moral; elle est aussi la glande *de l'attention, du courage, de la volonté* et, par le fait même, du désintéressement, du sacrifice, de l'humilité. Au point de vue intellectuel, son influence sur le système nerveux peut se faire grandement sentir sur l'encéphale, et l'Homme parvient alors aux abstractions idéologiques, aux élaborations psychologiques supérieures, à la synthèse.

Voici donc les caractéristiques de chacune de nos glandes. En les appliquant aux particularités des phénomènes vitaux, aux tendances d'activité, sentimentales, artistiques et intellectuelles, elles nous en donnent l'explication. Nous en verrons des applications au cours de cet ouvrage.

CHAPITRE III

LES PUBERTÉS

On pourrait penser que ce phénomène est relativement peu important. Tout le laisse croire et en particulier un livre paru assez récemment (1938), signé des plus grands noms de l'endocrinologie et qui a pour titre *la Puberté*. Or, de tous les auteurs qui ont travaillé à cet ouvrage, nul n'ignore qu'il existe, au point de vue glandulaire et humain, TROIS PUBERTÉS, c'est-à-dire trois périodes dans la vie de chaque sujet où toutes nos endocrines principales entrent, ainsi que la sexualité, en hyperactivité. Pourquoi n'avoir pas voulu considérer de tels phénomènes comme ils sont, pour ne s'attacher qu'à examiner l'entrée en fonction de la sexualité reproductrice, ce qui ne saurait être une exactitude physiologique ?

Or, il se trouve précisément que ces pubertés que les auteurs ont voulu ignorer représentent des phénomènes de la plus haute valeur humaine. Ils sont strictement caractéristiques de notre espèce, ce qui nous fait soupçonner qu'ils jouent un rôle des plus importants dans l'évolution de l'Etre humain.

Inutile de dire que la découverte de la raison des pubertés m'a causé bien des nuits de réflexion et d'insomnie. C'est certainement l'un des processus humains des plus difficiles à identifier, parce que son objet est des plus cachés et des moins imaginables.

Nous devons d'abord nous demander fort brièvement ce que sont nos pubertés au point de vue physiologique.

Chez l'animal, il existe un instinct sexuel que l'on a voulu retrouver chez l'Homme.

Les caractéristiques foncières de tous les instincts que je suis parvenu à déterminer sont :

1° Une provenance strictement organique, en rapport avec le développement de l'être et la conservation de l'espèce;

2° Leur particularité d'inconscience et d'impossibilité d'en modifier le cours et l'apparition par la volonté ou l'intelligence;

3° Enfin, tous les êtres de la même espèce y sont soumis et généralement en même temps.

Si la sexualité de l'homme ne présente aucun de ces caractères, puisque, en particulier, elle peut être sous la stricte dépendance de la volonté, il n'en est pas de même des pubertés qui ont bien les caractères de l'instinct.

Cette similitude très grande provient de la même origine glandulaire; celle-ci leur donne leur identité; ce qui prouve qu'une même identité donne la certitude d'une même origine fonctionnelle; mais cette dernière étant endocrinienne peut présenter des modalités différentes, d'où des effets qui ne sont pas les mêmes. C'est ce qui se passe dans les cas du rut, qui est l'instinct sexuel de l'animal, et les pubertés.

Pendant les pubertés, comme pendant le rut, la génitale est mise en activité, mais non d'une manière identique. Dans le premier cas apparaît une activité glandulaire généralisée. Toutes les endocrines recherchent un état d'équilibre fonctionnel par rapport à la génitale, qui, à chacune des pubertés, passe par des périodes d'augmentation d'influences et de puissance fonctionnelles. De ces activités glandulaires il subsiste pour la génitale des possibilités nouvelles et durables. Dans ces cas, c'est l'hypophyse qui met en branle la thyroïde et la surrénale, et toutes trois déterminent une activité de la génitale, dont celle-ci bénéficie en conservant de cette instigation de plus grandes possibilités sur les autres glandes et le système nerveux.

Dans le rut, le fonctionnement est inverse. C'est la génitale qui est mise directement en activité par l'hypophyse, et c'est l'état sexuel qui en découle qui retentit sur la thyroïde et la surrénale, aboutissement physiologique de l'état de rut. Si bien que lorsque s'évanouit l'activité de la génitale, toutes les autres glandes rentrent dans l'ordre sans que la génitale en garde aucune possibilité nouvelle.

La propriété fonctionnelle des gonades, en tant qu'endocrines, réside dans la partie interstitielle. Ce sont les cellules de celle-ci qui apparaissent les premières, tandis que les reproductrices évoluent et se constituent lentement. Les gonocytes et les cellules

végétatives, placées dans les tubes séminifères, font place, vers *5 ans,* aux spermatogonies, qui aboutiront aux spermatozoïdes. Pour nous, ce qu'il y a d'important dans tout cela est de noter que les cellules qui deviendront des reproductrices ne se transforment pas lors des pubertés, et, quand la troisième survient, se manifestant chez la fille par les menstrues, ce n'est généralement que plusieurs mois ou années après qu'apparaît la ponte de l'ovule. L'évolution reproductrice ne correspond donc pas aux pubertés de l'être, ce qui ne manquera pas de surprendre, mais paraîtra très naturel quand on connaîtra les raisons des pubertés.

PREMIÈRE PUBERTÉ. — Elle apparaît dès les premiers jours de la deuxième semaine qui suit la naissance, généralement vers le huitième jour. Elle dure trois semaines environ. Les organes sexuels : pénis, testicules, vagin, sont atteints d'état congestif; on peut noter un écoulement sanguinolent chez la fillette-bébé, mais surtout il peut s'écouler des seins « le lait de sorcière ».

La première puberté apporte à l'enfant des possibilités normales de vie de relation. L'enfant, replié sur lui-même dans la matrice maternelle, est soustrait aux influences extérieures. Quand il vient au monde, il lui faut réagir et supporter lui-même des forces adverses. Ces dernières pourront se traduire par des émotions graves pouvant provoquer l'état de choc, la syncope, la mort. De tels effets ne se produisent que faiblement si l'ensemble endocrinien est en équilibre. Il faut donc que la génitale prenne sa place parmi les autres glandes pour atténuer les réactions intenses et préjudiciables de la thyroïde. Chez le fœtus, seule la thyroïde fait battre le cœur; la surrénale le désoxyde; l'hypophyse assure la division cellulaire, tandis que la génitale se développe fort lentement. A la naissance, celle-ci doit entrer en activité pour assurer l'équilibre glandulaire, d'où la première puberté, qui aura pour objet de stimuler la génitale interstitielle et lui permettre des influences glandulaires et nerveuses persistantes. Possédant l'hormone la plus durable dans le sang, elle s'oppose à toutes les variations glandulaires trop importantes, autrement dit aux émotions.

De cette puberté dépend aussi l'ÉVOLUTION GLANDULAIRE DE L'ENFANT : Pendant la première année de sa vie, l'enfant est sous la domination de la surrénale; il peut tenir un bras tendu pendant trois quarts d'heure sans fatigue en raison du tonus mus-

culaire que lui donne sa surrénale; de 1 à 7 ans, il est sous l'empire de sa thyroïde; c'est, en effet, vers 5 ans que le métabolisme basal est le plus élevé chez l'enfant; entre 7 et 12 ans, c'est l'hypophyse qui domine; on le constate par le grandissement des mains et des pieds; puis survient la deuxième puberté.

La génitale interstitielle est indispensable à la bonne formation des images verbales. Quand l'enfant commence à parler, il établit en lui ses images verbales, c'est-à-dire les mots qui serviront de support à sa pensée. Ces images sont pour la personnalité tout un ensemble considérable de conditions organiques des plus complexes. Chacune d'elles se compose d'une image visuelle, d'une auditive, de mouvements phonétiques, de gestes correspondant à l'idée que nous avons du mot ; pendant ce temps, notre personnalité subit un état émotionnel, c'est-à-dire une accélération ou un ralentissement de tous les organes végétatifs en rapport avec les phénomènes physiologiques glandulaires. Comme nous l'a si bien dit Carrel, quand nous pensons un mot ou l'émettons, c'est avec tout notre organisme à la fois. Un tel état est obtenu à l'origine par des influences glandulaires qui entraînent des vibrations nerveuses correspondantes. Plus tard, ce seront presque toujours les enregistrements nerveux de tous ces éléments fonctionnels qui susciteront les images verbales, autrement dit la fixation des hormones sur des vibrations nerveuses; ainsi s'effectueront les automatismes.

L'image verbale se compose donc abstractivement de sensations, de mouvements musculaires, d'une émotivité et d'une idée. L'affectivité est l'élément qui contribue le plus à l'homogénéité de l'image verbale. C'est le sentiment que nous en avons et qui nous fait apprécier l'exacte valeur de son importance. Le rapport entre l'objectivité réelle, la force ou l'être vivant que traduit l'image verbale doit être en rapport parfait avec l'état émotionnel éprouvé. Cette correspondance ne peut être exacte qu'avec l'intervention de la génitale interstitielle. De cette vérité des images verbales proviendra généralement, pour le sujet, une grande part de la valeur de sa pensée et de ses élaborations psychologiques.

On pourra croire qu'il ne s'agit ici que du langage. En réalité, pour notre personnalité, toutes nos activités sont des images; elles ne se distinguent des verbales que par l'absence de paroles et de gestes ou d'une pensée plus grande. Ainsi donc, dans toutes nos activités générales, paroles, pensées, la génitale in-

terstitielle doit intervenir pour que les applications glandulaires aux instigations nerveuses s'établissent d'une manière équilibrée entre tous les éléments de ces comportements.

En résumé, la première puberté tend à mettre notre ensemble physiologique dans un état d'équilibre pour que nous puissions résister aux forces extérieures. Elle fait intervenir la génitale interstitielle dans toutes nos acquisitions nerveuses, pour que nos enregistrements s'effectuent d'une manière normale avec des éléments homogènes et surtout un état émotionnel adéquat, devant permettre à notre personnalité et à notre esprit d'atteindre à des possibilités automatiques physiques et intellectuelles sur lesquelles pourront s'appuyer plus tard l'évolution individuelle.

DEUXIÈME PUBERTÉ. — C'est celle qui est la mieux connue de nous tous ou plutôt de ceux qui en ont parlé sans rien savoir de ce qui s'y cachait de mystérieux. Pour ces non-curieux, la deuxième puberté est le passage de l'enfant à l'adolescent capable de se reproduire; c'est l'apparition des caractères sexuels et des possibilités reproductrices. Pour ceux qui réfléchissent, c'est aussi la période d'apparition de qualités physiques et morales qui distinguent l'homme des animaux : la VOLONTÉ. A celle-ci sont rattachées des possibilités d'abstractions morales qui peuvent devenir pour l'Homme et uniquement pour lui des facteurs de conduite, de conception, de réalisations intellectuelles.

A cette période, les organes génitaux se développent, tandis que la voix devient plus basse. Les seins laissent écouler un liquide semblable au lait. Les organes génitaux sont le siège d'états congestifs.

C'est à cette époque qu'apparaît la pudeur. Son objet est de protéger l'être contre le « jeu de l'amour », la masturbation, qui débilitent le reproducteur éventuel, et contre une reproduction trop hâtive pouvant compromettre l'espèce. Mais, comme je l'ai dit, le fait d'importance est l'apparition de la volonté.

La génitale reproductrice et l'interstitielle sont en quelque sorte en opposition, puisque, chez les animaux, il existe lors du rut une hypertrophie de la reproductrice avec atrophie de l'interstitielle, tandis que dans les périodes de repos sexuel, une atrophie de la reproductrice avec hypertrophie de l'interstitielle. Il existe donc chez les êtres comme un état de balance entre ces deux entités glandulaires qu'influence la sexualité. L'inters-

titielle peut ainsi permettre à l'être de lutter contre sa sexualité, autrement dit sa reproductrice, en fonction de valeurs morales ou religieuses généralement. En le faisant, il acquiert de la volonté. Celle-ci est donc la possibilité que nous avons d'agir, de penser en faveur d'un principe moral désintéressé, éloigné de nous, ou de résister, de ne pas accomplir ou de ne pas penser l'acte ou l'idée qui nous plaisent, parce qu'ils sont en opposition avec des principes moraux supérieurs. La volonté peut se définir dans ses applications : faire tout de ce qui déplaît, ne rien faire de ce qui plaît.

Les services que nous rend la volonté dans la vie sont considérables; de plus, cette propriété, qui provient de l'activité de notre interstitielle, est de la plus haute importance au point de vue de la découverte humaine. Elle seule nous permet d'envisager les phénomènes avec une impartialité absolue, pour ne les considérer que strictement en eux-mêmes et non selon nos sentiments ou nos théories préétablies.

Au point de vue fonctionnel, nous avons vu que l'interstitielle est désintéressée. Elle s'émeut, s'active émotionnellement aux idées morales supérieures. Il est normal que ces mêmes idées mettent l'interstitielle en activité. Comme celle-ci est fixatrice des hormones sur les éléments nerveux, elle est capable de faire intervenir les sécrétions adéquates à des vibrations nerveuses qui exciteront les organes nécessaires à un acte volontaire.

Ceci fait apparaître la nécessité de l'éducation, qui donne à l'enfant des idées morales liées à des pensées perverses ou illicites. Quand ces dernières se présentent à l'esprit, elles sont accompagnées de valeurs morales qui peuvent faire intervenir la volonté.

TROISIÈME PUBERTÉ. — Elle peut passer inaperçue chez le garçon; chez la fille, elle est indiquée par les règles. Cette puberté est organiquement l'apparition des cellules reproductrices. Mais surtout elle apporte à l'homme des états sentimentaux et de tendances intellectuelles. On me permettra de délaisser ici les sentiments d'amour charnel et filial qui peuvent naître de la génitale; je dirai simplement que chez l'animal, la maternité s'accompagne d'une *hypertrophie de la génitale interne*. Or, la femelle, tant qu'un nouveau rut, c'est-à-dire tant que sa reproductrice ne s'est pas régénérée, garde des sentiments altruistes pour ses petits, au point de sacrifier sa vie pour eux. Ceci dit

seulement pour démontrer fort rapidement que la génitale interne est chez les êtres un facteur de sentiments altruistes.

C'est vers la troisième puberté que commence la préoccupation des problèmes humains : la vie, la mort, l'adaptation, la « race », l'humanité, les civilisations, les religions et l'Homme dans le temps et dans l'espace. L'Homme, cet inconnu, obsède l'adolescent intellectuellement évolué. Mais l'égoïsme du monde et surtout l'activité sexuelle du jeune homme mettent vite un arrêt à son altruisme.

Ce n'est qu'après sa ménopause, quand sa reproductrice ne fonctionnera plus et que sa sexualité l'écœurera, que son interstitielle, qui est sa finalité physiologique, le poussera à nouveau vers des idées de haute moralité, vers la préoccupation des grands problèmes humains.

Cette étude extrêmement résumée des pubertés ne donnant pas une vue assez homogène de ces phénomènes, j'en ai établi un tableau synoptique qui permettra à mes lecteurs d'en avoir une vue plus claire et plus saillante.

Tableau de l'évolution de la GÉNITALE INTERSTITIELLE *et des qualités organiques, physiologiques et intellectuelles que nous apportent les* PUBERTÉS.

	ORGANISME = SOMATIQUE	SENTIMENTS	INTELLECTUALITÉ
1re Puberté	Recherche de l'équilibre glandulaire dans les combinaisons neuro - hormonales et physico - chimiques. Phénomènes inconscients.	Affection pour les parents.	Homogénéité des images verbales et motrices.
2e Puberté	Formation des organes sexuels secondaires.	Pudeur.	Volonté. Attention.
3e Puberté	Apparition des cellules reproductrices.	Amour charnel et sentimental.	Abstractions. Grands problèmes humains.

CHAPITRE IV

L'ESPRIT HUMAIN

Nos glandes nous ont déjà fourni l'explication de la volonté et des pubertés. Si elles ont une action sur toutes les parties de l'organisme, elles doivent nous rendre compte du fonctionnement du cerveau et de l'intelligence humaine.

Dans le cerveau se trouvent des cellules que nous connaissons assez mal, les histologistes n'étant pas encore bien d'accord à leur sujet. Elles servent à enregistrer des souvenirs et leur activité est influençable par les hormones. Il apparaît assez clairement qu'elles ne sont mises en service que successivement, puisque leur myélisation se poursuit jusque vers 50 ans. La nature des souvenirs enregistrés correspond nettement aux propriétés glandulaires et selon l'évolution de ces endocrines chez l'enfant. D'abord apparaissent les objectivités correspondant à la surrénale, puis les qualités réelles ou idéales, le langage, l'imagination résultant de la thyroïde; puis la figuration abstraite de l'écriture et les tendances calculatrices de l'hypophyse avec le raisonnement et le jugement; enfin les abstractions et les problèmes humains dépendant de l'interstitielle.

Il est fort probable que la formation d'un souvenir s'établit en raison de la constitution définitive d'une cellule cérébrale qui s'effectue en fonction de vibrations physiques qui sont fixées sur le parenchyme par une hormone appropriée et correspondant à l'état émotionnel suscité par le genre d'image verbale considérée.

Le rappel de ces souvenirs enregistrés pourra s'effectuer soit en raison des mêmes vibrations nerveuses, soit d'une même composition hormonale absolument similaire. Cette conception est en corrélation complète avec la constatation faite par les endocrino-

logistes, d'après laquelle il existe deux voies de transmission, l'une nerveuse, l'autre hormonale.

Ainsi, pour la formation d'un souvenir, doivent intervenir une sensation ou des sensations visuelles, auditives, tactiles donnant lieu à des vibrations sensorielles nerveuses sur lesquelles vient se fixer une hormone appropriée pour les fixer sur les cellules cérébrales. Celles-ci se trouvent alors définitivement constituées et prêtes à fonctionner, c'est-à-dire à pouvoir mettre en liberté les vibrations nerveuses, dont doit résulter pour nous une perception idéologique qui n'est autre qu'un état émotionnel s'accompagnant de toutes les modalités fonctionnelles, sensorielles, phonétiques, mimétiques qui ont présidé à l'enregistrement de la même image verbale.

Ces cellules enregistrées d'un même souvenir sont fort nombreuses, cinq ou six millions au moins, répandues dans de nombreuses parties du cerveau; elles doivent, par leur nombre, assurer l'intensité de l'image. Elles sont situées le long de multiples vaisseaux capillaires et placées contre lui, dans un ordre qui correspond à la disparition dans le sang des diverses hormones et qui est aussi celui de l'évolution glandulaire chez l'enfant. A la base du vaisseau sont placées les cellules impressionnées par la surrénale objective; puis, au-dessus, par la thyroïde imaginative; puis par l'hypophyse raisonneuse et calculatrice; enfin par la génitale interstitielle qui est universelle.

Ceci explique que le surrénalien objectif et pratique manque d'imagination, raisonne médiocrement, ne connaît que les applications scientifiques et n'effectue point de découvertes. Le thyroïdien, qui est imaginatif, loquace, artiste, possède une bonne notion des objectivités, mais conçoit mal les sciences et ne se soucie guère de vraie métaphysique. L'hypophysaire est objectif, assez imaginatif, surtout au point de vue scientifique, en même temps que mathématicien et calculateur. Quant au génital interstitiel, il a un esprit universel, à la fois objectif, imaginatif et scientifique, en même temps que métaphysique, comme si sa sécrétion, en passant au travers d'un capillaire cérébral, avait recueilli au passage l'essentiel de tous les souvenirs enregistrés par les autres glandes.

Il m'est difficile de résumer en ces quelques pages une démonstration qui en occupe plus d'une centaine dans mes écrits. J'espère cependant qu'elle est compréhensible. Je la compléterai par la peinture des types intellectuels que donne à l'Homme chacune de nos glandes.

Le thyroïdien. — Il se remue beaucoup; il parle vite et d'abondance; le ton est chaud et imagé; les gestes accompagnent souvent les paroles pour leur donner plus de force, plus de vraisemblance, car il se rend compte qu'il exagère presque toujours quand il ne ment pas. Il passe souvent d'une idée à l'autre sans transition. Une chose vue, entendue, pour un rien, pour un mot, son esprit est entraîné vers d'autres idées. Son attention est peu stable. Ses pensées s'enchaînent peu, sont débordantes de vivacité et d'images. Souvent il s'emballe si on le contrarie et se met en colère. On lui prête souvent une intellectualité supérieure. Sa mémoire est rapide, vive et assez bonne quoique inégale. Il retient surtout ce qui le frappe, plus que ce qui a de l'importance ou de la valeur. Il prend ce qui n'est pas indispensable pour le nécessaire. Il manque un peu de jugement et se rend mal compte de la valeur des idées et des gens. Il juge tout sur des apparences et superficiellement, selon ses sentiments. Il n'y a guère que sa propre personnalité qui l'intéresse. Il rapporte presque tout à elle.

Il ne va pas au fond des choses, les abstractions lui font peur. Des présensations et des impressions lui servent de jugement; celui-ci est plus souvent fonction de son état physiologique que de son intellectualité. Il en tire ses sympathies et ses antipathies. Il ressent trop vite et trop vivement pour que sa sensibilité ne joue pas un grand rôle dans sa vie. Il est enthousiaste. Se donne aux idées, aux faits, aux œuvres avec impulsion, mais il manque de ténacité et d'esprit de suite. Il se passionne vite pour une idée et l'abandonne vite pour une autre. Sa sensibilité le pousse à la recherche de sensations de toutes sortes. Tout ce qui est inédit, surprenant, l'intéresse, le passionne. Il va de préférence vers tout ce qui n'est pas la norme; les exceptions, les particularités lui semblent plus intéressantes que les qualités foncières. Ce sont les individualités qui l'attirent et non l'Identité-Homme. Il est rarement sociable. Il s'engoue pour quelqu'un, vite déçu pour un rien, il va vers un autre. Aussi ses amours sont-elles peu constantes et empreintes de romantisme. Il a de nombreux sentiments dans sa vie, finit par trouver les êtres d'autant plus méprisables qu'il les comprend moins. Quand sa thyroïde est fatiguée par des excitations multiples et devient déficiente, il prend tout le monde en grippe et tourne à la misanthropie.

Dans la vie, il est imprévoyant, prodigue de lui-même comme

de ses biens. Il connaît mal la valeur des choses et de l'argent. Il travaille avec impulsion, mais inégalité. Il est spontané dans ses réalisations, mais il ne sait guère se critiquer, ni se corriger. Sous la décharge de son hormone thyroïdienne, l'inspiration l'emporte et ne saurait être améliorée.

Infatué de sa supériorité intellectuelle, il juge souvent les autres sans indulgence. Il est trop orgueilleux, trop épris de lui-même pour n'être pas un peu cassant et autoritaire. Il croit souvent faire beaucoup parce qu'il s'agite fort, mais il est un peu la mouche du coche. Il a une tendance à la rêverie et à l'introspection. Il se sent vivre, souffrir, aimer; il s'analyse, imagine facilement qu'il est le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. Il se peint, se dépeint sous les aspects les plus divers; beaucoup plus comme il se figure être ou voudrait être, que comme il est réellement. Les réalisations impossibles l'attirent. Il se passionne pour la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel et s'étonne de n'y point parvenir. Son imagination l'entraîne facilement vers l'irréalisable. Il est plein de contradiction dans ses idées, ses connaissances, ses actes. Il passe très facilement de la joie à la peine, des rires aux larmes. Il surprend, il amuse. Il est doué d'un fort pouvoir de mimétisme, d'imitation, d'insinuation. Il aime à plastronner, à étonner, mais sa valeur, malgré toute son intelligence, n'en est pas moins le plus souvent secondaire.

L'HYPOPHYSAIRE. — Il est exact, ponctuel, traditionnaliste. Sa parole est aisée et abondante. Il est sobre de gestes. Il dit vrai et ne veut pas convaincre par la mimique, mais par des raisonnements. Il est comme concentré dans sa pensée qui est profonde et se déroule d'une façon logique. Ses idées se déduisent les unes des autres. Sa déduction est nette, claire, précise. Il ne se perd pas dans les détails. Les idées importantes et de valeur dominent son esprit. Il considère rarement le côté artistique des choses, qui a pour lui peu d'intérêt. Sa mémoire est excellente et fidèle. Il réfléchit longuement; il envisage les problèmes avec sang-froid et résolution, prend sa décision et va vers son but. Les chiffres, les abstractions, les connaissances scientifiques solides et réelles constituent le fond de son intellect. Dans ses acquis, il y a de l'ordre et de la méthode. Il juge beaucoup mieux des abstractions que des êtres, qui, par leur variété et leur variabilité, le déconcertent. Il n'est pas très bon

psychologue, manquant un peu d'imagination et de sensibilité. Il est bien ancré dans ses convictions et dans ses idées, qu'il défend avec opiniâtreté. Sa vie est généralement exempte d'aventures sentimentales; il est plutôt constant et fidèle dans ses affections. Il a des amis pour lesquels il est excellent camarade et qu'il aide. Il n'est ni trop individualiste, ni trop personnel, quoique égoïste. Il ne se livre qu'à demi. Il est un peu froid, concentré en lui-même, peu liant, mais assez confiant dans les gens qu'il connaît bien. Il a le sens de l'honneur et du devoir.

Il est ordonné, méthodique, aime le confort. Il apprécie les choses pour le bien-être qu'elles lui donnent, plus que pour leur beauté. Cependant, il est collectionneur, plus pour la valeur et la rareté des objets que par compilation. Il est traditionnaliste et en même temps libéral. Il n'aime pas qu'on le contraigne, ne veut pas contraindre les autres, mais les persuader, car il les respecte. Il ne s'enthousiasme pas facilement, juge assez froidement de tout et avec une certaine lenteur.

Il est entreprenant, audacieux, très consciencieux dans son travail. Il réfléchit longuement avant d'agir, mûrit son idée avec ténacité; il y emploie toutes ses énergies jusqu'au succès. S'il échoue, il recommence, car il ne se laisse pas abattre facilement. L'hypophysaire a des qualités réelles et profondes.

LE SURRÉNAL. — Sa parole est, comme sa personne, forte et puissante. Il n'a peur ni des grands mots, ni des répétitions, ni des insistances. Sa mémoire est très grande et ressemble à un capharnaüm. Il manque souvent d'ordre et de logique intellectuelles; malgré ses vastes connaissances, ses réalisations sont médiocres et sans portée humaine, car il manque de cœur et d'intelligence. Il ne voit qu'un aspect des êtres, leur puissance, et il les juge d'après lui-même qui ne possède ni imagination, ni sentiment, ni amour-propre, ni idéal. Quand il observe les choses, il croit bien les connaître après en avoir exécuté une analyse, pour lui profonde, où il n'a tenu compte que de la quantité et non de la qualité. Son intelligence est lourde et grossière. Il comprend mal les abstractions et ne peut s'éloigner beaucoup de la réalité qui l'attire. Il a fort peu de sentiment et encore moins de sensibilité. Il ne connaît que la force; c'est pour lui le seul argument, la seule qualité qui, à ses yeux, ait de la valeur. Il est atteint de l'*instinct grégaire;* c'est le senti-

ment qu'il ressent le mieux. Etre parmi ses semblables amplifie sa puissance et lui donne l'illusion d'être irrésistible. Il lui semble qu'il réalisera son rêve de domination, de contrainte, de jouissance de tous les biens matériels. Il est brutal, emporté, dur pour les faibles et plat devant ceux qui lui en imposent. Il croit que l'analyse, la compilation sont les aboutissants de la science et que celle-ci n'a été inventée que pour servir ses projets de domination. Il ne comprend pas les autres et ne cherche pas à les comprendre. Il jouit plus des biens matériels que des valeurs spirituelles et de la beauté à laquelle il est réfractaire et reste insensible. Il est d'activité inlassable; il fait grand et considérable, quand il ne produit pas des objets de médiocre qualité. Il est fourbe et menteur pour parvenir à ses fins. Il n'a ni dignité, ni loyauté, ni esprit chevaleresque. Il est dur, souvent injuste. Son mépris de la mort et de la souffrance ne l'affranchit pas de leur hantise. Il semble aimer la première et avoir hâte de retourner à la matière qu'il vénère comme un dieu. Le surrénal, au point de vue intellectuel, est de beaucoup le moins intéressant des types glandulaires.

LE GÉNITAL. — Il a une grande intelligence servie par des qualités supérieures. Il parle bien et clairement. Ses propos sont plaisants et raisonnables, pleins de jugement, de sagesse, d'agrément, d'aménité, parfois de galanterie. Il est hospitalier, honnête, poli autant que sociable. Sa mémoire est excellente et ses connaissances étendues. Il est éclectique, connaît de tout et possède des connaissances solides. Il est imaginatif, sensible, aussi à l'aise dans les objectivités que dans les abstractions. Son esprit d'observation est sagace et plein d'intuition. Il juge vite les gens et les apprécie à leur valeur. Il sait distinguer en l'Homme son identité, ainsi que ses qualités et défauts propres. Il a un sens exact des nuances, dans les sentiments, les idées, les mots.

Son esprit est fort bien organisé. Tout y est en ordre et méthodiquement placé. Les idées principales lui viennent d'abord, ensuite les secondaires, par ordre d'importance. La réflexion est chez lui fréquente et fructueuse. Elle lui permet de mettre beaucoup d'ordre dans son esprit, de bien interpréter les causes des phénomènes, de bien les analyser. Grâce à son sens des valeurs, il saisit facilement l'importance d'une idée, d'une expérience. Grâce à la classification préétablie dans son

esprit, il embrasse d'un acte de méditation tout un ensemble de phénomènes, sans se perdre dans les faits et les idées secondaires, d'où ses possibilités de synthèse, qui lui permettent de découvrir les relations des processus les uns avec les autres et d'en dégager des lois.

Il a, par-dessus tout, le sens de la beauté morphologique, intellectuelle, artistique et morale. Il a un sens critique bien établi et dans ses réalisations il peut perfectionner, équilibrer ses productions. De ce fait, elles sont pleines de raison, de jugement, de beautés. Il voit dans chaque être plutôt une création de Dieu qu'un individu plein de tares, de défauts, de passions. Il est indulgent à la nature humaine, qu'il comprend mieux que tout autre. Il a essaimé dans le monde des idées de bonté, de justice, de miséricorde, de pardon, de dévouement, de charité. Sa morale est haute et pleine d'idéal. Celui-ci le mène plus souvent que son propre intérêt.

Une de ses plus grandes qualités est la volonté. Nous avons vu quel rôle important elle joue dans l'apparition de nos sécrétions et par le fait même de nos possibilités intellectuelles. Elle a un retentissement marqué dans tous les domaines; agissant sur le physique, elle lui donne le courage, la présence d'esprit, la maîtrise de soi-même; sur sa cérébralité, elle lui donne des qualités psychiques hors de pair; s'appliquant à son physiologique, elle lui permet de vaincre ses mauvais penchants, ses vices, ses passions et contribue ainsi, par le refoulement, à lui constituer une intellectualité supérieure, essentiellement synthétique.

Le génital est sensible, s'émeut facilement, imagine de même, mais toujours dans des proportions où les réalités divines ou intellectuelles tiennent plus de place que les objectivités. Il a de l'honneur, de l'amour-propre, de la dignité, de la noblesse.

Il a beaucoup de sentiments, aime les siens, son prochain. Il est attaché à sa terre et à son foyer. Il est travailleur, entreprenant, opiniâtre. Il conçoit bien et toujours avec un cachet personnel. Ce qu'il réalise est beau, harmonieux, consciencieux et plein d'ingéniosité.

Il a au plus haut point le sens moral et religieux. Il est de beaucoup le plus intelligent, le plus capable, le plus intéressant de types glandulaires.

Une telle description ne manquera pas de surprendre, car nous ne rencontrons presque jamais de personnalités répondant

à de telles particularités. Mais il ne faut pas oublier que les êtres que nous sommes ne possèdent qu'exceptionnellement une glande prédominante et surtout le reste de leur physiologique en bon fonctionnement. Les caractères décrits se rapportent donc aux êtres marquants de l'humanité et assez peu à la plupart d'entre nous qui présentons des insuffisances glandulaires plus ou moins prononcées.

Il s'agit maintenant, pour nous, de vérifier si la conception précédente, relative au fonctionnement cérébral, peut expliquer les facultés et les élaborations intellectuelles.

Les psychologues se sont efforcés, le plus souvent, de nier ou de délaisser les facultés intellectuelles consacrées par le langage comme étant des inexactitudes. L'idée des influences glandulaires sur le cerveau et la personnalité, au contraire, les accepte avec la plus grande facilité, puisqu'elles peuvent en donner une explication fort simple.

Nous avons déjà vu la mémoire et le rappel des souvenirs qui s'effectuent en raison d'une combinaison hormono-nerveuse sur les cellules cérébrales. Un certain état émotionnel, provoqué par une certaine composition hormonale, est capable de réveiller les vibrations nerveuses incluses dans les cellules enregistrées. Ces ondes vibratoires peuvent à leur tour donner lieu à un état émotionnel et à tous les phénomènes complexes constituant une image verbale.

Au point de vue pratique, il est facile de reconnaître que notre mémoire est en rapport direct avec nos possibilités glandulaires et en particulier avec la thyroïde. Si nous avons effectué un travail très pénible, un exercice violent et prolongé ayant nécessité l'utilisation d'une bonne quantité de thyroïde pour exciter le muscle afin d'oxyder le sucre qu'il contient et former de l'acide lactique; si nous nous sommes livrés à une activité génésique hors de raison qui nécessite une forte dépense thyroïdienne, si nous n'avons dormi depuis longtemps, l'état de veille exigeant une quantité très importante de thyroïde pour oxyder toutes les cellules corporelles et les maintenir dans un fonctionnement continu; dans tous ces cas, notre mémoire sera débile, infidèle, mauvaise. Par contre, si nous sommes dans la joie, c'est-à-dire s'il existe pour nous une condition favorable d'existence qui intensifie notre thyroïde, si nous faisons des économies sexuelles, si notre sommeil n'est pas troublé, notre mémoire sera bonne.

Notre inégalité fort grande de pouvoir d'enregistrement provient surtout, chez l'enfant, d'une cause similaire; le thyroïdien cérébral aura une excellente mémoire; l'hypothyroïdien, une détestable. Mais dans ce dernier cas il suffira d'appliquer un traitement électrique capable de rétablir l'équilibre glandulaire et la réceptivité du tissu cérébral à l'hormone thyroïdienne, de donner de l'extrait de cette glande pour voir un tel sujet jouir d'une mémoire bien meilleure et parfois arriver dans les premiers de sa classe.

IMAGINATION. — Niée par certains auteurs, elle est l'élément primordial de nos arts, de notre littérature et, dans une certaine mesure, de nos sciences. Elle consiste principalement à prendre les qualités les plus extraordinaires, les plus frappantes, les plus originales d'une réalité et de les reporter sur une autre objectivité, être, idée. Elle peut être déchaînée comme chez le fou, fantaisiste comme chez l'enfant, vraisemblable comme dans la littérature ou le cinéma ou raisonnée comme chez l'homme de science, à moins qu'elle ne soit follement indisciplinée comme dans le rêve.

Cette faculté est entièrement et totalement thyroïdienne. J'ai dit que cette glande anime surtout nos sens et notre sensibilité générale. Dans ce dernier cas, il est facile de s'en rendre compte: l'être qui devient thyroïdien craint la lumière, le moindre bruit, le plus petit contact. Celui qui devient insuffisant thyroïdien est de moins en moins sensible aux sensations et même à la douleur. La thyroïde aime donc tout ce qui frappe vivement et surtout étrangement nos sens, autrement dit est surtout sensible aux particularités exceptionnelles des objets, des gens, des idées. Elle s'occupe peu de l'entité qui porte un qualificatif; c'est ce dernier qui lui importe et qu'elle enregistre. Aussi, lorsqu'elle afflue dans le cerveau, elle y fait surgir des représentations assez irréelles ou des objets dotés d'autres particularités que celles que nous leur connaissons habituellement; telle est l'imagination et son origine.

L'ATTENTION. — L'attention n'est point, comme beaucoup l'ont pensé, la propriété de maintenir dans l'esprit une pensée qui *plaît,* mais au contraire une qui déplaît, est pénible, désagréable; elle nous permet aussi de rejeter de notre esprit une idéation qui y revient parce qu'elle nous est plaisante ou en

rapport direct avec nos conceptions métaphysiques. Cette propriété est une dépendance de la volonté; c'est cette dernière appliquée à la cérébralité. Elle est donc fille de la génitale interstitielle. Cette hormone, par sa persistance dans le sang, peut fixer les effets d'une sécrétion sur les cellules cérébrales, mais elle peut activer directement une glande, soit par son hormone même, soit par les éléments nerveux qu'elle possède et dont nul physiologiste ne nous a encore indiqué l'emploi. Cette influence de la génitale interne est facilement constatable dans les exercices physiques pour un sujet qui n'y a aucune aptitude et plaisir; elle peut activer la surrénale pour obtenir des efforts puissants; la thyroïde, pour acquérir de la vitesse; l'hypophyse, pour obtenir du « fond ». Elle peut agir de la même façon sur les mêmes glandes pour les inciter à influencer les cellules cérébrales et y faire apparaître l'activité intellectuelle ou le genre de pensées nécessaires à un travail psychologique.

Cette faculté est faible chez l'enfant jeune, puisque sa génitale interstitielle est peu développée et son genre d'attention n'est guère déterminé que par l'attirance des sensations sur sa thyroïde. Il en est de même chez le primitif, parce que, chez ce dernier, c'est presque toujours la reproductrice qui l'emporte sur l'interstitielle. Les eunuques, qui sont abouliques, n'ont pas d'attention, et plus particulièrement les fous.

C'est une qualité indispensable à la bonne formation de l'esprit; elle permet la réflexion et la méditation; cette dernière est absolument nécessaire pour les élaborations psychologiques comme la « notion d'identité » et la synthèse. De plus, en permettant à l'esprit de considérer longuement une idée *déplaisante* ou difficile, l'attention finit par neutraliser, presque réduire à néant l'état d'émotion qui est suscité en nous par n'importe quelle de nos idées. Nous pouvons alors considérer un phénomène en toute indifférence, toute impartialité, strictement en lui-même, tel qu'il est, et non tel que nous le supposons, désirons ou voulons le voir. C'est donc un des moyens les plus propices que nous possédions pour voir juste et pour atteindre à la vérité.

RAISONNEMENT, LOGIQUE, BON SENS, JUGEMENT. — La psychologie a cherché à séparer ces mots les uns des autres, mais, en réalité, logique et bon sens ne sont que raisonner avec justesse, et raisonner porter un jugement. Ces mots désignent donc

une aptitude de notre esprit à comparer deux ou plusieurs idées et à en retirer une nouvelle. Il ne semble pas qu'habituellement nous possédions deux pensées à la fois dans notre esprit; c'est successivement, quoique très vite parfois, que nous en jugeons.

Nous possédons deux moyens de porter nos jugements. Le premier est celui que nous utilisons presque toujours et dont beaucoup de sujets sont seuls capables. C'est en raison de l'état émotionnel éprouvé que nous apprécions les objets, les gens, les phénomènes. Dans ce cas, ce sont des impressions, des sortes de sentiments, d'intuitions, qui nous permettent de raisonner et de juger d'une entité. En réalité, c'est en fonction de notre état émotionnel, par conséquent par rapport à notre propre personnalité que nous jugeons d'un fait. C'est ainsi que nous disons: « Moi, je suis sûr que le raisonnement vient de notre esprit; tout ce qu'on peut concéder, c'est qu'il s'effectue dans le cerveau. » Parler ainsi, c'est trouver des raisons à un état sentimental, à une impression, sans se demander quelles sont les cellules cérébrales qui comparent et jugent de nos idées, où elles siègent et comment elles y parviennent.

C'est le mode d'appréciation que nous utilisons toujours pour juger de nos semblables. Dans ce cas, il n'est méthode scientifique qui nous permette de les connaître et d'en juger, mais uniquement nos sympathies et nos antipathies. Aussi n'est-il pas étonnant qu'en presque toutes questions, même scientifiques ou biologiques, nous utilisions beaucoup plus souvent nos impressions sentimentales, c'est-à-dire les états émotionnels complexes auxquels préside notre thyroïde, que nous ne raisonnons grâce à notre hypophyse, dont la mise en œuvre nécessite de la réflexion, de l'attention et l'analyse de toutes les particularités des entités confrontées, ce qui nous oblige à un véritable travail psychologique, auquel nous nous livrons bien rarement, car il exige du calme, du temps, qui, à notre époque, nous font passablement défaut.

J'ai déjà dit que la constitution nerveuse et glandulaire de l'hypophyse la destinait à l'appréciation de tous les phénomènes métaboliques qui s'effectuent en nous. La pensée, combinaison neuro-hormonale, n'échappe pas à cette possibilité. Cet organe est aussi l'un des plus irrigués et celui qui est le plus riche en connexions nerveuses (14), le mettant en relation avec toutes les parties de l'organisme. Elle peut donc apprécier très facilement nos idéations. Elle le fait d'ailleurs d'une manière

assez curieuse, qui rappelle étrangement les opérations mathématiques les plus élémentaires.

Si nous nous trouvons en présence de deux idées absolument identiques, nous disons qu'il y a égalité entre elles. Si elles présentent des dissemblances, nous disons qu'il y a différence. Quand nous analysons une idéologie, nous en posons une addition et nous en effectuons la somme pour reconstituer une entité. Quand nous établissons une synthèse, c'est le plus petit commun diviseur que nous recherchons. Quand nous procédons à une généralisation, c'est une sorte de multiplication à laquelle nous nous livrons. Une telle façon de penser ne doit pas nous étonner, puisque l'hypophyse nous donne nos capacités calculatrices.

Je ne saurais considérer l'esprit humain sans m'occuper un peu des élaborations psychologiques supérieures, qui ont pour les humains une valeur considérable, puisque, seules, elles peuvent leur permettre de parvenir à la vérité scientifique et à la connaissance de l'Homme. D'autre part, ce sont des facultés que l'on ne trouve pas chez l'enfant, qui manquent ou sont embryonnaires chez les primitifs, fort débiles chez les peuples n'ayant pas une civilisation très avancée, rares chez les plus évolués d'entre nous et qu'on ne retrouve à un certain degré que chez les hommes de génie.

Ces principales facultés sont :

L'ANALYSE. — C'est une faculté qui paraît assez répandue, qui est surtout utilisée en littérature et en science. Elle semble à la portée de la plupart d'entre nous, car chacune de nos glandes peut contribuer ou nous pousser à une analyse. En effet, le surrénalien voit tout ce qui est objectif, matériel, terre à terre, pratique en tout, et il sera capable de faire d'excellentes et minutieuses analyses chimiques. Le thyroïdien constatera tout ce qui est étonnant, bizarre, inhabituel, particulier à une entité ou une idée. L'hypophysaire fera pour tout des mesures et appliquera dans tous les cas les calculs les plus divers.

En réalité, constater quelques propriétés particulières et déterminées par les tendances physiologiques de celui qui les examine n'est pas faire une analyse. Celle-ci consiste à rechercher toutes les qualités d'une entité ou d'une idée, d'en reconnaître celles qui sont communes aux entités ou idéologies de la même espèce, par conséquent qui sont fondamentales, puis les secondaires et ensuite les particulières pour pouvoir ainsi en faire

une discrimination abstraite. Le génital interstitiel peut seul parvenir à une telle réalisation, car il faut y déployer non seulement de l'esprit d'observation, mais cette indifférence émotionnelle, cette impartialité totale qui permet seule d'effectuer une analyse complète et vraie.

DISCRIMINATION DES VALEURS ABSTRAITES. — Les constatations faites au sujet d'un phénomène se composent d'un certain nombre de données. Il faut reconnaître celles qui sont principales et de valeur, celles qui sont secondaires, et enfin les incidentes. Ce travail n'est pas toujours facile. Nous allons prendre un exemple : la fièvre. Est-ce l'accélération du pouls ou de la respiration, le délire, la transpiration, etc., qui en sont les signes principaux ? Nous pensons tous que c'est l'élévation de température. Nous sommes parvenus là à une notion principale, mais si nous poussons plus loin nos recherches, nous découvrirons un phénomène plus important, celui de l'oxydation cellulaire qui produit l'élévation de cette température et enfin nous pourrons concevoir que cette oxydation est le résultat d'actions glandulaires de plus en plus complexes selon le degré de chaleur animale à atteindre. C'est là que réside l'idée de valeur abstraite à dégager de la fièvre et qui peut nous faire comprendre ce qu'elle est.

NOTION D'IDENTITÉ. — C'est l'une des principales élaborations intellectuelles que nous pouvons utiliser pour acquérir des connaissances nouvelles et vraies. Ce n'est pas, à proprement parler, un genre de synthèse, mais une comparaison d'abstractions du même ordre pour découvrir l'identité commune de deux faits, de deux fonctionnements, de deux maladies, ou d'une maladie et d'un fonctionnement, etc...

C'est une élaboration qui a fait ses preuves, mais que nous avons délaissée parce qu'elle n'est accessible qu'à certains esprits et aussi parce que les intelligences analytiques y sont plus ou moins réfractaires.

Pour en donner un exemple vivant, je prendrai celui de Sommelweis. Beaucoup d'entre nous connaissent son histoire, sa vie belle et tragique. Sans doute, bon nombre savent que, grâce à une « NOTION D'IDENTITÉ », il fit une découverte géniale, en avance de près d'un demi-siècle sur son époque, et que, plus tard, le laboratoire vint confirmer en tous points. Voici donc

comment Sommelweis, avec cette simplicité et cette force de pensée qui caractérisent le génie, nous a parlé de sa notion d'identité.

Animé d'un grand cœur, il vit, à la maternité de Budapest, les femmes parturiantes mourir dans une énorme proportion, même pour cette époque où on était habitué à des disparitions nombreuses et jugées inévitables. Mais Sommelweis, profondément ému de voir tant de jeunes existences condamnées, tendit tous ses efforts à découvrir la cause d'une aussi forte mortalité. Il parvint, après bien des recherches, à soupçonner que les étudiants venant de la dissection et examinant les femmes sans se laver les mains les infectaient, ce qui expliquait que les sages-femmes qui n'étaient pas en contact avec des cadavres travaillaient dans un service où la mortalité était beaucoup plus faible. Restait à découvrir la preuve intellectuelle d'une telle conception.

La mort d'un de ses amis, professeur de dissection, en offrit l'occasion à Sommelweis. Voici comment s'exprime celui-ci au sujet de la mort de Koletchka survenue après une piqûre anatomique :

« Quand je connus tous les détails de la maladie qui l'avait tué, la NOTION D'IDENTITÉ de ce mal avec l'infection puerpérale dont mouraient les accouchées s'imposa si brusquement à mon esprit, avec une clarté si éblouissante, que je cessai de chercher ailleurs depuis lors.

» Phlébite..., lymphangite..., péritonite..., pleurésie..., péricardite..., méningite..., tout y était. Voilà ce que je cherchais depuis toujours et rien que cela. »

Malgré cette notion d'identité si claire, si lumineuse, qui nous apparaît à nous maintenant si évidente, presque tous les professeurs, des plus grandes universités, de tous les pays européens, s'élevèrent contre la conception de Sommelweis, y montrèrent si peu de compréhension et tant de mauvaise foi, qu'il en mourut fou...

De nos jours, il nous semble que pareille mésaventure ne saurait nous arriver, que nous saurions facilement reconnaître l'exactitude d'une notion d'identité et que nous ne nous exposerions point à paraître ridicules aux yeux des générations futures. Me permettra-t-on de dire que c'est une éventualité fort plausible et que presque systématiquement nous avons tendance non seulement à ne pas élaborer des notions d'identité, mais sur-

tout à repousser et à condamner vertement celles qui nous sont soumises.

Bientôt, il ne sera pas difficile de s'en convaincre. Dans ce livre même, les notions d'identité sont nombreuses. Par elles-mêmes, en dehors de toutes les données qui les entourent, elles présentent une valeur intrinsèque de certitude. Quand j'affirme que tous les signes présentés par le fou circulaire pendant ses états d'agitation sont ceux de l'hyperthyroïdie, c'est une constatation qui se défend elle-même, ne peut être rejetée en raison, par exemple, de la non-acceptation de la prédominance du système glandulaire sur le système nerveux. C'est une notion indépendante et qui se suffit à elle-même, et, cependant, certains, déjà, malgré son évidence et l'identité des signes de laboratoire rencontrés dans les deux cas, n'ont pas voulu l'admettre. Il y a bien des chances pour qu'il en soit de même de la plupart des notions d'identité que je présente; car tandis que du temps de Sommelweis le genre d'instruction auquel étaient soumis les professeurs les inclinait à saisir une notion d'identité, de nos jours la précision des résultats de laboratoire, l'influence des sciences positives sur la formation des esprits s'opposent tout particulièrement à la compréhension et à l'acceptation d'une notion d'identité.

SYNTHÈSE. — Cette élaboration intellectuelle est, en grande partie, fonction des possibilités et des activités intellectuelles précédentes. Elle est fort difficile et encore plus rarement atteinte. Les savants n'y sont que très rarement parvenus. Ils ont appelé les synthèses qu'ils ont découvertes « lois ». En réalité, celles-ci sont fort exceptionnellement des synthèses véritables. Ces dernières consistent à prendre tous les signes communs et fondamentaux de tous les phénomènes d'un même ordre, de les comparer dans leurs abstractions pour en retrouver la cause primitive, initiale, foncière.

Au cours de ce travail, nous aurons l'occasion de rencontrer une très vaste et très importante synthèse. C'est celle de l'origine glandulaire de l'état de maladie, c'est-à-dire l'état morbide considéré non dans ses causes extérieures et occasionnelles, qui peuvent être des intoxications, des traumatismes, des invasions microbiennes, etc., mais dans l'état physiologique même que présente le malade, autrement dit le comportement de celui-ci vis-à-vis d'une force ou d'une altération qui compromet sa santé.

Nous verrons que tous les états de maladie se manifestent par deux états physiologiques opposés, qui ne dépendent pas du genre de maladie lui-même, mais de la façon dont réagit ou se comporte le malade vis-à-vis d'une influence contraire à son état de santé.

Concevoir une synthèse n'est pas chose aisée. Son établissement exige un grand effort intellectuel et la considération simultanée d'un nombre très important d'abstractions. On trouvera à la fin de ce livre, à l' « Evolution de l'humanité », un tableau schématique de l'une d'elles qui m'a demandé la considération de dix à seize abstractions.

CHAPITRE V

ÉMOTIONS. SENTIMENTS. AMOUR

A maintes reprises, j'ai été obligé, au sujet des images verbales, de parler des émotions, sans bien dire ce qu'elles sont. Cette question n'est pas seulement importante au point de vue psychologique, mais aussi pathologique, car la dernière guerre nous a démontré, encore plus que la précédente, que les fortes émotions pouvaient aboutir à l'état de choc et celui-ci à la folie ou à la mort. Les émotions valent donc bien qu'on les considère avec intérêt.

On s'en est préoccupé depuis longtemps, et ce sont des états qui ont donné lieu à bien des dissertations métaphysiques ou psychologiques. Ici, il ne m'est point possible d'envisager toutes les idées émises à leur sujet. Nous pouvons cependant constater qu'elles ne nous ont que fort mal éclairé sur ce qu'est une émotion, d'autant plus que certaines peuvent apparaître sans sensations, ni aucune cause intellectuelle pouvant donner l'éveil au système nerveux et à l'esprit.

De tous les auteurs qui ont fait faire un progrès à cette question, il faut citer Lange. Il a fait un excellent exposé des signes que l'on rencontre dans les principales émotions; ce sont des acquisitions certaines, auxquelles on peut se fier en raison de leur exactitude. Ces connaissances peuvent servir à élaborer une notion d'identité. Il nous suffira, en effet, de rechercher dans les fonctionnements humains celui qui correspond à une émotion donnée. A ce moment-là, nous saurons quel est le fonctionnement qui se cache derrière une émotion et quel état effectif peut déterminer chez un sujet un fonctionnement donné.

Il ne m'est pas possible de reproduire le texte du livre de Lange, *les Emotions,* mais seulement les signes caractéristiques

qu'il décrit et que chacun reconnaîtra comme appartenant bien à l'émotion envisagée.

Toutefois, avant de commencer cette étude, il faut dire que les hyperthyroïdiens sont essentiellement émotionnables, tandis que les hypothyroïdiens le sont fort peu; d'autre part, les émotions sont de deux sortes : les unes avec augmentation des processus vitaux, comme les mouvements respiratoires et cardiaques, l'augmentation de la température animale et du métabolisme basal, comme dans la colère et la joie, qui sont les signes caractéristiques de l'hyperfonction thyroïdienne; les autres, avec dépression vitale où l'on rencontre un ralentissement des rythmes cardio-respiratoires, baisse de la température et du métabolisme basal, tous signes de ralentissement fonctionnel de la thyroïde.

Dès maintenant, nous pouvons affirmer que les émotions avec augmentation vitale sont provoquées par de l'activité thyroïdienne et celles à dépression par une hypofonction thyroïdienne. Il nous reste maintenant à considérer d'autres signes moins importants, mais qui, aux yeux de nous tous, sont bien caractéristiques de chaque émotion et voir s'ils confirment la détermination précédente.

LA TRISTESSE. — Les signes de la tristesse sont : lenteur des mouvements, faiblesse des contractions musculaires, incertitude de la marche, vaso-contriction périphérique, pâleur de la face, sensation de froid et de fatigue, faiblesse de la voix, lenteur de l'idéation, débilité de la mémoire, obnubilation de l'esprit.

Parlant des hypothyroïdiens, Sainton, Simonnet, Brouha écrivent : « Le geste est parcimonieux, les mouvements sont lents et maladroits; la démarche s'exécute à pas menus avec un dandinement spécial. Les doigts sont gourds. »

L'impression de lourdeur et de fatigue est un des signes les plus décrits et des mieux connus des endocrinologistes à propos des hypofonctions thyroïdiennes. Les troubles de constriction vaso-moteurs ont la même cause glandulaire. La thyroïde maintient en nous une vaso-dilatation constante qui compense la contractilité des vaisseaux et s'oppose en même temps à l'action vaso-constrictive de la surrénale.

La sensation de froid est habituelle chez les hypothyroïdiens; ils éprouvent souvent comme des courants d'air, des sortes de

douches d'eau froide partielles, phénomènes de ralentissement d'oxydation cellulaire par manque de thyroïde.

Il est bien naturel que l'intellect soit minimisé chez l'insuffisant thyroïdien comme chez l'homme triste : « La mémoire est diminuée, écrivent les auteurs cités plus haut; la concentration de la pensée est difficile; l'idéation est lente; l'association des idées est pénible, si bien que chaque mot est détaché un à un; les phrases ne peuvent être achevées. La parole est sourde et sans inflexion. » Nous retrouvons donc chez les affligés tous les mêmes signes que chez les insuffisants thyroïdiens.

LA JOIE. — Elle se caractérise par : rapidité, exactitude, puissance des mouvements, vaso-dilatation périphérique, brillance des yeux, sensation de chaleur, de légèreté, force et vivacité de la voix, rapidité et clarté de l'esprit.

Cette description, qui est en opposition complète avec celle de la tristesse, nous incite à penser à une activité importante de la thyroïde. La joie amène, en provoquant l'excitation de cette glande, une oxydation plus intense de nos tissus et en augmente la vitalité, la chaleur, les métabolismes divers, les processus d'échange et de rejets de produits toxiques. Impressionnée par une cause favorable, notre thyroïde, glande de la vie, des activités, de la rapidité, de la facilité, des idées roses, des illusions, des espérances, nous apporte tous ces bienfaits. Il faut y ajouter une plus grande facilité des fonctionnements musculaires, une plus-value de la sensibilité, une plus grande précision dans les mouvements. Notre chronaxie en est plus élevée, plus exagérée, plus intense. Grâce à la vaso-dilatation dont elle nous dote, la circulation est plus généreuse. Notre physionomie colorée par le sang est plus expressive. La brillance de l'œil, excellent symptôme d'hyperthyroïdie, est remarquable. Aussi éprouvons-nous dans la joie cette chaleur du cœur, de tous les membres, de tout notre être, manifestation certaine de l'oxydation des tissus; cette impression de légèreté, d'euphorie, qui provient autant de la vitalité de toutes nos cellules que de la facilité de notre circulation générale, résultent d'une thyroïde en plus grande activité.

LA PEUR. — On constate : paralysie, voix rauque et brisée, yeux hagards, des constrictions spasmodiques des vaso-constricteurs, frissons et froid, paralysie des sphincters anaux et viscéraux.

Ici, nous avons, exactement comme dans le chagrin, les mêmes signes principaux et aussi secondaires; mais, dans la peine, la sensation *contrariante* est à effet lent et modéré, tandis que dans la peur, la soudaineté de la sensation, au lieu de provoquer une insuffisance relative de la thyroïde, la place en arrêt presque complet, d'où des effets plus graves; le sujet peut en tomber sur place, ou bien la mort peut survenir quand la thyroïde non seulement s'arrête de sécréter, mais ne réagit plus par ses éléments nerveux aptes à exciter les centres automatiques nerveux capables d'entretenir le rythme vital des organes végétatifs. C'est pourquoi, dans la peur, les signes sont les mêmes que dans la peine, mais avec des effets beaucoup plus exagérés; tous proviennent d'une hypothyroïdie.

LA COLÈRE. — On y constate : accélération et puissance des mouvements, renforcement de la voix, incoordination des mouvements avec désir de briser, de casser et apparition d'une certaine insensibilité.

Dans ce cas, on retrouve les mêmes signes principaux que dans la joie, car il y a bien une activité plus grande de la thyroïde; mais celle-ci n'est pas provoquée par une sensation favorable, mais *défavorable,* ce qui amène chez l'homme un état similaire à celui du chat irrité par un chien qui aboie comme dans les expériences de Cannon, autrement dit une stimulation de la surrénale par la thyroïde. La surrénale étant la glande de la force et de la puissance incite l'individu à casser et à briser ce qui l'entoure, tandis qu'elle lui octroie une certaine insensibilité. Dans la colère existe toujours une activité thyroïdienne de réaction qui entraîne la surrénale dans la colère blanche, tandis qu'elle est seule à agir dans la colère rouge ou intellectuelle.

Ces deux dernières émotions paraissent être non seulement inutiles, mais, dans bien des cas, nuisibles. Il en est bien ainsi chez l'homme moderne qui devrait avoir une génitale interstitielle assez développée pour avoir le courage et le sang-froid physiques. Mais les auteurs ne se sont point rendu compte que la colère et la peur ont joué un rôle très important dans la conservation de l'espèce humaine. Les savants pensent trop souvent que l'homme primitif a eu des fonctionnements absolument identiques aux nôtres, des connaissances sur les phénomènes universels, avec des aptitudes, des sentiments et des possibilités intellectuelles semblables à celles dont nous jouissons, avec seu-

lement en moins quelques conditions de progrès matériel. Bien peu se figurent les tribulations et les difficultés excessives qui assaillirent nos ancêtres et croient que c'est avec des raisonnements et des méditations prolongées qu'ils parvinrent à les élucider.

Avec de telles idées, il est difficile de concevoir à quoi répondent nos émotions. Celles que nous constatons chez l'homme moderne résultent souvent de forces intenses et imprévisibles issues du progrès moderne. Les forces adverses que nous offrent la nature sont intenses elles aussi, mais prévisibles. Nos ancêtres savaient très bien distinguer, reconnaître une inondation, un incendie de forêt, un tremblement de terre, un cyclone, un orage, une invasion animale par les bruits avant-coureurs de ces catastrophes. Quand un danger était imminent, les plus anciens, comme le font encore les mâles qui dirigent les troupeaux sauvages, se mettaient à la tête des familles et des tribus, et chacun, tremblant, rempli de crainte, n'attendait que la décision de celui qui pouvait les sauver d'un désastre. Alors, sur l'ordre du chef, c'était la fuite éperdue, irraisonnée. Petits et grands trouvaient dans l'émotion qui les animait la force, l'endurance, la rapidité pour échapper au danger. Point de raisonnement; aucun processus intellectuel ne venait amoindrir ce débordement de vitalité salvatrice. Certains esprits diront que je fabulise. Qu'ils méditent l'observation de l'émotif de Tissié qui, livré à son automatisme somnambulique, marchait à 12 kilomètres à l'heure et couvrait 72 kilomètres par jour sans presque prendre de nourriture. Ils comprendront ainsi l'utilité des émotions.

Passons maintenant à la colère. L'homme primitif fut contemporain d'animaux d'une force inouïe. Il était fort mal armé pour les combattre, n'ayant que ses pauvres poings et sa colère. Quand il ne pouvait se soustraire à un combat, une forte émotion s'emparait de lui; elle avait l'avantage d'augmenter considérablement ses forces et de le rendre insensible aux blessures reçues en même temps qu'elle libérait de son système nerveux des automatismes acquis dans des exercices et des batailles précédentes. Il était immédiatement prêt à soutenir la plus terrible des luttes. Alors, armé d'un épieu, d'une énorme bûche, d'une grosse pierre, c'étaient des coups formidables qu'il portait à ses adversaires, coups d'une puissance et d'une rapidité étonnantes. Quelles que fussent les blessures dont il était atteint,

tant qu'il n'était pas terrassé et vaincu, rien ne pouvait lui faire lâcher prise, rien ne pouvait lui faire abandonner le combat, et sans doute finissait-il souvent par dégoûter ses adversaires. Telle fut l'utilité de la colère.

La thyroïde est donc la cause majeure de toutes les émotions, quand elle s'applique à notre somatique. Quand c'est l'hypophyse, qui peut faire naître le sang-froid, ou la génitale, qui engendre le courage, qui s'appliquent au somatique, naissent des affectivités qui tiennent au moins autant du sentiment que de l'émotion. Quand c'est la thyroïde ou les autres glandes qui agissent sur l'ensemble glandulaire ou le cerveau, naissent des sentiments. Il serait fort long de déterminer les activités glandulaires provocatrices de chaque sentiment. Cependant, pour démontrer que cette détermination est possible, je prendrai comme sujet de cet étude l'amour.

L'AMOUR. — C'est bien le sentiment le plus complexe et aussi le plus protéique qui soit en nous; il est capable de se combiner et de se superposer à tous les autres. Aussi a-t-il été décrit et analysé par un nombre considérable d'écrivains, tandis que les savants l'ont passablement délaissé et abandonné aux psychologues. Disons entre nous qu'ils n'y comprennent pas grand chose. Ils l'ont éprouvé, l'ont observé chez leurs semblables, hommes ou femmes, mais n'ont pu nous dire ce qu'il est vraiment et à quelle catégorie de phénomènes il se rattache.

Le langage qui se trompe assez rarement quand notre sensibilité générale est en jeu utilise beaucoup le mot amour et le verbe aimer pour désigner les attirances les plus hétéroclites : amour du jeu, de l'argent, de l'art, de la danse, de la science, de l'opium, etc... L'amour va pour nous depuis un objet qui nous plaît jusqu'au sentiment le plus profond et le plus pur que nous puissions avoir pour Dieu. C'est donc bien le sentiment le plus vaste qui soit; aussi les psychologues ont-ils voulu dissocier cet ensemble et n'envisager que l'amour que nous avons pour les êtres du sexe opposé au nôtre. Cependant, cette façon de considérer le problème n'en a pas rendu la solution plus facile, d'autant plus qu'il semble exister comme un antagonisme entre l'amour charnel sur lequel peut se baser celui de nos semblables et celui de Dieu.

Il nous faut donc chercher d'abord les particularités communes à tous les amours quels qu'ils soient. On y décèle un

certain sentiment d'égoïsme parce que nous retirons un avantage de l'entité que nous aimons et que cette présence suscite en nous une augmentation de nos possibilités vitales et d'activité générale, un certain état d'euphorie, de plaisir, une joie parfois assez grande, ou moyenne ou discrète. Nous avons déjà vu ce qu'est la joie : c'est une activité thyroïdienne plus grande qu'à l'habitude. On pourra donc dire qu'aimer, pris dans son sens le plus général, c'est le sentiment qu'éveille en nous certains objets, êtres, activités, toxiques ou idées qui ont la propriété d'exciter en nous notre fonctionnement thyroïdien.

Il est d'ailleurs bien facile de se convaincre qu'il en est ainsi. Comparons les visages, les allures, les comportements d'un joueur qui gagne, du collectionneur qui a trouvé une pièce rare, de l'artiste qui écoute une pièce qui le transporte, de l'amoureux qui est en conversation avec celle qu'il aime; chez tous on retrouve les mêmes signes : rapidité des gestes, la vivacité de l'esprit et de la parole, une certaine rougeur du visage, la brillance des yeux. Tous ces signes, nous les connaissons, ce sont ceux d'une activité plus grande de la thyroïde. Les « amours » que nous éprouvons sont donc dues aux effets qu'ont certaines entités de provoquer en nous une activité thyroïdienne, laquelle nous donne du plaisir et suscite en nous une attirance, le désir de posséder, d'avoir souvent à notre disposition l'objet, la personne, l'animal, l'activité, le toxique ou l'idée qui a un tel pouvoir.

Habituellement, ce n'est pas dans un sens si général que l'on envisage l'amour. Celui-ci met en jeu la sexualité, et alors naît avec le sentiment d'attachement à une personne une excitation sexuelle et un désir de jouissance sexuelle.

La jouissance sexuelle, qui tient une certaine place dans l'amour et principalement l'amour charnel, est un phénomène complexe, qui, cependant, n'est pas autre chose qu'une activité thyroïdienne intense, dont le point de départ d'excitation est la sexualité. Cette dernière recevant les caresses ou les contacts qu'elle sollicite provoque une augmentation nouvelle de l'activité thyroïdienne; cette glande réagit fonctionnellement et par une augmentation de la sensibilité des organes génitaux où s'établit un état de plaisir qui retentit encore sur la thyroïde, laquelle rend encore plus sensible les organes sexuels, si bien que cette glande finit par émettre une forte décharge d'hormone qui pro-

voque dans l'être un intense sentiment de plaisir en même temps que fonctionnent les organes génitaux.

Certains prétendront qu'une telle interprétation est inexacte; qu'il leur suffise de savoir que ce n'est pas en enlevant l'ovaire ou le testicule à un être humain qu'on le prive de sa jouissance sexuelle, mais en lui enlevant sa thyroïde.

Ainsi donc nous retrouvons dans l'amour sentiment et dans celui de la jouissance sexuelle une même cause fonctionnelle : l'activité de la thyroïde, produisant un état de plaisir modéré et persistant dans le premier cas, intense dans le second, avec participation comme instigatrice des activités sexuelles. L'amour recélant toujours une augmentation de vitalité, on comprend que des êtres présentant des anomalies glandulaires puissent ressentir de l'amour pour des êtres du même sexe que le leur et éprouver de la jouissance sexuelle autrement que par le coït normal, puisque tous ces cas se résument à des excitations et à des activités plus ou moins importantes de la thyroïde.

Nos « amours » sont nombreuses de qualités et de particularités. Elles varient d'abord selon la partie organique qui reçoit plus particulièrement l'atteinte de l'hormone thyroïdienne. Le somatique est dans ce cas surtout représenté par la sexualité; il en résulte la jouissance sexuelle; le physiologique donne des sentiments d'attachement; l'intellectualité, c'est-à-dire le cerveau animé par la même sécrétion, donne des amours plus ou moins imaginaires ou fait naître un sentiment pour des entités plus ou moins spirituelles comme la beauté, l'art, la science, qui peuvent avoir aussi leurs amoureux.

De plus, les autres glandes peuvent apporter des particularités, des modifications à ces tendances amoureuses et nous donner l'explication d'un certain nombre de ces sentiments, que les auteurs ont décrits, comme l'amour platonique, sentimental, etc.

J'en ai établi un tableau assez clair, me semble-t-il, pour qu'il ne nécessite que peu de commentaires.

Toutefois, il faut dire quelques mots de l'amour passionnel. C'est une combinaison de l'amour charnel et d'une très forte augmentation de la vitalité générale, cette dernière étant fort importante, si bien que le passionné en tire une telle excitation fonctionnelle que dès qu'il cesse de voir l'objet de sa passion, il tombe dans la peine et la dépression vitale; aussi, pour se

donner continuellement ce sentiment de vie intense et de plaisir, il use de tous les moyens et en particulier de son imagination, c'est-à-dire de l'application de la thyroïde à son cerveau pour posséder constamment l'être qui a le pouvoir de tant augmenter son activité thyroïdienne. Telle est la passion amoureuse qui parfois se termine par un suicide ou un crime; en effet, l'absence de l'objet finit par provoquer une dépression thyroïdienne qui entraîne celle de la surrénale, d'où le désespoir; ou bien cette dernière glande réagit, le passionné a l'impression que l'être aimé détruit sa vie et la surrénale le pousse à un geste brutal, homicide.

Tableau schématisé des amours.

	SOMATIQUE	PHYSIOLOGIQUE	INTELLECTUALITÉ
Thyroïde	Jouissance sexuelle.	Amour passionnel.	Amour romantique.
Surrénale	Amour bestial. Viol.	Amour brutal, égoïste. Tendance à la reproduction.	Amour de la compilation. Collection sans valeur.
Hypophyse	Amour sexuel normal.	Amour platonique. Camaraderie.	Amour de la science. Collection de valeur.
Génitale sexuelle	Amour charnel et sentimental.	Amour sentimental.	Amour de la beauté, de l'art, de la morale, etc...
Génitale interstiticielle		Amour du prochain, des parents.	Amour de Dieu.

Ce qui a embrouillé les auteurs dans l'amour, c'est que celui que nous avons pour nos proches et pour Dieu n'est pas de la même origine que l'amour charnel. Il existe bien dans nos sentiments privés de toute attirance sexuelle une certaine mise

en activité de la thyroïde; mais celle-ci est rarement directe; elle s'effectue par la stimulation de la génitale interstitielle. Celle-ci suscite en nous un sentiment désintéressé, fort comparable à celui qu'éprouve la femelle pour ses petits et que nous savons expérimentalement provenir de la génitale interstitielle. C'est donc cette dernière glande qui retentit sur notre thyroïde et nous fait alors éprouver un certain sentiment de plaisir. Il en est de même de l'amour de Dieu.

CHAPITRE VI

LE SOMMEIL. LE RÊVE

Nous venons de voir dans ses principales et grandes lignes le fonctionnement de l'Homme. Nous poursuivrons cette étude par celle des problèmes humains normaux et pathologiques, que nous ferons suivre de l'examen des grands problèmes humains inhérents à l'humanité et à son évolution.

Nous considérerons d'abord le sommeil. C'est, pourrait-on dire, la contre-partie de l'état de veille. Nous avons vu que pour nous tenir éveillés, une oxydation cellulaire continuelle d'origine thyroïdienne était nécessaire, affectant principalement les cellules du cerveau. Aussi notre pensée n'est-elle jamais au repos; elle évolue suivant nos agissements et notre activité glandulaire, en raison d'influences synergétiques et synthétiques.

Dans l'état de sommeil, nous sommes sans activité musculaire, mais nous paraissons conserver une activité pensante; il exiterait donc, dans le système nerveux, deux états opposés, une pensée persistante avec une vie de relation inexistante. Cette constatation a contribué à faire considérer le sommeil « comme le cauchemar de la physiologie ». Mais il y a encore dans cette nécessité du sommeil, le fait que, parfois, nous pouvons y résister et que, d'autres fois, nous sommes à sa merci, que l'enfant dort beaucoup et le vieillard très peu; d'autre part, l'insomnie est plein d'inconséquences, comme d'ailleurs les causes favorisantes ou empêchantes du sommeil, qui sont tellement inexplicables que nul auteur n'a jamais cherché à nous en rendre compte le moins du monde; enfin, il existe les sommeils provoqués, les somnambuliques, sans compter les pathologiques et les anesthésiques. Ainsi, la liste est bien longue des énigmes et des obscurités que nous offre le sommeil et où, jusqu'à présent, il n'a pas été possible de se reconnaître.

C'est donc une très importante question qu'il n'est pas facile de résumer, car les études ont été nombreuses à son sujet, et certaines sont très vastes, comme celle de Piéron comportant plusieurs centaines de pages.

Les principales caractéristiques du sommeil sont : la perte du tonus et de l'activité musculaire; un léger abaissement de la température et surtout une mauvaise défense contre le froid extérieur; un ralentissement peu notable de la respiration et des pulsations cardiaques, la tension artérielle étant à peu près la même; les fonctions digestives et en particulier la digestion s'y effectuent d'une manière satisfaisante; cependant, l'élimination des sels urinaires est augmentée et celle de l'eau diminuée. Lhermitte en a conclu : « Dans l'ensemble, le sommeil détermine donc un repos du système nerveux tout entier, tant de l'appareil de relation que de l'appareil organo-végétatif. Toutefois, comme nous l'avons fait pressentir, la dépression fonctionnelle du système sympathique est compensée par une hyperactivité relative du système parasympathique ou vagal. »

Cette constatation ne nous explique pas grand chose du sommeil; aussi a-t-on cherché d'autres indications chez les animaux, et en particulier chez les hibernants comme la marmotte et le loir, qui passent l'hiver en sommeil et ne se réveillent qu'au printemps suivant. On crut que c'était la saison et le froid qui déterminaient ce repos; mais l'on s'est aperçu que c'est la surcharge graisseuse de la glande hibernale, et que le sommeil peut apparaître en plein été et cesser en hiver quand la réserve graisseuse est épuisée. Pendant longtemps, les auteurs ont prétendu que la glande hibernale était un organe spécial. Depuis quelques années, les expériences des endocrinologistes nous ont appris que cette glande n'était autre que la thyroïde qui, surchargée de graisse, se plaçait en hypofonction, entraînant le sommeil de ces animaux.

Certains auteurs, dont Piéron, ont pensé que le sommeil était dû à une intoxication. Ils ont observé les chiens soumis à une veille prolongée. Ils ont transmis le besoin de sommeil d'un animal à un autre et ont découvert l' « hypnotoxine », substance pouvant être neutralisée par une lente oxydation ou le chauffage à 65°.

De ces expériences, il faut surtout retenir que les animaux insomniques meurent rapidement et qu'on trouve dans leur encéphale des lésions principalement frontales similaires à celles

relevées chez le myxœdémateux, ce qui indique que dans les deux cas il existe une insuffisance thyroïdienne cérébrale. Ces lésions n'existent pas chez les animaux forcés à courre, car, dans ce cas, l'activité thyroïdienne a été maintenue et le cerveau n'en a pas manqué. Ces altérations cellulaires disparaissent rapidement si on laisse le chien dormir. Enfin, l'intérêt de l'hypnotoxine vient de ce qu'elle peut disparaître par une lente oxydation, comme peut en effectuer la thyroïde pendant le sommeil.

Les auteurs se sont livrés aussi à d'autres expériences; ils ont poussé des injections dans la région infundibulaire des chats et ont constaté que le calcium endort cet animal, tandis que le potassium l'éveille. Ceci nous démontre qu'il existe bien un centre nerveux du sommeil placé sous l'empire du métabolisme des substances précédentes. Or, nous avons vu que tous les métabolismes organiques sont régularisés par les endocrines. Celles-ci tiendraient donc sous leur autorité le fonctionnement hypnique et celui-ci ne dépendrait point du système nerveux, car cette dernière conception tombe sous le coup d'une objection irrémédiable. L'enfant, pendant les neuf premiers mois de sa vie, dort beaucoup plus que l'adulte, et, cependant, ces centres nerveux automatiques et en particulier la région du troisième ventricule et de l'infundibulum ne sont pas définitivement myélisés et constitués. Il est donc obligatoire d'admettre que les premiers sommeils de l'homme ont pour origine son fonctionnement glandulaire.

THÉORIE GLANDULAIRE DU SOMMEIL. — Nous avons vu que l'état de veille est la résultante de l'activité de toutes nos glandes; il est normal de penser que l'insuffisance de celles-ci doit provoquer le sommeil. Si on applique cette conception aux opérés totaux de la thyroïde atteints de forte somnolence, leur état se comprend bien. L'absence de thyroïde réduit en eux tous les fonctionnements cellulaires effectifs, mais les trois autres glandes principales, qui sont légèrement oxydantes, suffisent à donner à l'opéré un état de veille relatif.

Prenons maintenant le cas du sommeil chez l'enfant jeune. Pendant la première année de sa vie, l'enfant dort beaucoup et très facilement. Rien n'est plus explicable. Il est, comme je l'ai dit, sous la prédominance de sa surrénale et en hypofonction thyroïdienne relative; aussi présente-t-il toutes les dispo-

sitions voulues pour dormir longtemps et profondément. Plus tard, il devient thyroïdien, mais son sommeil est toujours excellent, car il présente des variations très importante de sa thyroïde; s'étant dépensé en courses et en cris pendant le jour, le soir sa thyroïde est épuisée et l'entraîne d'autant plus facilement au sommeil que son interstitielle débile ne lui donne aucune volonté pour stimuler sa thyroïde.

Chez le vieillard, au contraire, les variations thyroïdiennes sont généralement très faibles, si bien qu'il est souvent somnolent parce qu'il présente une certaine insuffisance thyroïdienne, tandis que la nuit il dort mal, parce qu'il récupère rapidement la quantité de thyroïde nécessaire à le tenir éveillé, auquel contribue assez notablement une génitale interstitielle proportionnellement prédominante.

Quand on admet que le sommeil est un phénomène d'insuffisance glandulaire, on en comprend fort bien la nécessité. Lors de l'état de veille, les endocrines se fatiguent et s'épuisent; il faut qu'elles réparent leurs cellules et fassent de nouvelles provisions hormonales; le repos nocturne le leur permet. De plus, nos activités musculaires, qui réclament l'intervention de la thyroïde pour oxyder le sucre organique et le transformer en acide lactique, que doit neutraliser la surrénale, donnent lieu à des réactions chimico-nerveuses qui peuvent s'effectuer d'une manière assez peu satisfaisante. Il peut rester de l'acide lactique dans les muscles, comme de l'oxygène dans le parenchyme, d'autres cellules organiques ayant par trop fonctionné; dans d'autres cas, c'est l'hydrogénéation de certaines cellules accomplie par la surrénale qui est trop importante. De plus, il existe des substances de déchet, comme l'hypnotoxine. Il faut que tous ces états anormaux rentrent dans l'ordre. Le sommeil en est le moyen. Les hormones encore circulantes n'ont que peu de travail à exécuter, sauf du côté des organes végétatifs. Elles peuvent donc, pendant plusieurs heures, remettre l'économie en état normal; c'est ainsi que l'élimination des sels urinaires devient plus importante, tandis que la quantité d'eau éliminée diminue. Aussi, le matin, nous nous levons frais et dispos avec des glandes régénérées, aptes à de nouvelles variations fonctionnelles et les autres cellules débarrassées des produits qui les encombraient. Le sommeil est donc indispensable à la vie, puisque l'épuisement glandulaire, et en particulier de la thyroïde, pourrait causer un arrêt de fonctionnement des organes végétatifs.

RÔLE DU SYSTÈME NERVEUX PENDANT LE SOMMEIL. — Toutefois, dans le sommeil, il n'y a pas qu'une mise en veilleuse de notre ensemble glandulaire. Nous avons vu qu'il existe un centre hypnique ou plutôt de veille dans le troisième ventricule. Nos glandes devant se reposer doivent fournir le moins de travail possible, si bien que c'est le système nerveux qui est chargé d'entretenir le fonctionnement des organes végétatifs, grâce au sympathique, tandis que le troisième ventricule règle les synergies les plus courantes entre leurs diverses fonctions.

Il semble que tout, dans le processus du sommeil, ait été réglé pour l'économie. Si la thyroïde et la surrénale restent faiblement agissantes pour neutraliser les déchets cellulaires, la génitale interstitielle est plongée dans un profond repos; pour elle, il n'y a plus de volition à exercer, d'interréactions glandulo-nerveuses à régler, ni de lutte contre les variations trop importantes de la thyroïde. Si bien que cette dernière et la surrénale s'en trouvent beaucoup plus agissantes, leur action hormonale n'étant plus contre-balancée par celle de la génitale.

L'insuffisance glandulaire qu'est le sommeil est généralement mis en branle par la thyroïde. Son arrêt est progressif, sous peine d'amener une syncope. Par contre, la disparition de l'hormone génitale est plus lente que celle de la thyroïde. Cette particularité explique comment nous pouvons lutter contre le sommeil qui tend à nous envahir et comment nous pouvons juger des représentations hypnagogiques du premier sommeil. Nous pouvons les apprécier, les observer, mais il ne nous est pas permis de vouloir les modifier sous peine de les voir disparaître et de nous réveiller.

Voici la définition du sommeil :

Le sommeil est un état de repos dû à une insuffisance de notre ensemble glandulaire déclenché par la thyroïde, qui détermine une grande diminution de la sensibilité et la disparition de notre vie de relation, phénomène pendant lequel se régénèrent nos glandes et se restaure notre intégrité cellulaire, notre système nerveux assurant encore les fonctionnements des organes végétatifs.

CONDITIONS FAVORABLES OU DÉFAVORABLES AU SOMMEIL. — Maintenant que nous possédons une définition du sommeil, nous pouvons examiner les causes favorables ou défavorables à notre

repos nocturne. Voici les indications générales touchant les modalités favorisant ou entravant l'apparition du sommeil :

1° Toutes les activités vitales non exagérées, travail, exercice physique ou intellectuel ou même jouissance sexuelle, qui mettent normalement à contribution nos sécrétions glandulaires, peuvent concourir à notre endormement. Elles sont d'autant plus efficaces qu'elles sont moins exclusives, plus harmonieusement pratiquées par l'individu;

2° Des excitations faibles, monotones, répétées, peu changeantes, amènent facilement une hypofonction thyroïdienne et le sommeil. Ainsi agit la voix maternelle fredonnant une berceuse, la fixation d'un objet brillant, le ronronnement de l'auto, les vibrations rythmées du bateau ou du chemin de fer, une lecture sans images, sans variations idéologiques, sans changement d'idéations ou abstraite, tous bons moyens d'obtenir une hypofonction de la thyroïde et le sommeil;

3° Par contre, toutes les sensations changeantes, variables, vives et faibles, à rythme syncopé, sollicitent l'activité de la thyroïde et nous tiennent éveillés. Ainsi agissent le jazz, le cinéma, la T.S.F.;

4° Toutes les forces extérieures moyennes, mais défavorables, comme les chagrins, les préoccupations, les craintes que nous nous représentons en nous couchant, tiennent en activité notre thyroïde et nous empêchent de nous endormir. Il en est de même d'une douleur lancinante, répétée;

5° Au contraire, une force moyenne, mais favorable : une joie, un amour, le succès à un examen, sont d'heureuses conditions pour un bon sommeil. La thyroïde, après s'être activée fortement et dépensée, passe facilement à l'hypofonction hynique;

6° Une force défavorable intense, un très grand chagrin, une très grande peur, une douleur physique intense et très forte, un énorme choc émotionnel peuvent déterminer une hypofonction brutale de la thyroïde et, au lieu d'engendrer une syncope, provoquer un profond sommeil;

7° Une force favorable puissante : une grande joie, un très grand succès, la réalisation d'un amour inespéré peuvent être l'objet de réminiscences intellectuelles et imaginatives tenant en éveil notre thyroïde qui nous laisse éveillée et ne nous permet

un endormement qu'après s'être fatiguée et après une période d'excitation.

Plusieurs agents ont sur le sommeil des effets contraires :

LE FROID. — Il agit curieusement sur le sommeil. Après une chaude journée qui a favorisé le fonctionnement thyroïdien, un peu de fraîcheur nous endort parce qu'elle aide à sa mise au repos. Si, dans la nuit, nous avons froid, nous nous réveillons, parce que la thyroïde doit procéder à des oxydations plus importantes. Si le froid est très intense et prolongé, la thyroïde lutte d'abord, nous incite à battre la semelle, puis, frappée d'hypofonction progressive, l'insensibilité nous gagne, puis le sommeil et enfin la mort par arrêt glandulaire.

CHALEUR. — Une douce chaleur agissant par sa monotonie et sa régularité tend à mettre au repos notre thyroïde et nous nous endormons. Si une forte chaleur nous assaille au moment du sommeil, elle excite notre thyroïde qui ne nous laisse pas dormir; si la chaleur nous atteint pendant le sommeil, la thyroïde est obligée d'activer les glandes sudoripares, et cet effort la remet en fonction et elle nous réveille.

DOULEUR. — Une douleur faible, mais discontinue, entrave l'endormement, tandis qu'une douleur plus forte, mais régulière et identique, pourra nous permettre de nous endormir. Quand une douleur intense se prolonge comme chez les cancéreux, les amputés sans anesthésie, les suppliciés, on a été assez souvent surpris de voir s'endormir les patients. Avec la conception glandulaire du sommeil, rien n'est plus facile à comprendre : la douleur intense peut frapper la thyroïde d'inhibition fonctionnelle en raison de sa force très contrariante, ou bien les souffrances épuisant la thyroïde qui, devant renouveler la sensibilité des tissus, finit par se placer en hypofonction et le supplicié s'endort.

Il est encore d'autres influences qui ont des effets variés sur le sommeil, comme la nourriture, les besoins organiques, l'alcool, les toxiques, les émotions; nous les délaisserons pour finir par la jouissance sexuelle.

Tout le monde a constaté que les ébats amoureux, qui utilisent une assez grande quantité de thyroïde, facilitent le sommeil. Il en est ainsi de toutes les activités sexuelles normales ou

anormales quand les excitations qui les provoquent sont d'origine organique. Quand l'imagination intervient et qu'elle provoque les excitations génésiques grâce à des images érotiques, la thyroïde s'en trouve excitée et des troubles du sommeil avec insomnie peuvent en résulter. C'est un des côtés fort préjudiciables de l'onanisme et des anomalies sexuelles avec l'intervention de l'imagination. L'individu s'efforce à la jouissance et à la fatigue sexuelle pour trouver le sommeil, mais il n'y puise que l'insomnie.

ANESTHÉSIQUES ET TOXIQUES. — Depuis déjà un nombre assez respectable d'années, nous utilisons les anesthésiques, mais nous savons fort mal comment ils agissent. La théorie officielle veut que ce soit le système nerveux qui en soit atteint. Mais un accident vient à l'encontre de cette idée : certains chloroformés tombent en syncope dès la première bouffée d'anesthésique, sans que le système nerveux ait été en quoi que ce soit affecté. Cette objection réduit à néant cette conception officielle; avec la conception glandulaire, l'explication est des plus simples, comme on le verra.

Les toxiques comme les anesthésiques provoquent le sommeil d'une façon identique, mais l'insensibilité est beaucoup plus profonde avec les anesthésiques; après une période d'excitation, c'est-à-dire de lutte thyroïdienne, la glande entre en hypofonction et le malade s'endort.

Nous avons vu qu'une force contraire, violente et très puissante, peut arrêter la thyroïde; il peut en résulter le sommeil si les éléments nerveux de cette glande ne s'arrêtent pas de fonctionner et entretiennent les organes végétatifs d'excitations, ou bien une syncope si les éléments nerveux thyroïdiens sont aussi paralysés; la perte de connaissance peut aboutir à la mort quand la partie nerveuse de la glande ne réagit pas.

Pour remédier à un semblable accident, on a utilisé l'adrénaline avec un certain succès, parce que cette hormone est excitante de la thyroïde. Il faudrait sans doute adjoindre à cette substance de la thyroïde ou bien trouver un agent physique ou chimique capable d'exciter la partie nerveuse de la thyroïde.

SOMMEILS PATHOLOGIQUES. — Je serai bref à leur sujet; on les a dénommés catalepsie et narcolepsie. Ce sont de brusques attaques de sommeil se répétant aux mêmes heures et pour une

durée égale. Ces sommeils ont ceci de particulier qu'ils apparaissent chez des sujets dont les fonctionnements glandulaires ne sont pas brillants et presque toujours atteints d'adiposité; et ce qu'il y a de plaisant dans cette affaire, c'est que les auteurs qui ont refusé au sommeil physiologique et à celui des hibernants une origine glandulaire ont été obligés de l'admettre pour les sommeils pathologiques.

Dans les cas de ces malades, il faut penser que c'est la partie nerveuse de la thyroïde qui inhibe brusquement la partie glandulaire, en raison de la faiblesse de l'interstitielle du sujet.

Je finirai cette étude par quelques mots sur le sommeil somnambulique et hypnotique. Chez certains sujets, durant le sommeil physiologique, l'insuffisance sécrétoire devient si forte ou les préoccupations de vie de la veille ont été si puissantes que la partie nerveuse de la thyroïde se libère, met en branle des automatismes des centres nerveux, et le dormeur se lève, se livre à quelques occupations coutumières, ou bien s'asseoit à sa table de travail pour écrire une page littéraire ou faire une traduction. Ces activités psychologiques démontrent bien que c'est la thyroïde qui les provoque, car on ne cite aucun cas de travail scientifique exécuté pendant le sommeil somnambulique.

Dans le sommeil hypnotique, il faut que la personne à endormir soit consentante ou présente une génitale interstitielle débile. L'endormeur peut alors mettre les glandes autres que la thyroïde en insuffisance, mais celle-ci reste sans activité propre. L'endormeur peut substituer sa volonté à la place de celle de l'endormi et lui faire exécuter les gestes et comportements qu'il désire. Les sommeils physiologiques, somnambuliques et hypnotiques sont fort voisins les uns des autres. Certains sujets peuvent passer de l'un à l'autre en quelques instants.

LE RÊVE. — Si le sommeil est le cauchemar de la physiologie, le rêve peut être considéré comme le cauchemar de la psychologie. Nombre d'auteurs s'en sont occupés et n'en ont donné que de piètres interprétations. Pour l'un, ce phénomène est dû aux lueurs entoptiques (Bergson); pour d'autres, c'est l'inconscient qui fait des siennes et utilise des symboles pour ne point révéler des désirs sexuels inavoués ou inavouables (Freud et ses disciples); pour beaucoup de psychologues, c'est le reste d'une activité intellectuelle hypnique, grandement victime d'un manque de mémoire. Ces trois manières de voir sont également réduites

à néant par une seule catégorie de nos songes : les rêves érotiques, où nos ébats amoureux fictifs s'agrémentent d'une jouissance sexuelle réelle. Les lueurs entoptiques sont bien piètres et incertaines pour éclairer pareil processus; d'autre part, il ne saurait être question de symbolisation dans ces rêves d'un réalisme extraordinaire et qui donnent à certains sujets des sensations génésiques plus puissantes et vivaces que les réelles. Quant au souvenir que l'on peut garder de la luminosité des images, de la netteté, de la précision des détails visuels, il démontre de la manière la plus péremptoire que la mémoire est excellente dans le rêve et souvent bien supérieure à celle de l'état de veille.

Le plus souvent, on pourrait dire presque toujours, le rêve effectue une figuration plus ou moins imagée, heureuse et ingénieuse, d'un besoin, d'une sensation, d'un état physiologique ou fonctionnel, d'une préoccupation sentimentale ou intellectuelle, qui existent en nous au moment où nous nous réveillons. Car le rêve n'est pas, comme l'ont pensé les auteurs, le souvenir restant d'élaborations psychologiques, mais une image qui nous apparaît au moment du réveil. A quoi nous servirait pendant de longues heures un travail intellectuel qui ne répondrait à aucune sensation externe, ni interne et qui ne serait dirigé par aucune nécessité, désir, finalité ou volonté ?

On peut diviser les rêves en trois grands groupes :

1° Rêves *organiques,* qui proviennent de sensations externes ou internes dont notre esprit nous donne une figuration à sa manière, accommodée de souvenirs anciens ou actuels;

2° Les rêves *physiologiques,* qui résultent d'*un état émotionnel* organique ayant précédé de peu notre réveil et qui le provoque presque toujours; état dont notre esprit imaginatif nous fournit une explication, une justification, une interprétation qui est bien souvent approximative, parfois pénible, mais qui peut être assez éloignée de l'état affectif qui l'a fait naître parce qu'il n'est pas toujours facile de représenter visuellement une émotion ou un sentiment. Il existe plusieurs sortes de ces états émotionnels :

a) Ceux provenant d'une excitation vitale, d'une augmentation des états fonctionnels, provenant d'une application de la sécrétion thyroïdienne à certaines parties de notre organisme

ou à son ensemble, en quantité plus importante qu'elle ne devrait être pendant le sommeil, mais insuffisante pour amener l'état de veille. Le dormeur rêve qu'il danse, qu'il a des évolutions faciles, rapides, gagne des courses, franchit ou renverse des obstacles, effectue des nages incomparables dans de l'eau chaude, s'élève et vole dans l'espace; ou bien il jouit d'un état euphorique qui s'apparente à la joie, qui se traduit par des visions magnifiques de luminosité et de beauté, etc...;

b) Ceux provenant d'une dépression vitale, d'un ralentissement ou d'une difficulté des fonctionnements généraux ou locaux, c'est-à-dire d'une insuffisance de la sécrétion thyroïdienne sur toute l'économie ou seulement sur une partie du corps. Le dormeur rêve qu'il a toutes les peines du monde à se mouvoir, qu'il évolue péniblement dans un terrain fangeux, qu'il s'enlise, qu'il se noie, qu'il ne peut franchir aucun obstacle, qu'il est perdu dans une ville ou une forêt, qu'il fait des chutes horribles (chute de tension artérielle); ou bien il éprouve des émotions effrayantes de peine, de chagrin, de tristesse. Ce sont les rêves qui composent la grande classe des cauchemars;

c) Ceux provenant de besoins vitaux, boire, manger, déféquer, uriner. C'est parmi ceux-ci que se rangent les rêves érotiques qui sont les plus complets de nos songes, car ils peuvent être à la fois organiques, émotionnels et idéologiques;

3° Nos rêves *idéologiques,* longs, languissants, animés de pensées absurdes ou ridicules; le plus souvent incohérents, inconséquents, bizarres, aux images visuelles peu nettes et lumineuses, mal formées ou rudimentaires. Cette classe très importante et celle dont ont été le plus souvent affectés et dont se sont le plus occupé les auteurs ayant examiné le rêve. Nos multiples rêves de préoccupation se placent entre eux et les songes émotionnels.

Nos rêves répondent, comme nous pouvons nous en rendre compte, à des enregistrements conscients ou inconscients. Ils reproduisent les images sensorielles et aussi les sensations organiques et musculaires. D'après ce que j'ai dit du fonctionnement de l'être et de l'esprit humain, nos souvenirs somatiques et nos images verbales, avec tout ce qui les accompagne d'état émotionnel, sont d'origine thyroïdienne, puisque c'est elle qui effectue toutes les oxydations cellulaires indispensables au fonc-

tionnement de toutes les cellules participant aux images motrices, sensorielles et imaginatives et qu'elle en assure l'enregistrement. Il faut donc que lors de l'éveil apparaissent en nous une intervention thyroïdienne qui remet en marche les enregistrements correspondant à tous ces éléments fonctionnels.

Le sommeil est, comme nous l'avons vu, une hypofonction glandulaire relative; lors de l'éveil, les glandes doivent retrouver leur activité normale. C'est ce qui se passe au moment du réveil: la sécrétion thyroïdienne vient animer de son oxydation toutes les parties de la personnalité; quand il en est ainsi, le réveil s'effectue heureusement et sans rêve. Au contraire, si notre sommeil est assez profond, c'est-à-dire l'insuffisance thyroïdienne notable, et que nous soyons tirés de cet état par quelques sensations, l'irruption de la thyroïde peut s'établir beaucoup plus sur le cerveau que sur les autres parties de l'organisme. Le corps reste endormi, tandis que le cerveau s'éveille, et le rêve apparaît. L'irruption de la sécrétion thyroïdienne au cerveau y fera surgir l'interprétation d'une sensation, d'un état émotionnel, d'un état organique, ou d'une idéation, objet fréquent d'une préoccupation. Les sujets qui jouissent d'un bon fonctionnement glandulaire avec réceptivité parfaite de tous les tissus à la sécrétion thyroïdienne peuvent attendre 60, 70 ou 80 ans pour voir leur premier rêve surgir à l'hôpital en raison d'un mauvais fonctionnement glandulaire.

Lors d'un songe, le cerveau et en particulier les centres automatiques reçoivent la sécrétion thyroïdienne avant toutes les autres cellules de l'économie; la sensibilité sensorielle et cénesthésique s'éveille avant les organes de la motilité. Le sujet pense et ressent avant de se lever, avant de pouvoir exécuter un mouvement. Parfois, c'est l'inverse qui se produit : une personne se lève comme un automate, n'ayant que des idées et des sensations si débiles en tête, qu'elle est obligée d'aller pratiquer des ablutions pour inciter sa thyroïde à aller affecter heureusement sa cérébralité et son système nerveux sensitif.

Le rêve est un phénomène magnifiquement synthétique. En effet, c'est l'apparition de la sécrétion thyroïdienne sur les diverses parties de l'organisme et en raison de l'excitation des centres automatiques de souvenirs enclins à en donner une interprétation qu'apparaît le rêve. C'est donc le rappel d'une image verbale complète avec tous les éléments de souvenirs moteurs

qui s'y rattachent et surtout de toutes les sensations accompagnant une activité.

En effet, quand nous constituons des mouvements volontaires ou émotionnels, c'est-à-dire en rapport et répondant aux nécessités d'une vie de relation, ces agissements étant conscients ou non, nous sommes tenus au courant et parfaitement renseignés sur ces agissements par de multiples sensations qui nous donnent la position de notre corps et de nos membres dans le temps et l'espace. Toutes ces sensations donnent lieu à des enregistrements multiples inscrits dans nos centres automatiques par la sécrétion thyroïdienne. Il est normal que ceux-ci, excités par l'irruption de la sécrétion thyroïdienne, libèrent ces enregistrements. Mais tandis qu'à l'état normal, la motricité et les sensations qui l'accompagnent s'effectuent à la fois et en raison de la même quantité de sécrétion thyroïdienne qui procède en même temps à l'état émotionnel qui homogénéise tous ces phénomènes, dans le rêve il n'y a que la sensibilité et le souvenir des agissements qui réapparaissent parce que l'hormone thyroïdienne n'affecte pas les muscles pour leur permettre de répondre aux instigations nerveuses; si bien que nous sentons des états et des mouvements; mais ceux-ci, à moins qu'ils ne soient à l'origine de la sensation qui amène le réveil, ne s'exécutent pas.

Les images motrices s'accompagnent dans le rêve d'images verbales qui, elles aussi, ont été fixées dans nos centres automatiques par la sécrétion thyroïdienne; mais les mouvements ne s'en exécutent pas pour la même raison : absence de sécrétion thyroïdienne sur les muscles phonateurs. Enfin, ces images verbales s'accompagnent de l'état émotionnel fictif enregistré par la même sécrétion thyroïdienne.

Cependant, l'affectivité apparaît nettement dans certains songes. Il répond presque toujours à un état d'augmentation vitale (joie dans le songe), ou bien de dépression vitale (peine, difficulté, souffrance et surtout *peur*). Cette dernière émotion est surtout fréquente chez l'enfant : celui-ci s'étant trop dépensé musculairement a grandement appauvri sa thyroïde, si bien que, lors de l'endormement, l'insuffisance de la thyroïde s'établit trop vite; cette dépression vitale et glandulaire provoque une sensation pénible assez forte pour tirer l'enfant de son sommeil; la sécrétion thyroïdienne se rétablit, et l'imagination de l'enfant, en réalité ses centres automatiques affectés par son hormone

thyroïdienne, cherchent une interprétation à l'état physiologique et physique qui règne en lui. Alors c'est l'apparition d'une chute dans le vide, la course éperdue ou des plus difficultueuses devant un animal féroce ou un ogre ayant fait, durant le jour, l'intérêt de quelque conte. D'autres fois, mais beaucoup plus rarement, l'émotion suit un rêve idéologique, ce que l'on voit parfois chez l'adulte, mais alors l'affectivité est beaucoup moins intense; elle n'est guère qu'une impression et non une émotion nette.

C'est autant la sécrétion thyroïdienne que l'excitation de la sensibilité qui nous rend acteur dans le rêve beaucoup plus souvent que spectateur impartial. Mais où apparaît encore mieux la beauté synthétique de ce phénomène, c'est dans le rêve érotique. Ici nous n'avons pas seulement affaire qu'à des images sensibles rappelées des centres automatiques, mais à une véritable jouissance bien réelle. Nous verrons que cette jouissance a pour cause des excitations réciproques et progressives entre les sensations des organes génitaux, l'activité thyroïdienne et la représentation d'images érotiques aboutissant à un jaillissement d'une très importante quantité de sécrétion thyroïdienne. Dans le rêve érotique, c'est l'état de congestion de certains organes du petit bassin ou des organes génitaux qui créent une attirance de la sécrétion thyroïdienne; il en résulte des sensations très fortement renforcées par la pénurie de sécrétion générale et en particulier de toute hormone antagoniste dans le sang, et une interprétation, lors du réveil, que l'irruption de la sécrétion thyroïdienne amenant l'état de veille transforme en une véritable jouissance sexuelle. Quand il y a continence, réplétion des organes génitaux, l'état émotionnel éprouvé s'apparente à la joie. Quand les excès sexuels ont appauvri la thyroïde, fatigué les organes génésiques, la jouissance peut encore apparaître, mais elle est fonction de la partie nerveuse de la thyroïde et des centres automatiques; il y a bien représentation érotique avec une sorte de jouissance locale, mais celle-ci n'est que partielle, incomplète, s'accompagnant d'une émotion triste, d'un état douloureux, parce que la sécrétion thyroïdienne n'affecte les organes sexuels et la personnalité qu'en raison d'instigations nerveuses; tandis que dans le rêve érotique vrai, c'est la sécrétion même qui, attirée par l'état des organes génitaux pleins de vitalité, provoque en eux un fonctionnement puissant et normal s'accompagnant d'une interprétation érotique.

Au point de vue *psychologique,* tous les éléments qui existent dans le rêve sont donnés par la thyroïde, c'est-à-dire le langage, les concepts imaginatifs de toutes sortes, ceux-ci étant libres, anarchiques et nullement esclaves de la réalité et du raisonnement, en raison de la carence de l'hypophyse raisonneuse et de la génitale volontaire. Aussi manque-t-il au rêve toutes les possibilités intellectuelles que nous donnent ces deux glandes.

Dans les rêves, pas de calcul, de mathématiques, de science, de biologie ou de physiologie, pas de raisonnement, pas de jugement, sauf en vertu d'états émotionnels ou sentimentaux. Mais, surtout, ce qui manque au rêve, ce sont les possibilités de la génitale interstitielle qui sont si importantes au point de vue humain, et dont nous constaterons l'absence chez tous les êtres ayant une génitale interne insuffisante, épuisée ou non développée; ces particularités introuvables dans le rêve sont :

1° L'absence de l'*attention;*

2° L'absence de la *volonté;*

3° L'absence de l'*élaboration psychologique supérieure* (c'est-à-dire de la véritable analyse impartiale, de l'obtention des abstractions, de la discrimination des valeurs abstraites, de la notion d'identité, de la synthèse);

4° L'absence du *sens moral.*

Ainsi donc, au point de vue psychologique, le rêve n'est qu'une activité élémentaire. Ce n'est pas lui, malgré ce qu'ont pu en penser certains, qui nous apportera quelque grande découverte.

Toutefois, et ici je vais dire quelques mots d'une question qui passionne les savants et l'opinion, celle de la prémonition dans les rêves. Les hommes de science, comme Auguste Lumière, condamnent cette possibilité et la nient; ils prétendent qu'il n'existe dans ce prétendu phénomène que des coïncidences. Peut-être n'y a-t-il là qu'un sentiment. Car on peut citer le cas d'Agazziz, qui, grandement préoccupé par le fossile d'un poisson très rare, pendant plusieurs mois, parce qu'il ne pouvait en retirer la forme squelettique d'une roche où il gisait enfermé, rêva plusieurs nuits de suite comment était ce poisson. Bientôt après, il put le mettre à jour en taillant au ciseau la pierre qui l'enfouissait, et le fossile apparut exactement comme il l'avait vu dans son rêve.

C'est qu'en vérité, la thyroïde, placée dans certaines condi-

tions fonctionnelles, et spécialement quand elle est libérée de l'action freinatrice de la génitale interne, ce qui lui donne bien plus de force par rapport aux autres glandes, acquiert des propriétés de sensibilité exagérée et à distance; elle ressent même les forces passées et futures à de fortes distances, provenant surtout des êtres, et elle en éprouve des états émotionnels. Il est bien naturel que ces derniers ne permettent pas une interprétation parfaite, mais plutôt d'émettre simplement des images verbales approximatives et se rapportant plus ou moins nettement à la cause de l'affectivité. La prémonition est fonctionnellement possible dans le rêve, mais les états émotionnels sont trop imprécis pour que le sujet puisse fournir, grâce à eux, et d'une manière constante, le nom des personnes, les dates et les lieux où se passe l'incident, sujet de la prémonition, comme le voudraient les savants. Toutes ces particularités tiennent de la connaissance même et ne sauraient que très exceptionnellement résulter d'un état émotionnel.

En résumé, on peut définir ainsi l'état hypnique : un rêve est l'irruption, lors du réveil, de la sécrétion thyroïdienne dans le cerveau et en particulier dans les centres automatiques nerveux, où elle développe des images sensorielles et de sensibilité générale et des images verbales essentiellement imaginatives, précédemment enregistrées, le reste du corps n'étant point encore oxydé par cette sécrétion et les autres glandes ne s'étant point encore mises en fonctionnement.

CHAPITRE VII

DE LA SEXUALITÉ

Il n'est pas possible de passer l'Homme en revue et ses fonctionnements, sans dire quelques mots de sa sexualité. Comme je l'ai dit, on n'y rencontre pour ainsi dire que des phénomènes glandulaires. C'est un ensemble organique qui a réservé aux savants pas mal de surprises. On connaît l'histoire survenue en Amérique, il y a quelques années, et qui provoqua la risée du public pour bien des hommes de science, car leur méconnaissance de l'Homme s'était avérée vraiment d'une manière trop évidente. Les prisons américaines contenaient nombre de violateurs, solides, bien portants, qui auraient pu rapporter au pays au lieu de lui coûter. On chercha un moyen de les remettre en liberté, tout en les empêchant de nuire à nouveau. Quelques esprits ingénieux proposèrent de les châtrer. On discuta longtemps; on prit l'avis de nombre de savants de toutes spécialités; on fit des campagnes de presse retentissantes, avant de faire voter dans un nombre respectable d'Etats, par les parlements, une loi autorisant la castration des violateurs. Il en fut de même en Europe, en particulier en Allemagne, où les mirobolantes connaissances des savants ne les mirent pas à l'abri du ridicule. Plusieurs centaines de délinquants furent ainsi opérés... et bientôt après reparurent devant les tribunaux pour un délit identique; les savants n'en crurent point leurs yeux et le public fut sans respect pour la science officielle. Si, au lieu de se fier à des expériences de laboratoires, qui sont bien souvent beaucoup plus trompeuses qu'on ne veut le dire, et qu'on se serait contenté d'interroger l'histoire et les expériences humaines, on aurait appris que les matrones romaines faisaient châtrer de jeunes hommes ayant eu des rapports sexuels, pour pouvoir en jouir sans être engrossées, et qu'en Ethiopie, on ne châtre point

les jeunes enfants ayant eu des rapports sexuels pour qu'ils ne profitent d'aucune puissance sexuelle.

La sexualité est devenue depuis quelques années, au point de vue théorique et même pratique, un des problèmes les plus importants concernant l'Homme, puisque certains savants font découler de l'instinct sexuel toutes nos tendances intellectuelles et même toutes nos possibilités de réalisation scientifique ou métaphysique. Ce phénomène majeur nous expliquerait tout ce qu'il y a d'énigmatique dans l'Homme.

Je ne discuterai pas ici de ces idées fort ingénieuses qui s'accaparent de toute la psychologie normale ou pathologique; je n'envisagerai dans la sexualité que les idées principales qui pourront donner des directives aux chercheurs et les inciter non seulement à vérifier mes dires, mais, à leur tour, à voler de leurs propres ailes.

L'INSTINCT SEXUEL CHEZ L'HOMME. — L'instinct sexuel existe-t-il chez l'Homme ? J'en ai déjà dit quelques mots. L'animal a le rut, qui est bien un instinct parce qu'il présente les signes communs, fonciers, caractéristiques de tous les instincts :

1° Il ne peut être modifié, ni arrêté par l'intelligence et la volonté;

2° Il atteint tous les individus d'une même espèce en même temps et d'une manière identique;

3° Il a généralement pour objet la conservation de l'espèce.

Chez l'Homme, la première condition n'est nullement remplie, puisqu'il peut lutter contre ses excitations sexuelles et se contraindre à la continence; de plus, il présente des anomalies sexuelles qui ne sont point faites pour assurer la continuité de l'espèce, au contraire. Cette possibilité de lutter contre le désir sexuel remonte fort loin dans l'humanité; elle est fort probablement contemporaine de l'époque de la domestication du feu; dès ce moment, des hommes et des femmes se consacrèrent à son entretien et à sa garde, avec cette condition d'une pureté et d'une continence complètes.

Chez l'Homme, il n'existe donc que des désirs sexuels, parfois intenses et pressants, mais bien souvent aussi modérés, et qui ne sauraient avoir sur l'être des retentissements et des influences psychologiques aussi prononcées que l'on a voulu nous le dire,

tandis que c'est l'utilisation de cette sexualité, selon des modalités que nous n'avons pas été encore capables de définir, qui influence défavorablement les individualités et leur mentalité. La sexualité est un phénomène particulièrement spécialisé, localisé, qui n'a d'effets sur l'Homme moderne qu'en raison d'un certain déséquilibre glandulaire qu'elle peut y apporter et dont peut découler des dysfonctions, des perturbations fonctionnelles qui sont à l'origine, comme nous le verrons, d'états pathologiques physiques et mentaux et d'une certaine faiblesse et insuffisance psychologique.

Les glandes génitales de l'homme et de la femme contiennent une partie reproductrice et l'autre à sécrétion interne, l'interstitielle. J'ai déjà donné des explications sur cette dernière au sujet des pubertés. Au point de vue humain, elle a une très grande importance, car elle est la dernière prédominance glandulaire normale intervenant après la ménopause, qui met fin à l'activité de la génitale reproductrice. Aussi la voit-on s'hypertrophier chez les sujets qui ont conservé un équilibre glandulaire et physiologique. Elle est donc la dernière glande qui se développe et prédomine chez l'Homme; elle nous indique en même temps que la finalité glandulaire de celui-ci, sa finalité humaine, puisque cette glande lui apporte des possibilités, des facultés intellectuelles et morales de la plus haute valeur. C'est donc dire toute son importance dans la connaissance de l'Homme. *Il suffira donc de reconnaître fonctionnellement les facultés et les particularités que l'interstitielle apporte à l'Homme en s'hypertrophiant, pour reconnaître qu'elle est la finalité humaine. Question d'une portée considérable, puisqu'elle pourra nous donner un jour des indications précises et certaines sur les principes normaux que nous devons appliquer à l'Homme.*

LA SEXUALITÉ CHEZ L'ENFANT. — Chez l'enfant très jeune, il n'existe qu'une interstitielle, les cellules reproductrices n'en étant qu'à un stade préliminaire de constitution. Elle est active organiquement et le deviendra physiologiquement vers douze ans avec l'apparition de la volonté. On a prétendu que l'enfant avait une sexualité perverse et qu'il présentait, peu après sa naissance, tous les « instincts » sexuels et, à l'état embryonnaire, toutes les activités génésiques normales et anormales, dont résultaient pour lui ses aspirations vers le sexe opposé ou pour son propre sexe. J'ai le grand regret de dire que cette idée va

totalement à l'encontre de faits endocriniens, ceux-ci étant absolument certains et ne pouvant laisser aucun doute possible sur leur interprétation. Nous savons qu'une glande déficiente, et c'est le cas de la génitale reproductrice chez l'enfant, puisqu'il n'existe que des gonocytes qui ne fonctionnent pas et une interstitielle active, confère à son porteur les particularités inverses de celles que la même glande normale donne à celui qui la porte. La reproductrice étant, dans une certaine mesure, une source d'excitation sexuelle et d'incitation à la reproduction, l'enfant présentera les tendances contraires, c'est-à-dire se détournera des questions sexuelles et des tendances reproductrices. C'est d'ailleurs ce que l'on constate. Mais l'enfant étant, dans la première période de sa vie, un thyroïdien, subit les tendances et les impulsions de cette glande; sa sensibilité peut en être vive et ses organes génitaux externes réceptifs de l'hormone thyroïdienne, ce qui incite l'enfant à la masturbation et à l'onanisme buccal ou seulement à des activités sexuelles plus ou moins normales quand il y a été initié et poussé par des sujets plus âgés que lui.

CONSIDÉRATIONS SUR LA GÉNITALE INTERSTITIELLE. — La génitale reproductrice et l'interstitielle présentent un certain antagonisme. Elles se trouvent en balance chez les animaux pendant le rut et les périodes de repos sexuel. Chez la femme, pendant la grossesse, l'interstitielle s'hypertrophie pendant que la reproductrice s'atrophie; après la délivrance, la reproductrice s'hypertrophie de nouveau et l'interstitielle régresse, mais seulement partiellement. C'est que l'enfant aura besoin d'être protégé, nourri bien après que la femme aura repris sa vie sexuelle normale, et elle devra conserver vis-à-vis de lui des sentiments altruistes indispensables à son éducation. Il faut aussi que la femme aille vers sa finalité qui est, comme celle de l'homme, l'interstitielle. La maternité le lui permet plus facilement.

LA PUISSANCE SEXUELLE CHEZ L'HOMME. — D'où provient la puissance sexuelle de l'homme qui peut être atteinte parfois par une simple émotion ? La réponse est facile. L'ablation de chacune des glandes principales physiologiques chez un animal le rend impuissant, mais non l'enlèvement de son sympathique et des nerfs aboutissant aux organes génitaux. Il faut en conclure que l'insuffisance importante d'une seule glande peut condamner un sujet ayant les trois autres à peu près normales, à

l'impuissance. Par contre, un sujet ayant une glande prédominante et très vivace pourra, malgré les autres endocrines plus ou moins en insuffisance, avoir une puissance sexuelle normale.

Le testicule n'entraîne l'impuissance chez l'homme que lorsqu'il est enlevé dans le jeune âge et lorsque le sujet n'a eu aucun rapport sexuel normal. Dans ce dernier cas, ce sont les automatismes nerveux qui rétablissent les états émotionnels, c'est-à-dire compensent les excitations des glandes sur la sexualité et mettent en marche normale la thyroïde.

La frigidité féminine et masculine ne dépendent pas de la glande génitale, mais de la thyroïde. *L'ablation de cette glande prive les êtres humains de toute jouissance sexuelle.*

JOUISSANCE SEXUELLE. — C'est un phénomène si curieux, si important scientifiquement, qu'en dépit de ce que j'en ai dit déjà, je veux le compléter par quelques commentaires intéressants. C'est un phénomène entièrement thyroïdien. Cette glande provoque non seulement les sensations sexuelles, mais l'état de joie intense et de plaisir génésique avec le fonctionnement des glandes et des muscles qui entrent en jeu, sans oublier les images érotiques qui peuvent apparaître à tous les instants de l'acte charnel. Les activités musculaires et glandulaires externes étant provoquées par les excitations de la partie nerveuse de la thyroïde sur les centres automatiques.

Les éléments qui contribuent à exciter la thyroïde d'une manière continue et progressive pour atteindre à une excrétion massive sont les contacts sexuels, les émotions amoureuses, les représentations érotiques.

C'est l'hormone thyroïdienne qui établit la turgescence et la sensibilité des organes sexuels. Les contacts des muqueuses donnent des sensations qui retentissent sur la thyroïde; celle-ci en augmente sa sécrétion, laquelle amplifie et exagère l'état des organes génitaux, pendant qu'elle développe les images érotiques, et ainsi de suite jusqu'à ce que se déclenche la production d'une bien plus grande quantité d'hormone thyroïdienne qui provoque la jouissance sexuelle elle-même. Physiologiquement, la thyroïde projette, à ce moment de plaisir intense, dans la circulation, le contenu parenchymateux de cellules glandulaires.

Il existe aussi des anomalies sexuelles, c'est-à-dire des activités génésiques anormales, dans lesquelles la jouissance est obtenue par d'autres moyens et d'autres genres d'activités, effec-

tuées dans d'autres régions organiques que lors de l'acte charnel. On comprendra facilement que la thyroïde étant la glande qui provoque le fonctionnement des organes génitaux, toute activité, même la plus inattendue, ayant le pouvoir d'intensifier progressivement l'activité de cette glande pourra aboutir à un état de joie intense pouvant se reporter sur les organes génitaux et les mettre en fonctionnement. Il faut ajouter que, dans ces anomalies, les représentations érotiques tiennent une place toute particulière et y sont l'un des éléments les plus agissants.

Un autre problème qui se pose à nous est celui de la nécessité de la jouissance sexuelle et de la malfaisance de la continence. C'est une idée fort répandue dans le public et aussi chez bien des savants. Les médecins sont beaucoup plus réservés à cet égard, parce qu'ils ont souvent constaté les néfastes effets des excès sexuels sur le physique ou sur le moral. Certains d'entre eux même ont protesté contre ces incitations à profiter de la jouissance sexuelle sous toutes ses formes; mais leurs arguments, tout en étant excellents, ne sont pas décisifs; car s'ils peuvent citer des cas où les activités sexuelles excessives ont été préjudiciables, leurs adversaires affirment à leur tour, avec des cas à l'appui, que l'utilisation de la sexualité et même son abus ne minimisent pas les qualités physiques et intellectuelles et semblent conserver les sujets dans un bon état de santé. Ainsi donc, comme presque toujours en ce qui concerne l'Homme, il y a contradiction. Il s'agit donc de donner des explications précises et définies pouvant rendre compte des actions novices et, d'autre part, heureuses des activités sexuelles.

D'abord, il est une expérience que nous avons tous pu faire nous-mêmes et qui nous a appris que les abus sexuels amoindrissent nos capacités intellectuelles. Les activités génésiques peuvent, au début, les augmenter, ce qui a souvent lieu chez les littérateurs et les artistes animés d'un grand amour; puis, les actes se répétant, le plus souvent l'inspiration et les facilités intellectuelles s'amenuisent, les facultés psychiques s'estompent, pour disparaître parfois. Ici, l'explication est facile, parce que l'amour ou le désir génital stimule la thyroïde et que la réceptivité du cerveau à cette hormone peut être grande; la pensée en devient plus vive et imaginative au début. Il en est ainsi tant que la jouissance sexuelle n'accapare pas à son profit la plus grande partie de l'hormone thyroïdienne et que la glande répond bien aux excitations. Quand cette endocrine s'affaiblit par épui-

sement fonctionnel, les qualités intellectuelles s'étiolent et, ensuite, les activités vitales.

De plus, bien des médecins et des humains ont proclamé que la continence était un excellent moyen d'avoir une intelligence forte et vivante.

La question se serait présentée à peu près de cette façon si une école médico-psychologique n'était venue proclamer que les activités de la sexualité sont non seulement indispensables, mais que les désirs sexuels contrariés étaient la source de troubles psychologiques pouvant aller jusqu'à la démence, et aussi de troubles physiques d'une assez grande importance.

Ainsi donc, le problème qui se pose à nous n'est point facile, des arguments sérieux pouvant être apportés par les deux adversaires :

Il faut constater d'abord que les auteurs qui prétendent que des désirs contrariés par la morale ou la religion sont la cause de troubles sentimentaux et moraux ont été dupes de malades chez lesquels le mensonge est la forme ordinaire de la pensée. Quand on regarde avec soin et de près la vie sexuelle de tels sujets, on se rend bien vite compte que le genre de leurs désirs sexuels ne les contraint pas à la continence, mais qu'ils sont, au contraire, une raison d'excitation et une occasion de jouissance sexuelle. De tels individus, ne pouvant satisfaire leurs désirs sexuels socialement et moralement irréalisables, créent en eux une représentation imaginative érotique de leur tendance génésique et s'en donnent la réalisation à peu de frais par la masturbation. Sans doute, ils peuvent dire que leurs désirs sexuels sont tellement contrariés qu'ils ne se réalisent pas, mais ils sont quand même entièrement assouvis par l'onanisme, autant qu'ils pourraient l'être si leurs désirs génésiques se réalisaient. Il n'y a donc pour eux aucune contrainte sexuelle, mais seulement réalisation avec excès d'un plaisir sexuel anormal.

Or, la masturbation, malgré ce qu'ont pu en dire les mêmes auteurs, est une des activités sexuelles les plus préjudiciables. On peut bien trouver des individus qui y résistent parfaitement et qui semblent n'en être point diminués, mais combien d'autres en sont terriblement atteints. De tels cas sont fort bien compréhensibles à la lumière des phénomènes glandulaires.

Si un sujet ayant une thyroïde puissante et des organes sexuels réceptifs à cette sécrétion éprouve des désirs génésiques et se masturbe, il n'en résultera fort probablement jamais rien de

bon pour sa personnalité, parce qu'il y aura affaiblissement du sens moral; mais la vitalité du sujet n'en sera pas gravement atteinte parce qu'il n'utilisera que la quantité de sécrétion disponible en raison du fait que l'insuffisance de la thyroïde pousse au sommeil et permet à l'individu de régénérer sa glande.

Si, au contraire, un sujet ayant pris goût au plaisir de la masturbation cherche à en augmenter ou à entretenir les effets par des *représentations érotiques imaginatives,* là est le grand danger, parce que la dépense thyroïdienne est beaucoup plus considérable, puisqu'elle s'effectue cérébralement et que ce sont les images érotiques et non la vigueur de la sexualité qui provoquent les excitations sexuelles, si bien que la fatigue glandulaire ne provoque que fort mal le sommeil et le sujet n'est plus averti de son état de fatigue. Alors peuvent survenir pour lui non seulement des troubles sentimentaux et psychologiques, mais la démence précoce au point de vue mental et nombre de maladies physiques infectieuses et, en particulier, la tuberculose, qui est si fréquente dans la chizophrénie, que l'on a voulu y voir la cause des dérangements intellectuels.

C'est donc principalement la dépense très exagérée de thyroïde que nécessitent les représentations érotiques qui créent les dangers des activités sexuelles anormales et en particulier de la masturbation. Dans l'amour, les représentations imaginatives aboutissent, comme nous l'avons vu, à la passion, autre forme d'une insuffisance volontaire, autrement dit interstitielle, pouvant finir par la déchéance intellectuelle et morale.

Il n'y a pas qu'au point de vue individuel que les activités sexuelles stimulées par l'imagination peuvent avoir un profond retentissement, mais aussi sur l'humanité elle-même.

Nous avons vu que la finalité humaine est son interstitielle, glande qui apporte à l'être le désintéressement, l'esprit de sacrifice, l'amour du prochain et, au point de vue intellectuel, les possibilités d'élaboration psychologiques supérieures, c'est-à-dire de toutes les activités psychiques pouvant nous amener à la découverte scientifique et à la synthèse.

Or, il se trouve que la jouissance sexuelle hypertrophie la reproductrice. Quand les actes sexuels sont normaux, que l'homme est en même temps animé d'un amour sentimental, l'interstitielle peut n'en point pâtir et suivre une évolution sensiblement parallèle à celle de la reproductrice; c'est ainsi que

certains artistes célèbres ont pu trouver dans un grand amour une stimulation certaine à la réalisation de chefs-d'œuvre.

Quand la jouissance sexuelle s'effectue avec représentations érotiques, c'est la thyroïde qui s'empare en quelque sorte des activités intellectuelles du cerveau et qui restreint ou annihile les possibilités mentales de l'interstitielle au point de vue du système nerveux central. Le sujet se trouve donc privé de ses capacités d'élaboration psychologiques supérieures, tandis qu'au point de vue sexuel, c'est la génitale reproductrice qui s'hypertrophie en raison de la jouissance sexuelle, pendant que l'interstitielle s'atrophie, ce qui ne manque pas d'amener des troubles métaboliques et fonctionnels lors de la ménopause, la finalité humaine et physiologique ne pouvant être atteinte en raison de l'insuffisance de la génitale interne qui ne peut plus devenir prédominante.

Enfin, un sujet, ayant une génitale sexuelle vigoureuse et de fortes excitations génésiques, peut, s'il est vraiment volontaire et s'il utilise cette dernière en raison d'un but moral et religieux pour juguler, lutter contre ses excitations sexuelles, se contraindre ainsi à la continence par le refoulement sexuel et hypertrophier de cette façon son interstitielle. Alors cette glande pourra lui apporter vers l'âge adulte, si ses autres endocrines sont suffisantes et sa culture intellectuelle étendue, les qualités morales qui caractérisent le génie.

Voici donc tiré au clair le problème déconcertant et assez confus de la sexualité et de son utilisation. Nous allons voir par la suite de ce travail des applications de l'importance fonctionnelle considérable de cette génitale interne.

L'Homme, en raison de ses activités très particulières en fonction de la vie de progrès moderne et des activités beaucoup plus grandes, beaucoup plus soutenues et autrement efficientes que celles des animaux, et qui s'accompagnent d'une constante activité intellectuelle, se trouve placé et exposé d'une manière toute spéciale aux maladies de toutes sortes : infectieuses, fonctionnelles, organiques et surtout aux troubles mentaux. Or, dans tous ces cas, nous verrons l'importance de la génitale interstitielle et le rôle majeur qu'elle joue dans l'immunité. Ainsi donc, cette glande, grâce, d'une part, à ses effets freinateurs et régulateurs sur les métabolismes, sur les relations des glandes les une vis-à-vis des autres, sur celles des endocrines et du système

nerveux et de celui-ci vis-à-vis des glandes, est une assurance, un moyen puissant de résistance aux maladies.

L'activité de cette glande est aussi une garantie certaine d'une vitalité parfaite et soutenue et d'une bonne santé, car elle donne à l'individu une verte vieillesse. Si elle n'empêche pas ses cheveux de blanchir, sa peau de se friper et de se rider, ses contractions musculaires d'être moins puissantes et moins rapides, elle conserve au vieillard la force de l'esprit, des vues personnelles et d'expérience, des sentiments de bonté, de douceur, d'indulgence, de compréhension pour ceux qui l'entourent, si bien qu'il en est apprécié, retire de la sympathie des grands et de la tendresse des petits. Sa tendance au désintéressement des biens de la terre, son inclination à la simplicité de la vie, sa pensée qui le mène vers les sphères spirituelles les plus belles et les plus harmonieuses, la compréhension des phénomènes universels aussi bien que des hommes et de tous les problèmes qui se posent à l'humanité, le pouvoir de jouir encore des beautés de la nature et d'apprécier heureusement toutes les réalisations artistiques ou scientifiques, ne manquent pas d'assurer à l'être porteur d'une génitale interstitielle active, le bonheur, le vrai, celui qu'entrevirent les Grecs et qu'ils voulurent trouver dans la beauté, l'harmonie et même les mathématiques.

Pour la personnalité pensante, elle est l'apport certain de qualités intellectuelles exceptionnelles, qui permettent de trouver des solutions très simples à des problèmes multiples, étendus et variés, grâce à l'obtention d'abstractions véritables et au pouvoir de synthèse. Elle est aussi une forme de l'équilibre mental, de la très haute puissance de la pensée, de grandes possibilités de comprendre et de pouvoir expliquer des ensembles idéologiques très étendus et capables, enfin, de la possibilité de parvenir à des idées novatrices et de trouver des solutions très aisées aux questions les plus difficiles et les plus variées.

La connaissance complète des possibilités de la génitale interstitielle et de l'une des plus efficientes manières de la vivifier et de l'hypertrophier par le refoulement et la continence sera humainement l'un des plus grands progrès de notre époque. Il sera très facile de vérifier et de constater l'exactitude parfaite des faits et des idées émises à son sujet. On pourra alors espérer, puisque nous trouvons dans l'humanité des sujets, les uns capables de s'imposer un entraînement sportif intense, les autres de sacrifier leur vie pour leur patrie ou de passer leur

temps dans la prière et le recueillement, qu'il se trouvera des êtres capables de s'abstenir d'une vie sexuelle irrégulière, de se priver dans leur jeunesse de toute satisfaction de jouissance sexuelle, qui sauront développer leur intelligence dans le sens de l'obtention des abstractions véritables, en établir des discriminations et parvenir à une notion d'identité et à une synthèse. Alors nous posséderons dans l'humanité des hommes d'une haute valeur morale et intellectuelle qui rendront les plus grands services à leur pays et aussi à l'humanité entière. Non seulement ils feront avancer les sciences dans la voie de la vérité, mais on ne verra plus la législation d'un pays se composer de plus de 100.000 lois plus ou moins bien conçues et incertaines pour réglementer une nation. Qui osera prétendre que notre époque n'a pas besoin d'hommes à l'intelligence supérieure, parfaitement intègres, désintéressés et altruistes ?

CHAPITRE VIII

ORIGINE ET ADAPTATION

Ce sont des problèmes qui sont devenus complexes et particulièrement diffus, parce qu'on a voulu les considérer non pas directement par rapport à l'Homme, mais à celui de tous les êtres vivants. Sans doute, on peut bien admettre que les origines de l'Etre humain se rattachent à l'évolution des espèces vivantes, mais en étendant par trop cette question, on ne la simplifie pas, car rien n'est plus douteux encore pour nous que les transformations lentes et progressives des espèces animales les unes dans les autres.

L'exemple souvent cité de la transformation de la patte des équidés est une amusette scientifique. Les représentants choisis pour fournir un membre comparatif n'ayant pas vécu d'une manière successive, ni la plupart du temps dans les mêmes régions, et ayant présenté des différences somatiques telles que nous n'avons aucune certitude qu'ils aient appartenu à la même espèce.

Il y a aussi la question de la troisième molaire, ou dent de sagesse, qui semble vouloir disparaître chez l'homme civilisé. Ceux qui ont fait cette étude auraient dû se reporter aux propriétés glandulaires agissant sur les diverses parties de la personnalité; ils auraient appris que nos activités métaboliques, parce que glandulaires, ont une limite et que nous pouvons les utiliser, les appliquer à certaines parties de notre organisme, plutôt qu'à d'autres, et que si nos dents de sagesse tendent à disparaître, c'est que nous utilisons beaucoup plus et beaucoup plus tôt que nos ancêtres les plus reculés et même les primitifs actuels les sels de chaux et de phosphates à notre fonctionnement physiologique et en particulier à la constitution définitive de nos cellules cérébrales, cette formation définitive étant très

poussée et fort importante chez les civilisés, comparativement à celle des hommes non cultivés. Aussi les applications glandulaires et métaboliques se raréfient vis-à-vis des dents de sagesse et celles-ci présentent une évolution de moins en moins parfaite et volumineuse. D'ailleurs, pour des raisons identiques, les civilisés présentent des dentures généralement assez peu développées comparativement à celles des primitifs et atteintes de nombreuses caries dentaires, car la formation de ces organes est moins bien assurée par les hormones qui, de plus, les défendent moins contre les atteintes microbiennes, si bien que les civilisés présentent comme une régression et une transformation de leurs dents qui n'ont d'autre origine que des phénomènes glandulaires.

Ne pouvant expliquer l'apparition successive des espèces animales par une évolution et une transformation lente des espèces, les savants nous ont parlé de mutations. Leurs idées à ce sujet sont parfaitement vagues; dans quels sens, par quel moyen, sous quelles influences peuvent se produire ces sauts physiologiques ? Comment des cellules possédant une contexture et une composition chimique bien définie les abandonnent-elles pour en prendre d'autres ? Comment se divisent-elles de manière différente ? On ne nous l'a pas dit, et aucun fait, aucune expérience ne sont venus confirmer cette manière de voir.

D'abord, il existe les expériences de Pasteur qui nient toute génération spontanée et qui ne sont pas en faveur de l'apparition de la matière vivante dans une substance contenant du carbone.

Des expériences faites sur des microbes nous apprennent qu'on peut leur donner d'autres habitudes d'existence, mais qu'on ne peut les transformer. On peut les faire se multiplier dans un milieu qui leur est contraire; ils s'y adaptent assez bien, se transforment pour cela, mais retrouvent leurs caractéristiques primitives dès qu'on les abandonne à eux-mêmes.

Nous avons élevé une quantité incommensurable d'animaux domestiques depuis des millénaires, et nous n'avons assisté à aucune transformation des espèces domestiquées.

Il semble plutôt que les espèces disparaissent, mais ne se transforment point. Si elles subsistent, au travers des millénaires, elles restent identiques à elles-mêmes; c'est le cas des fourmis, des termites et des abeilles depuis la période secondaire. Elles vivent pareillement, travaillent en société, et leurs

caractéristiques sont toujours les mêmes, n'ont subi nulles modifications, malgré les changements très importants des espèces végétales, des climats, des cycles de température. Ces espèces sont, en quelque sorte, immuables, comme si, ayant atteint une finalité morale, elles étaient vouées à la pérennité.

Pour pouvoir nous parler de mutations ou de transformations, les auteurs auraient dû, d'abord, considérer les organes et les possibilités vitales ou fonctionnelles autorisant de tels phénomènes. Mais, justement, rien, — et l'on verra plus loin que j'en apporte une preuve physiologique, — ne nous permet d'affirmer qu'il existe chez les êtres vivants des organes leur permettant des transformations lentes ou brusques, et qu'il ne nous est point possible de comprendre comment, en raison de la division cellulaire, il pourrait en être autrement.

Pour ce qui est des origines mêmes de l'Homme, les savants se sont mis d'accord sur un point : le singe n'est pas l'ancêtre direct de l'Homme. Il existe entre eux des différences tellement importantes que l'on ne peut admettre un telle descendance, et l'on peut méditer, à ce sujet, l'argumentation du docteur Milliet : « Si le tronc des primates était unique et qu'il se fût, à un moment donné, scindé en deux rameaux distincts destinés l'un à produire l'homme et l'autre le singe, *il serait arrivé fatalement pour l'homme ce qui s'est produit pour le singe,* à savoir que cette branche se serait subdivisée en un nombre infini de variétés. Ces variétés, comme celles des singes, dues sans doute à l'hybridisme, nous auraient mis en présence d'une humanité composée des types les plus divers, allant du singe à l'homme, mais présentant des caractéristiques à peu près identiques. Or, il n'en a rien été. Il y a de nombreuses espèces de singes, mais il n'y a qu'une sorte d'hommes. Les différences de races tiennent au climat, à la nourriture, à la nature du sol, mais, pratiquement, du point de vue somatique et anatomique, tous les hommes se ressemblent[1]. »

Ainsi, les savants, ne pouvant rattacher l'homme au singe, l'ont fait descendre d'un tarsien, petit animal gros comme un rat. On peut se demander quelle imagination il a fallu pour en arriver là. Car il faut bien tenir compte, dans ces conditions, des dimensions de cet ancêtre animal et de la nôtre et en particulier de notre cerveau. On peut alors se poser le problème sui-

1. *L'Homme et Dieu,* les Livres nouveaux, éd.

vant : sachant qu'en de très nombreux millénaires l'augmentation du cerveau humain a été à peine de quelque cent grammes — et encore ce poids est-il fortement exagéré —, combien aurait-il fallu de milliards d'années pour que la cervelle d'un tarsien atteigne le volume du cerveau d'un homme ? Il est fort probable que la réponse à ce problème ferait remonter notre tarsien bien au delà de la période où vécurent les atlantosaures, brontosaures et autres fossiles de la même catégorie.

Il nous faut donc abandonner, du moins pour le moment, toute idée de connaître les origines de l'Homme, d'autant plus que les types humains que l'on a voulu considérer comme des intermédiaires entre les singes et nous sont bien nettement des hommes et qu'ils ont appartenu à des types physiologiques très primitifs et très modifiés par leur genre de vie et les climats sous lesquels ils vécurent; ils nous ressemblent, mais avec quelques différences, parce que les hommes actuels sont des types glandulaires plus évolués vers la finalité humaine.

Il est une autre preuve que les espèces doivent être fixées et incapables d'engendrer d'autres types fonctionnels, et celle-ci est donnée par la constatation suivante : si on considère avec soin les origines parentales des mongoliens et des pré-mongoliens, on s'aperçoit que s'il en existe provenant de parents possédant une thyroïde en nette insuffisance, la plupart, — et j'en ai trouvé quatre en France et trois en Algérie, — sont nés de parents hyperthyroïdiens tous les deux, ou tout au moins l'un des deux, l'autre n'étant point en insuffisance de cette glande. Il faut donc admettre que chez des parents dont les tendances glandulaires pourraient imposer à un descendant un état physiologique excessif pouvant le modifier vis-à-vis de son espèce, apparaît une régression physiologique, l'enfant étant en hypofonction thyroïdienne. Ainsi, tous les animaux possédant un système physiologique ou des organes qui en tiennent lieu ne peuvent sortir de leur espèce sous peine d'être atteints d'une déficience fonctionnelle.

ADAPTATION. — Les auteurs se sont passablement disputés au sujet de l'adaptation; les uns voulaient l'admettre, espérant y trouver une base au transformisme, les autres faisant remarquer que ces phénomènes n'étaient que temporaires parce que non transmissibles; tels étaient : les calosités aux mains, aux pieds, le brunissement de la peau pour la protéger contre les

rayons solaires, l'immunité donnée par certaines maladies, etc... Telle était l'adaptation individuelle. A côté existait une adaptation spécifique qui se doublerait plus ou moins de caractères acquis. Pour montrer l'ambiance idéologique dans lequel se déroulent de tels débats, je citerai la critique de Cuénot au sujet de l'inscription patrimoniale des caractères acquis par le soma :

« S'il en est ainsi, dit-il, si la thèse lamarkienne est bien vraie, quelle simple et commode explication de l'adaptation ! Tous les petits progrès réalisés par un organe au cours de la vie individuelle résultant de son activité, toutes les acquisitions de l'expérience, à la suite d'essais réussis ou d'erreurs reconnues, toutes les régressions liées à un manque d'usage, passant dans le patrimoine de l'espèce et s'additionnant graduellement à chaque génération, finissent par édifier des organes compliqués ou des instincts d'une étonnante perfection, ou l'atrophie d'un organe inutile.

» Si l'homme est actuellement (je le suppose pour un instant) plus intelligent et plus moral que l'homme du Néanderthal, c'est parce que, depuis de longues générations, on lui a appris qu'il fallait être bon, être moral, qu'il fallait travailler; cet enseignement s'est inscrit dans le patrimoine héréditaire, et nous naissons, pense-t-on, plus intelligents et plus moraux que nos lointains ancêtres.

» Si les oiseaux des îles sont si souvent privés de la faculté de vol, c'est parce qu'ils ont perdu l'habitude de voler, n'ayant pas de carnassier terrestre à côté d'eux.

» Si nos dents sont si mauvaises maintenant, si notre mâchoire ne se comporte pas très bien, si nous sommes forcés de manger des aliments parfois très cuits, c'est parce que nous avons cessé de broyer des os, de manger des racines et des grains durs; nos dents se sont peu à peu affaiblies, si bien que l'homme a fini par arriver à la troisième dentition, celle-là artificielle [1]... »

Puis-je dire qu'en raison de théories préconçues qui dominent de tels débats, ces questions ont été mal envisagées ? Personne ne niera qu'il existe en nous une adaptation, mais on ne veut pas la voir telle qu'elle est. Les êtres humains doivent effectuer leurs métabolismes toujours à une même température de 37°; c'est une constante biologique qui ne peut guère être transgres-

1. *Hérédité et Races*, Mac Anliffe. (Ed. Le Cerf.)

sée. Si des influences extérieures tendent à modifier cette température en plus ou en moins, il faudra que l'organisme s'adapte, c'est-à-dire modifie ses fonctionnements végétatifs pour sauvegarder la température à laquelle s'effectuent ses métabolismes. Il y a là une cause de variations fonctionnelles continuelles et d'efforts de régularisation qui incombent à notre physiologique. De telles variations ne sont que temporaires, car nos endocrines cherchent toujours à se remettre en équilibre les unes vis-à-vis des autres par rapport aux forces extérieures, ce sont les conditions vitales que nous examinerons plus loin.

Mais lorsque les conditions extérieures sont intenses et permanentes, lorsqu'il fait froid ou très chaud et que de telles températures durent longtemps, lorsque l'homme est soumis à des conditions spéciales de vie et de nourriture, il s'établit en lui des modifications somatiques plus ou moins héréditaires, qui sont les manifestations de prédominances glandulaires que les forces extérieures ont imposées aux êtres et qu'ils doivent adopter sous peine de voir se modifier leur température centrale et se perturber leurs métabolismes au point de disparaître. Ces modifications de l'équilibre glandulaire se traduisant par des particularités somatiques de taille, de couleur de peau, de forme de visage, de qualité et de couleur de cheveux, nous avons voulu y voir des « races ». Elles feront l'objet d'une étude spéciale après l'hérédité.

ADAPTATION AU FROID. — Quand il fait froid, l'organisme doit augmenter ses oxydations cellulaires. Il a pour cela deux moyens : réduire le fonctionnement de la surrénale jusqu'au moment où son activité aide à l'élévation de la température; le deuxième est d'augmenter l'activité de la thyroïde. En réalité, c'est cette glande qui effectue toutes les manœuvres et les excitations nécessaires à la hausse de la température centrale. Elle commande nerveusement la surrénale, les vaso-constricteurs périphériques, pour réduire la perte de chaleur; par son hormone, elle augmente la charge des globules rouges en oxygène, accélère les mouvements pulmonaires et, au besoin, le rythme cardiaque; elle amplifie la dilatation de la cage thoracique, l'indice spirométrique pouvant s'élever dans les pays froids jusqu'à 5 litres, tandis qu'il tombe dans les pays chauds à 3 litres parfois. Si ces moyens ne sont pas suffisants, la thyroïde poussera le sujet à l'exercice physique pour activer encore les com-

bustions cellulaires; enfin, la thyroïde peut encore libérer les graisses organiques et les brûler. C'est pourquoi, dans certains pays froids, les habitants mangent des graisses et boivent des huiles de poissons et de phoque.

ADAPTATION A LA CHALEUR. — C'est un phénomène inverse du précédent où l'insuffisance thyroïdienne joue le rôle principal; tandis que, nerveusement, elle excite les vaso-dilatateurs et les glandes sudoripares, pour accélérer l'évaporation et créer des pertes de chaleur. Si ces activités ne suffisent pas, elle peut alerter la surrénale, son fonctionnement intensif faisant baisser la température centrale. La thyroïde peut s'adresser aussi à l'hypophyse, dont la sécrétion diminue les oxydations cellulaires. On verra à l'étude des races que les noirs ont utilisé ces deux moyens : ceux de la partie Nord, très chaude et sèche, jusqu'à l'Equateur, ont surtout utilisé le mode hypophysaire, ceux qui sont au-dessous de l'Equateur, le mode surrénalien. Ce dernier fonctionnement se retrouvera chez l'homme primitif pendant la période qui a précédé les périodes glaciaires.

LUTTE CONTRE LES RAYONS SOLAIRES. — Il est des régions où la chaleur est très forte et persistante et les rayons solaires très chargés de rayons ultra-violets; dans ce cas, l'hypophyse doit contribuer, comme je l'ai dit, à la baisse de la température; mais en le faisant, elle brunit et va jusqu'à noircir les téguments. La peau devient ainsi presque imperméable aux rayons ultra-violets et repousse nettement la chaleur.

ADAPTATION A LA NOURRITURE. — L'homme est bien l'un des rares êtres vivants, avec le chien et le rat, qui puisse se nourrir de toutes sortes de denrées, des aliments les plus différents et parfois presque toujours le même. C'est qu'il paraît pouvoir former avec du sucre, des graisses ou de l'albumine, n'importe laquelle de ces trois substances; il peut même, semble-t-il, faire avec une vitamine toutes les autres. Il y a là une merveilleuse adaptation, mais celle-ci ne s'effectue pas toujours sans qu'il n'en apparaisse quelques signes parfois. Le défaut de nourriture variée, propre, et l'état de fermentation et de décomposition de celle-ci ont joué certainement un rôle très important dans la constitution du type mongolique, et les troubles apportés par la nourriture du côté du foie a donné aux Asiatiques leur teint

jaune. Toutes ces adaptations à la nourriture ont pour origine les particularités glandulaires, les endocrines étant chargées de tous nos métabolismes.

En résumé, l'adaptation est un phénomène entièrement glandulaire. Il est :

1° Individuel, quand les forces qui agissent sur l'être ne sont que temporaires et sujettes à des variations, à des changements ou répondant à des activités de la vie de relation;

2° Régional, quand, en raison d'influences extrêmes, constantes et inchangées de température, de climat, de conditions telluriques ou alimentaires, toute une population est obligée de s'adapter fonctionnellement à de telles forces pour sauvegarder les caractéristiques métaboliques de son espèce et sa température centrale de 37°; l'Homme est alors obligé d'adopter des modifications glandulaires qui font apparaître en lui des particularités de taille, de morphologies ou de couleur des tissus dont la transmission est héréditaire.

CHAPITRE IX

L'HÉRÉDITÉ

L'hérédité présente un intérêt surtout économique; les connaissances que nous en avons nous ont permis de perfectionner les plantes et les races animales que nous élevons. Elle n'aurait qu'une importance très secondaire au point de vue humain si les psychiâtres ne l'avaient accusée d'être une cause fréquente des maladies mentales et si les anthropologues n'avaient voulu fonder sur elle l'idée de race. C'est une question fort à l'ordre du jour, car le laboratoire, grâce à la vision microscopique des chromosomes, nous a apporté son avis.

Le commun des mortels a aussi son opinion sur cette question; les savants n'en tiennent nul compte; cependant, il n'est pas mauvais de savoir comment il juge cette question. Pour lui, la plupart des enfants ressemblent à leurs parents, mais d'autres font exception, et nul ne peut se rappeler les ancêtres dont ils ont les traits; aussi les savants, pour expliquer cette anomalie, l'ont-ils appelée atavisme et en ont cherché quelque justification dans des expériences sur des plantes ou sur des insectes. En général, le public considère l'hérédité d'une manière assez péjorative; pour lui, ce sont surtout des défauts, des tares, des maladies qu'elle transmet, la succession des troubles mentaux étant des plus inattendues, inconséquentes, fantaisistes et imprévisibles. Quant à la transmission des qualités intellectuelles, tout le monde sait, depuis Socrate, qui eut deux vauriens comme fils, que les hommes célèbres n'ont généralement qu'une descendance intellectuelle médiocre.

Ainsi donc, l'hérédité est pleine d'incertitude, de contradiction et d'embûches, si bien qu'il ne faut guère nous fier à tout ce que les expériences sur les plantes et la mouche du vinaigre a pu apprendre aux savants. Tout cet acquis concerne des

plantes et des insectes et non des hommes. Car les savants, quand ils examinent cette question, oublient beaucoup trop vite que l'hérédité est un phénomène strictement et intégralement glandulaire, et en voici la preuve formelle : si on enlève à un cobaye noir son ovaire et qu'on le greffe sur une femelle cobaye blanche et qu'on la fasse couvrir par un mâle blanc, le caractère noir qui est prédominant doit réapparaître. Il en est bien ainsi, et les petits sont noirs, en dépit d'une mère et d'un père blancs.

Cette expérience démontre d'une manière irréfutable que l'hérédité est un phénomène glandulaire et semblerait confirmer l'idée de la pérennité des caractères dans les cellules germinales, celles-ci devant contenir toutes les particularités de tous les ancêtres aussi bien que de toute la descendance. Ce n'est qu'une vue de l'esprit, car un homme s'étant livré une fois à la boisson peut engendrer un mongolien ou un myxœdémateux qui n'auront aucun des caractères de leurs parents.

Ce dernier fait nous indique qu'en hérédité, il nous faut tenir grand compte de toutes les influences extérieures pouvant agir sur les parents, pendant la conception, pendant la grossesse et pendant la vie de l'individu. A ce sujet, je rappellerai ici les cas malheureux d'application des rayons X sur de prétendus fibromes ayant donné lieu à des malformations graves et en particulier à de la microcéphalie.

A l'heure actuelle, la question des chromosomes tient une très grande place dans l'hérédité; de multiples chercheurs se sont donné un mal fou pour identifier dans les quatre éléments chromosomiques de la mouche du vinaigre la position de particularités constatées chez cet insecte. Disons que cet effort, s'il est utile pour la connaissance de ce genre d'animaux, l'est beaucoup moins pour l'homme. Les chromosomes sont sans doute les éléments conservateurs des particularités foncières d'une espèce, mais ne sauraient guère nous renseigner sur la transmission des particularités des parents aux enfants, car ce phénomène s'effectue beaucoup moins en fonction des pouvoirs chromosomiques que des propriétés glandulaires. Ce sont celles-ci qui conditionnent le développement de l'individu et participent activement à la formation de tout son être. On peut bien penser que les glandes résultant d'une division cellulaire où règnent les phénomènes chromosomiques sont plus ou moins placées sous leur influence, mais elles sont tellement exposées à subir des variations fonctionnelles en raison d'agents exté-

rieurs qu'il est surtout important pour nous de connaître parfaitement de telles éventualités. Nous pourrions savoir ainsi comment agir par des agents physiques, chimiques ou opothérapiques pour corriger les erreurs de l'hérédité, les malformations, les tares, les prédispositions aux maladies, les incapacités et les déficiences morales et intellectuelles.

Aussi laisserons-nous aux fervents des laboratoires leurs recherches mesquines, sinon inutiles, et nous occuperons-nous de reconnaître les modifications morphologiques, fonctionnelles et morales que les activités ou les déficiences glandulaires peuvent apporter à l'être en dépit de la transmission de particularités héréditaires.

Une telle étude ne peut être considérée comme négative, comme s'opposant seulement à la conception de l'hérédité. Elle la complète, en ce sens que ce phénomène de transmission étant un processus glandulaire, toute modification heureuse que nous saurons apporter au régime glandulaire d'un individu pourra avoir un bon retentissement sur sa descendance. Mais pour parvenir à de telles idées, il faut que nous soyons persuadés que les phénomènes héréditaires n'ont rien d'inéluctable et que l'on peut en modifier heureusement les effets en agissant sur les glandes à toutes les périodes de la vie des parents ou des enfants.

GÉNITALE. — La castration effectuée chez des sujets des deux sexes jeunes aboutit à une apparence fort similaire : à une tendance au gigantisme avec une précocité particulière de sénilité, avec quelques particularités féminines prises parfois par l'homme et certaines, masculines, par la femme. Dans les deux cas, l'organisme est complètement transformé; les proportions du squelette, des os, par rapport les uns aux autres, sont entièrement modifiées; les membres sont disproportionnés dans leur longueur vis-à-vis de l'étroitesse des épaules et du bassin; le crâne est haut et étroit; les articulations ont une forme spéciale et sont fort lâches; les masses musculaires sont allongées et faibles; les régions adipeuses peuvent devenir envahissantes, tandis que les poils sont fort rares; la voix est aiguë, le *développement intellectuel enfantin, le sens moral inexistant.* De tels caractères placent les castrats en dehors de toutes influences ancestrales; il n'est point pour eux question d'alléguer des conséquences ataviques; ils sont entièrement différents de leurs

parents et ne sauraient avoir de ressemblance dans l'espèce humaine qu'avec les autres castrats.

L'importance de la sécrétion génitale est d'autant plus grande que l'animal considéré possède un organisme plus complexe et plus perfectionné. C'est pourquoi Jean Rostand a pu écrire :

« Chez les vertébrés, les caractères sexuels secondaires, physiques et psychiques, sont, pour une très grande part, sinon pour la totalité, sous la dépendance d'une sécrétion interne émanant des glandes génitales. La présence d'un double chromosome X ne suffit pas pour qu'une rate prenne l'aspect d'une rate et ne l'empêchera pas de prendre l'aspect d'un rat si son organisme est saturé d'hormone testiculaire; la présence d'un unique chromosome X ne suffit pas pour qu'un rat prenne l'aspect d'un rat et ne l'empêchera pas de prendre l'aspect d'une rate si son organisme est saturé d'hormone ovarienne.

» Au contraire, chez les invertébrés, il n'existe pas d'hormones génitales. On a beau châtrer, dès leur jeune âge, des larves d'insectes (chenilles, grillons), voire leur greffer des glandes du sexe opposé au leur, les adultes qui naissent de ces larves sont absolument normaux quant aux caractères secondaires, ceux-ci étant déterminés, exclusivement et une fois pour toutes, par les chromosomes dont aucun mécanisme surajouté ne vient compliquer l'action [1]. »

Ce texte nous indique que les phénomènes chromosomiques ne peuvent être appliqués à l'Homme qu'avec beaucoup de réserves et que ce qui nous libère du déterminisme héréditaire nous donne vraiment une personnalité propre et indépendante, ce sont nos glandes.

On pensera que la question des castrats est toute théorique, car certainement leur nombre tend à diminuer en ce monde; ils ne sauraient donc nous créer une grande préoccupation. Par contre, nous pouvons constater une augmentation croissante de la déficience génitale, non point de celle qui amène une forme quelconque de l'impuissance ou de la stérilité, mais de celle qui châtre spirituellement l'individu, car la véritable glande endocrine génitale est l'interstitielle, distinguant l'homme des animaux et nous évitant, par son activité, comme nous le verrons, bien des maladies et des troubles mentaux, et je dois dire ici

1. *Les Chromosomes.*

que la dégénérescence de cette glande est des plus faciles à provoquer et surtout à acquérir et que cet état est parfaitement transmissible.

Ce dont nous héritons à peu près tous, c'est d'une reproductrice suffisante, car la stérilité est assez rare; mais ce dont nous héritons fort rarement, c'est d'une interstitielle puissante, et même, si nous la tenons active de nos parents, il nous faut toujours l'entretenir et la développer; aussi est-elle débile chez la plupart d'entre nous et surtout au point de vue moral et intellectuel.

L'interstitielle est bien la glande qui nous appartient le plus en propre et qui obéit le moins à l'hérédité; par contre, elle est fort sensible aux forces contraires les plus variées et s'en trouve atteinte. Tandis que la reproductrice est à peine sensible à la misère, à l'idiotie, à la démence, toutes les conditions difficiles et misérables d'existence et de nourriture, toutes les fatigues, toutes les maladies, toutes les atteintes morales, tous les excès sexuels normaux ou anormaux, toutes les influences immorales et même la fausseté et l'inexactitude intellectuelles peuvent débiliter plus ou moins gravement l'interstitielle volontaire et morale.

SURRÉNALE. — La surrénale ne fait vraiment sentir ses effets sur la personnalité et morphologiquement, que lorsqu'elle passe de l'état normal à l'hyperfonction. Ce cas, noté chez la femme, donne lieu à la virago, c'est-à-dire à la masculinisation de la femme. Inutile de dire qu'ici encore, les chromosomes pèsent fort peu et ne sauraient empêcher l'évolution d'une jeune fille en un autre personnage, chez lequel la physionomie a perdu tout son charme et sa finesse, pour adopter les traits de la femme à barbe.

Depuis que l'humanité a évolué, l'enfant passe par toutes les influences glandulaires et l'activité et la prédominance surrénalienne qui a été un mode fonctionnel primitif et ancestral n'est qu'assez peu transmissible, sauf dans quelques rares contrées du monde où le climat l'entretien chez les individus.

L'hypofonction surrénalienne présente surtout des signes fonctionnels; elle est fort peu transmissible, car de tels déficients glandulaires n'ont généralement pas d'enfants. La femme est en déséquilibre endocrinien, ce qui empêche la fécondation, et l'homme est généralement impuissant.

HYPOPHYSE. — Les nains et les géants sont des dissidents de l'hérédité. Ils peuvent apparaître dans des familles où il n'a jamais existé ni les uns, ni les autres. Ainsi en a voulu le sort pour causer quelques soucis aux partisans de l'hérédité, car de telles particularités sont transmissibles, mais l'état de santé et le pouvoir de reproduction de tels sujets sont médiocres, car ils résultent d'un véritable tour de force d'équilibre glandulaire que de faibles agents extérieurs suffisent à rompre.

Cependant, on peut voir dans certaines conditions la transmission des caractères acquis; c'est ainsi qu'ont pu se constituer les populations du Haut-Nil avec 2 m. 30 et les pygmées avec 1 m. 20 à 1 m. 30.

THYROÏDE. — J'ai gardé en dernier cette endocrine, car c'est elle qui, au point de vue hérédité, nous offre le plus de surprises.

L'hyperthyroïdien qui peut survenir dans une famille où il n'est pas attendu est un singulier personnage; il pourra être un excentrique, un prodigue, un pervers, un maniaque et parfois un poète. Il est incompris parce qu'incompréhensible en raison de ses inconséquences et de ses variations d'humeur, et ses parents le considèrent le plus souvent comme le fait une poule du petit canard qu'elle a couvé. En un mot, il est bien différent, parfois bien dissemblable des siens, sans qu'il soit bien possible de savoir à quoi attribuer cette hyperfonction glandulaire. Sans doute, pourra-t-on toujours alléguer l'atavisme ou quelque fantaisie chromosomique. Il vaut mieux penser que ce sont plutôt certaines tendances sentimentales ou amoureuses qui, ayant suscité dans les deux géniteurs des états fonctionnels thyroïdiens importants, ont donné naissance à un sujet qui les a additionnés et conjuguées de telle manière qu'il en est résulté une hyperactivité thyroïdienne peu ménageuse de l'équilibre glandulaire.

Les cas d'hypothyroïdie qui surviennent parfois ne sont pas moins surprenants. Ils peuvent donner lieu à l'Homme-Plante, au pacha de Bicêtre, au myxœdémateux, qui, généralement, sont issus de sujets intoxiqués, ou bien ayant une hypothyroïdie à peine notable. Les pré-mongoliens, au contraire, qui, eux, ressemblent parfois beaucoup à des Annamites ou à des Chinois, sans tenir aucun atavisme de ces derniers, sont, pourrait-on dire, de la même race. Tous ces sujets sont donc la négation vivante de l'hérédité et s'inscrivent intégralement en faux contre elle.

HÉRÉDITÉ ET MALADIES MENTALES. — Les maladies mentales les plus diverses peuvent survenir chez les enfants en raison de l'état mental ou physique des parents. Parfois, il y a concordance directe, similitude complète entre le trouble mental des géniteurs et celui des enfants : une hystérique mettra au monde une hystérique; un idiot aura pour fils un idiot; un imbécile, des imbéciles; un épileptique, des épileptiques; dans ces divers cas, on est en droit de penser que l'hérédité est le facteur d'apparition de ces psychoses. Mais il en est rarement ainsi : presque toujours, un sujet atteint d'une névrose ou d'un trouble mental ne lègue pas à sa descendance une affection du même ordre que la sienne, mais d'une nature toute différente; c'est là qu'au point de vue héréditaire, la question se complique terriblement, et nul psychiâtre n'a jamais pu dire comment un alcoolique, un morphinomane, un cocaïnomane, un intoxiqué par le plomb ou le mercure peut avoir comme descendance un hystérique, une prostituée, un maniaque, un dément sénile, un épileptique, etc...; comment une mélancolique peut mettre au monde un phobique, un inverti, un dément précoce, etc...; comment un épileptique pourra avoir comme enfant un myxœdémateux, un fou circulaire, un toxicomane, un sadique, un fétichiste, un sénile, un paralytique général. Que chacun de nous prenne n'importe quelle de ces affections au hasard et qu'à coups de dés il détermine n'importe quelle des maladies précédentes, et il aura une idée exacte de ce que peuvent être les influences héréditaires dans l'ordre pathologique mental. Autrement dit, nous constatons, le plus souvent, une discontinuité absolue, un changement complet entre les tares morbides des parents et celles des enfants.

Il est bien évident que de tels troubles provoqués par des tares parentales fort différentes dépassent et de beaucoup tout entendement humain. Ici, la loi de la causalité apparaît un leurre et une illusion; il semble qu'une énigme insoluble ait été posée ainsi à la Science et à l'Homme.

Au premier abord, il paraît impossible d'expliquer cette discontinuité des caractères morbides entre les parents et les enfants et ce ne sont ni la dominance, ni les qualités récessives qui y parviendront jamais, car il s'établit dans ces cas des entrecroisements inextricables entre ces maladies qui défient toute interprétation atavique, et, si l'on ne veut s'en tenir qu'aux particularités morbides constatées, il est impossible d'y rien comprendre; mais si l'on remonte à l'origine foncière de toutes

les maladies mentales, comme nous le ferons lors de leur examen, tout s'éclaire. On comprend facilement qu'une même origine de déficience glandulaire puisse devenir chez les parents comme chez les enfants la cause de troubles mentaux, si l'office de cette endocrine est justement de maintenir un ordre, un rapport fonctionnel entre le système nerveux et endocrinien. L'insuffisance de cette glande peut être l'origine, l'autorisation donnée à des déséquilibres vitaux et en particulier intellectuels et moraux. C'est ainsi que toutes les névroses, toutes les faiblesses de l'intellectualité, tous les troubles mentaux et toutes les tendances à l'immoralité dépendent d'une insuffisance de la génitale interstitielle, qui se révèle dans tous ces états par des signes toujours identiques : perte de l'attention, de la volonté, de l'élaboration psychologique supérieure et du sens moral. Il est ainsi possible de concevoir que la même insuffisance glandulaire, parfois héritée, le plus souvent acquise, peut devenir à son tour une cause de troubles mentaux pour la descendance.

L'être hérite très rarement d'une génitale insuffisante; nous en sommes certains, car un tel état se manifeste chez l'homme par de la féminité, chez la femme par de la masculinité. En réalité, ce dont héritent les sujets provenant de parents tarés, qu'ils soient alcooliques, intoxiqués, névrosés, déments, est une tendance à une génitale sexuellement agissante, mais nerveusement et cérébralement très débile. Une telle inclination fonctionnelle sollicite les sujets à utiliser leur sexualité, le plus souvent par la masturbation, et à exagérer ainsi encore plus le déséquilibre et la faiblesse de leur génitale interstitielle, d'où résulte la possibilité d'apparition de tous les troubles mentaux que nous avons crus héréditaires.

Au point de vue humain et surtout au point de vue de notre époque, où la vie moderne nous pose des problèmes les plus divers et de la plus haute difficulté, tant qu'ils en laissent pantois ceux qui les abordent et sont chargés de nous diriger, il serait très intéressant de savoir comment nous pourrions nous servir de l'hérédité pour faire éclore des intelligences supérieures et pourquoi les qualités intellectuelles ne se transmettent pas aussi souvent que les particularités physiques ou même que les tares mentales.

Disons d'abord qu'il n'est pas obligatoire qu'un homme intelligent ait pour enfant un imbécile; les parents présentant des qualités psychologiques moyennes et du bon sens, de la mora-

lité, résultant d'un certain équilibre glandulaire, ont généralement des enfants ayant des qualités équivalentes ou même des facultés supérieures. Ce sont plutôt les hommes célèbres, marquants, de l'humanité, qui transmettent fort mal leur possibilités intellectuelles et surtout réalisatrices.

Les familles tarées, composées de fous, de tuberculeux, de prostituées, de buveurs, de criminels, sont nombreuses, ainsi que les membres qui les composent. Celles qui dénotent des aptitudes particulières sont surtout les familles de musiciens; il faut penser, dans ce cas, que la constitution de l'oreille et sa sensibilité aux hormones est un facteur d'inclination à l'exercice de cet art. Les familles qui viennent ensuite sont composées de juristes, d'hommes d'Etat, de fonctionnaires. Dans ce cas, il y a lieu de croire que la prédominance de l'hypophyse, fréquente dans les pays habités par les Anglo-Saxons, y est bien pour quelque chose. C'est à peu près tout. On serait en peine de citer des familles présentant une majorité de médecins, de savants ou même d'artistes en art plastique.

Ceci nous confirme dans l'idée que des prédominances ou des activités glandulaires localisées ou favorisées par le climat peuvent inciter les membres d'une famille à certaines inclinations intellectuelles. Tandis que les professions qui exigent des qualités intellectuelles diverses, et en particulier des aptitudes d'élaboration psychologiques variées, ne peuvent guère donner lieu à des tendances héréditaires, ces qualités étant des acquisitions effectuées en vertu de fonctionnements que des influences externes d'instruction et surtout d'éducation peuvent diminuer ou augmenter. On pourrait trouver toutefois une descendance à peu près similaire chez les parents ayant une forte spécialisation intellectuelle provenant principalement d'une glande; par exemple, la thyroïde, pouvant donner des qualités de littérature et de poésie; l'hypophyse, donnant des aptitudes calculatrices et scientifiques.

Enfin, il faut penser qu'il se passe chez les parents très évolués glandulairement les mêmes phénomènes que j'ai signalés plus haut pour les pré-mongoliens physiques : un recul, une régression chez la descendance des possibilités hormonales sur le cerveau. On a le plus souvent, dans ce cas, des *mongoliens intellectuels*, c'est-à-dire des sujets chez lesquels l'hormone thyroïdienne, normalement utilisée dans le somatique, l'est assez piètrement par le cerveau. Ces sujets manquent de mémoire, de rapidité de pensée, d'esprit d'à-propos, ont une grande lenteur

dans la compréhension du langage et des sensations en général, construisent difficilement ou mal leurs images verbales, ne parviennent que très mal à lire à haute voix et à mettre l'orthographe. Toutes ces petites incapacités sont un lourd handicap intellectuel et compromettent tellement les possibilités d'arriver dans les études qu'ils passent très difficultueusement des examens et échouent toujours dans les concours. Si bien que, malgré des qualités psychologiques très grandes, provenant d'une génitale interstitielle puissante, ils sont rejetés des situations intellectuelles officielles où ils pourraient tenir les premières places et qu'ils pourraient exercer avec brio si on prenait soin de les traiter médicalement et de vivifier en eux leur thyroïde dans leur jeunesse, ce qui est très facile.

CHAPITRE X

LA RACE

La race est une des notions les plus anciennes et les mieux ancrées dans l'esprit de l'humanité. Les Egyptiens ont représenté sur leurs monuments les Africains en noir, les Européens en blanc, les Asiatiques en jaune, les Egyptiens en rouge. Cette idée a été, pour l'humanité du moins, fort longtemps assez inoffensive. On a pu même, pendant un temps, la considérer comme un « dada » des anthropologues et ne point s'en soucier grandement. Mais, à notre époque, elle est bien apparue comme l'une des notions les plus nocives et les plus préjudiciables à l'Homme. Nous avons vu les impulsions idéologiques auxquelles elle a servi de théorie et de base et qui ont été la source de désastres incomparables. Mais le public ignore encore les sentiments tout occultes que cette notion peut alimenter chez certains individus et les actions perverses et pernicieuses auxquelles elle les pousse et dont toute l'humanité aura encore à souffrir bien des fois, s'il n'est pas fait un sort à la notion de race qui est d'autant plus à attaquer qu'elle est une donnée scientifiquement totalement fausse.

Aussi ne m'en voudra-t-on pas de développer un peu cette question et d'apporter la plupart des arguments qui peuvent confirmer mes assertions. Le hasard favorise parfois les chercheurs, et j'ai eu ces temps derniers l'heureuse chance de trouver un document photographique de la plus haute valeur qui m'a donné l'explication d'une morphologie dont je ne parvenais pas à reconnaître les origines et que je cherchais depuis longtemps.

Certains médecins commencent, de nos jours, à douter des races et un certain nombre disent et écrivent que les morphologies raciales sont dues à des conditions de climat, de genre de vie, de nourriture; mais aucun encore ne semble avoir apporté

des preuves, des arguments à considérer en faveur de cette façon de voir. Ce n'est pour eux qu'un sentiment, une intuition et non une certitude scientifique.

Je vais m'efforcer d'apporter des preuves, dont certaines sont considérées par moi comme décisives, selon lesquelles la notion de race, comme les anthropologues ont voulu la définir, n'existe pas, et que les caractères morphologiques, les aptitudes physiques, d'activité ou intellectuelles, relevées chez les divers peuples, proviennent de fonctionnements glandulaires particuliers.

Cette notion de race est basée sur la conservation, par l'hérédité, des particularités ancestrales qui se seraient transmises intégralement de générations en générations.

Or, une telle conception est fort mal établie. En admettant que les particularités ancestrales se transmettent intégralement par l'hérédité, pourquoi et comment se sont-elles cantonnées dans certaines régions, les unes vastes, les autres fort petites (Aïnos, Basques), étant donné qu'en raison de changements de climat dus aux périodes glaciaires, l'Homme s'est transporté d'une partie du monde habité à l'autre, qu'il a été longtemps un nomade à la recherche de régions de chasse et souvent obligé de fuir, en raison d'invasions animales, d'inondations, de feux de forêt; de plus, à toutes les époques, il y a eu des invasions. Tous ces mouvements de populations ont certainement établi des brassages, une hybridation considérable de tous les hommes, si bien que ceux que nous avons sous les yeux à l'heure actuelle devraient être un mélange de toutes sortes de particularités, ce qui n'est pas.

De plus, nous ne sommes pas sans ignorer que cette notion basée sur l'hérédité a des fondations fort branlantes, puisque l'Homme n'obéit que fort mal aux lois de l'hérédité et que certaines régions peuvent provoquer l'apparition dans la descendance de pré-mongoliens, dont les traits de la physionomie sont absolument identiques à ceux des Asiatiques considérés comme formant l'une des races les plus nombreuses. Ainsi cette notion est si mal établie qu'elle nous incite à soupçonner qu'elle n'est qu'une apparence.

Malgré l'incertitude d'une telle idée qui aurait dû atteindre très gravement l'enthousiasme des anthropologues, ceux-ci ont non seulement persisté dans une conception douteuse, mais ont tout fait pour l'établir scientifiquement; nous allons examiner

comment un tel effort, qu'il faut estimer considérable et fort dispendieux en raison des grands voyages nécessités et des dangers courus parmi les populations hostiles, n'a pu aboutir qu'à un bien médiocre résultat.

Il y a eu d'abord l'établissement d'une quantité considérable de mensurations; leur nombre défie probablement l'imagination et le temps qu'elles ont exigé, en comparaisons, aurait certainement été beaucoup mieux employé pour d'autres travaux; car, de toutes ces dimensions, des membres, du corps et du crâne, nul n'a jamais pu tirer d'autre idée que celle qu'il n'existe qu'exceptionnellement deux individus ayant les mêmes mesures et qu'elles sont infiniment variées dans la même race et des peuples les uns par rapport aux autres.

On fonda un grand espoir sur la forme des crânes, mais chaque race présente toutes les formes de crânes possibles, tandis que chez nos ancêtres primitifs, il n'y aurait eu qu'une forme crânienne au début; puis l'apparition presque soudaine d'une seconde, venue inexplicable si on n'admet pas une création ou une adaptation. Nous verrons plus tard à l'évolution humaine pour quelle raison glandulaire a surgit cette forme nouvelle.

Les anthropologues se sont bien rendu compte de l'inanité de leurs efforts, et Deniker a bien dit que la seule connaissance certaine acquise était la couleur sombre de la peau, des yeux et des cheveux chez les peuples habitant les régions chaudes et ensoleillées, et la couleur claire des mêmes organes chez ceux résidant dans les régions froides et peu visitées par le soleil.

Que de travail et de peine pour arriver à une constatation que tout le monde peut faire, non seulement pour les hommes, mais pour les animaux, ceux de l'Equateur étant généralement de pelage foncé et ceux du pôle, blanc, animaux comme le chien, l'ours, le renard ou le rat qui appartiennent à la même race, ce qui indique une adaptation certaine !

Malgré cela, les anthropologues ont établi vingt-neuf races et une dizaine de sous-races. Si on examine la manière dont ils sont parvenus à les composer, on s'aperçoit qu'ils ne se sont pas uniquement servis de particularités physiques, mais de langage, de mœurs, de religion. En dépit de cette manière assez peu scientifique de rallier des populations les unes aux autres, il existe un très grand nombre de dissidents, de peuples de toutes les époques qui n'ont rien voulu savoir pour se laisser enrégimenter.

Parmi ceux-ci donnons d'abord l'honneur à nos ancêtres. On les y retrouve tous sans exception, depuis l'homme de Piltdown, de la Chapelle-aux-Saintes, l'Aurignacien, le Solutréen, le Magdalénien, jusqu'aux représentants du Cro-Magnon et de la Chancelade; pour aucun, il ne nous a été possible de parler de race. L'on peut dire qu'il en est ainsi de tous les peuples de l'antiquité. Ils sont presque tous apparus brusquement, et un bon nombre se sont évanouis sans laisser de traces. Il en fut ainsi des premiers habitants de l'Egypte qui nous ont laissé des silex taillés et des squelettes, puis qui ont cessé d'exister et ont été remplacés par les Egyptiens des pharaons dont il est impossible de trouver les origines. Aucune filiation n'a été établie pour aucun de ces peuples, ce qui n'est guère en faveur de l'idée raciale.

De nos jours, il existe aussi des quantités de populations qui ne sauraient être rattachées à aucune race. Parmi ces dissidents, il faut citer : les Aînos, les Fuégiens, les Patagons, les Esquimaux, les Tziganes, les Kosaques, les Basques, les Islandais, les Lapons, les Samoyèdes, les Ghiliaks, les Tounghouz, les Ethiopiens, les Moïs, les habitants du Haut-Nil, les Sakaï, les Négritos, les Aïta, les Andamans, les Touareg, les Boshimans, les Hottentots, les Malgaches, toutes les populations du bassin de l'Orénoque et de l'Amazone et enfin les Pygmées de l'Océanie, de l'Amérique et du Centre Afrique.

Cette notion de race est donc inacceptable, puisqu'elle ne nous explique rien et n'est qu'une sorte d'effort de compilation et de classement. Il est nécessaire de la remplacer par les adaptations glandulaires aux diverses régions et climats mondiaux. Nous y sommes particulièrement invités parce que les populations habitant un pays ne sont modifiées que pour un laps de temps relativement court par l'arrivée de populations d'un autre type que le leur. Il semble que chaque région est comme un creuset dans lequel se fondent les particularités les plus hétéroclites et les plus disparates apportées par les invasions pacifiques ou guerrières. Il semble que toujours la population autochtone l'emporte et submerge les derniers arrivants. En réalité, c'est le terroir, le climat qui impose insensiblement à tous ceux qui s'y fixent un type glandulaire, dominant et sensiblement le même pour tous.

Pour apporter une objection à l'idée de l'adaptation, les auteurs ont cité le cas des Allemands du Brésil et de la Basse-

Volga, les Hollandais du Sud-Africain et les Français de la Réunion. De tels exemples montrent seulement l'ignorance des anthropologistes au sujet des activités glandulaires. Rien ne prouve que les pays dans lesquels émigrèrent ces populations aient tendance à donner un autre type glandulaire que celui des sujets qui vinrent s'y fixer, d'autant plus que ces régions peuvent faire éclore une insuffisance glandulaire qui, pour quelqu'un peu habitué aux diagnostics endocriniens, en imposera pour le maintien du même type physiologique. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'hypogénital et l'hyposurrénal ressemblent au thyroïdien et à l'hypophysaire, que l'hypohypophysaire et l'hypothyroïdien ressemblent au génital et au surrénal. Autrement intéressants pour nous sont les Français fixés depuis plusieurs siècles au Canada qui ont pris une taille, une carrure et une physio nomie qui ne leur permettent plus de ressembler en quoi que ce soit à leurs parents restés en France et qui portent le même nom.

LA TAILLE. — Les anthropologues auraient dû avant tout se désintéresser de la question de la stature humaine, puisque nous avons acquis une donnée absolument certaine à ce sujet : *la taille est déterminée par le fonctionnement hypophysaire des individus.* D'autres facteurs, comme la misère physiologique ou l'hypofonction thyroïdienne, peuvent entraver le développement de la taille, mais seule l'hypophyse peut donner une grande hauteur à l'homme. C'est pourquoi les habitants de la terre ayant une taille élevée sont des hypophysaires, et on peut en comparer les formes musculaires, les articulations, le crâne, les extrémités des membres; on les retrouve chez tous semblables. De ces hommes très grands, on en trouve dans toutes les parties du monde :

EUROPE :

Ecossais en général	1792-1796
Irlandais	1725
Norvégiens	1720
Royaume-Uni	1719
Suédois	1716, etc...

AMÉRIQUE :

Chéyennes	1745
Indien Crow	1732
Iroquois	1727-30
Citoyens des Etats-Unis nés dans le pays	1710
Canadiens français	1703

Afrique :

Haut-Nil	2000 à 2300
Sara (Cheri Logone)	1793
Dinka	1788
Sara (Tchad)	1760
Peul	1741
Woloffs	1727
Toucouleurs	1725
Somali	1723
Cafres	1715
Mandingues	1700

Asie :

Tziganes (Turkestan Russe)	1719
Turcs Osmanli	1710
Sikh du Pendjab	1709
Kurdes	1706

Océanie :

Polynésiens, îles Marquises	1743
Tahïti	1713
Polynésiens en général	1730

(d'après Deniker)

Ainsi donc, les hypophysaires sont les plus nombreux représentants du même type glandulaire. Comme je l'ai dit, ils se ressemblent tous dans leur morphologie générale. Nous verrons bientôt pourquoi ils sont dissemblables dans les traits de la physionomie.

Par contre, il existe sur la terre des hommes petits :

Pygmées ou Négrilles orientaux	1391
Pygmées ou Négrilles occidentaux	1488 et 1537
Bochimans	1545
Negrito-Aeta des Philippines	1464
Pygmées de la Nouvelle-Guénie Hollandaise	1456

Il est à remarquer que ces populations occupent des régions fort difficiles ou très pauvres et toutes situées près de l'Equateur. Ce sont les individus les moins civilisés, les moins évolués de la terre; ils sont peu nombreux et en voie de disparition. Tous, ce sont des dissidents de la race et réfractaires à tous classements. Cependant, les Pygmées se ressemblent tous, et leurs femmes présentent parfois de la stéatopygie, ce qui établit entre eux un lien fonctionnel, à défaut de celui que n'a pu leur trouver les anthropologistes, étant donné leur situation aux parties les plus éloignées de la terre, ce qui ne permet pas de penser qu'il ait jamais pu avoir des rapports entre eux.

Ce ne sont pas tant, comme pourraient le faire penser les masses graisseuses des fesses de leurs femmes, des hypophysaires principalement, mais des hypoglandulaires. Ils habitent tous des régions bien inhospitalières, très chaudes, sous des frondaisons immenses, interceptant toute pénétration solaire; ils vivent surtout dans les arbres, car le sol n'est que fermentation et putréfaction végétale. Leur nourriture est pauvre : des racines, des œufs d'insectes, parfois un peu de miel et quelques oiseaux qu'ils tuent de leurs flèches empoisonnées. Leur avidité de sel dénote chez eux un manque d'iode chronique, carence dont résulte en grande partie leur état d'hypothyroïdie dominante; car si l'on peut dire à coup sûr que ce sont des hypoglandulaires, j'ai trouvé une preuve *visuelle* de leur hypothyroïdie. Dans le livre *Peuples et Races,* de Deniker [1], se trouve la photo d'un Pygmée M'Bouté de Loupanzula, d'après Johnston : si on la compare à celle du myxœdémateux du livre de Sainton, Simonnet, Brouha, *l'Endocrinologie expérimentale* [2], on trouve entre elles une étrange ressemblance. Sans doute, le Pygmée présente un cou plus long, car il mesure environ 1 m. 40 et le myxœdémateux, 0 m. 98. En dehors de cela, équivalence complète de particularités morphologiques s'illustrant du même air stupide : mêmes petits yeux, même petit nez concave avec le bout un peu retroussé, mêmes grosses lèvres et menton fuyant, mêmes joues rebondies, même thorax et surtout même abdomen avec chez les deux une hernie de l'ombilic, signe très fréquent chez les hypothyroïdiens; la forme des cuisses et des jambes est la même, se singularisant par leur brièveté par rapport au tronc; enfin, les deux sujets sont dans une même attitude, le bras replié, la main sur le haut de la poitrine. Cette constatation est à la portée de tout le monde et nous indique nettement que les Pygmées ne sont que des hypoglandulaires et en particulier hypothyroïdiens.

Prenons maintenant le cas des Bochimans aussi dissidents que les précédents. Voici leur description d'après Deniker : face carrée, yeux bridés et obliques, taille 1 m. 55, courts de jambes, mains petites, nez relativement peu large, bouche petite, chevelure en toison continue brune plus ou moins claire, stéatopygie remarquablement prononcée à la partie inférieure du corps.

1. Masson, édit.
2. Masson, édit.

Les auteurs ne se sont pas aperçu qu'ils se trouvaient en face d'une hypofonction glandulaire et particulièrement hypophysaire. Presque tous les noirs de l'Afrique, qui sont grands de taille, jouissent d'une grande activité hypophysaire. Les Boshimans étant en insuffisance hypophysaire ont pris les caractères opposés à ceux que l'on trouve chez les autres noirs. Au lieu d'avoir une tête allongée et triangulaire, ils l'ont carrée; leurs yeux bridés indiquent du mongolisme par hypothyroïdie maternelle; ils ont les jambes courtes au lieu de les avoir longues; leur peau est brune plutôt que noire; leur bouche, au lieu d'être largement fendue, est étroite. Enfin, les dépôts de graisse des régions fessières sont la signature de l'hypofonction hypophysaire.

Toutes ces caractéristiques, tout en ne laissant aucun doute sur l'état d'hypofonction glandulaire des Boshimans, sont un peu compliquées par le fait que ces peuplades ne sont pas circoncises. Le « jeu de l'amour » agit certainement chez eux d'une manière exagérée, et il n'en résulte pas que leur disparition progresse. Chez les hommes, on a signalé que la verge se maintient droite à l'état de flaccidité, et chez les femmes un développement important du clitoris et considérable des grandes lèvres qui peuvent descendre jusqu'aux genoux; ces signes semblent indiquer une hyperfonction de la sexualité, dont résultent les jambes courtes et la couleur brune de la peau. Les Boshimans sont donc un mélange d'hypofonctions difficiles à identifier. (Dans le cas de leur sexualité, c'est la génitale interstitielle qui est en hypofonction.)

Ainsi donc, ces deux types humains surprenants, qui n'ont pu trouver place dans les classifications, toutes conventionnelles, des anthropologistes, deviennent compréhensibles par nos fonctionnements glandulaires.

COULEUR DE LA PEAU. — La couleur de la peau a servi de moyen très facile pour diviser les hommes en quatre grandes catégories : les blancs, les noirs, les jaunes et les rouges. C'était ce que l'on apprenait de mon temps en classe, et l'ancienneté de cette connaissance, on l'a vu, remontait jusqu'aux Egyptiens.

On ne parle plus guère des rouges, peu nombreux et trop embarrassants par leur origine. Quant aux jaunes, on les considère d'une manière moins certaine depuis que le docteur Legendre a écrit : « Dans les villages, dans les plus grandes pro-

fondeurs de la Chine, j'ai vu des blancs très purs, des négritos très nets et, entre eux, tous les métis que l'on peut supposer. »

Si ce mélange aux jaunes de blancs et de noirs a peu réjoui les anthropologues, ce n'est pas une raison de ne point donner la cause physiologique de leur dissemblance avec nous. Remarquons d'abord que la couleur jaune et les traits mongoloïdes se rencontrent surtout dans la Chine méridionale et l'Indochine; au Thibet, par exemple, les habitants ont généralement les yeux non bridés et le nez droit. Il existe donc une cause climatérique et tellurique à cet état mongoloïde qui provoque chez nombre de femmes, au moment des derniers temps de la grossesse, un état d'hypothyroïdie qui retentit sur la morphologie du visage qui se parfait à ce moment. Nous savons que c'est bien là une dysfonction glandulaire, puisqu'on retrouve des sujets ayant une physionomie identique chez tous les peuples de la terre, que de telles éventualités sont fréquentes chez les femmes ayant vécu dans des régions goitrigènes et que ces cas sont d'autant plus nombreux que les conditions de vie et la nourriture sont moins excitantes pour la thyroïde.

Chez les Chinois, en plus du sol et de la température, d'autres causes semblent bien avoir fait dominer ce type mongol : d'abord la mauvaise nourriture, particulièrement putride, composée d'œufs couvés et conservés, de viande de chien et de porc boucanée et conservée, de poissons fermentés, de coquillages variés, condiments plutôt qu'aliment pour consommer le riz, presque jamais de lait, de beurre, d'huile de poisson, de viande rouge et fort probablement une certaine pénurie de sel marin ne facilitent point le fonctionnement thyroïdien. Enfin, depuis des millénaires, existe en Chine la mutilation sexuelle des petites filles, qui a fait dominer chez ce peuple les hyperféminins.

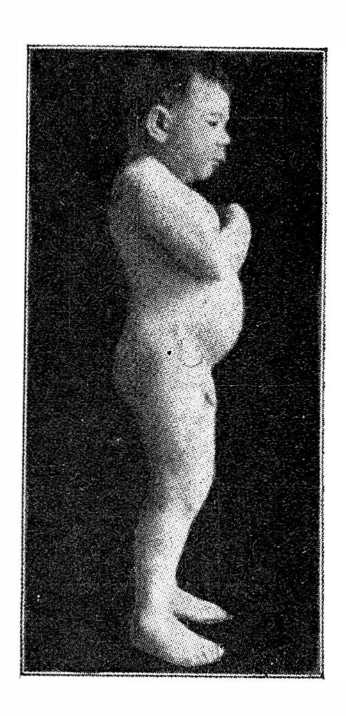
Si nous recherchons la cause de la couleur jaune de leur peau, nous la trouvons dans leur état thyroïdien et hépatique. Si leur genre de nourriture n'est point pour faciliter le fonctionnement du foie, et encore moins la manipulation continuelle des matières fécales, c'est surtout l'insuffisance thyroïdienne sur l'ensemble somatique et la réceptivité du cerveau à cette hormone qui donne à ces populations leur imagination poétique et ornementale, qui détermine la coloration spéciale de la peau. En effet, tout porteur d'ecchymose passe du bleu au jaune en raison de la destruction des globules rouges; l'organisme

détruit journellement 5 milliards d'hématies; chez les Asiatiques, cette désintégration, en raison de leur hypothyroïdie, est lente; les globules blancs sont paresseux et la réduction des sels ferriques s'effectue mal, faute d'oxygène, ce gaz n'étant point libéré en assez grande quantité dans les régions peaucières par manque de thyroïde.

La couleur blanche de la peau de l'Homme est la résultante des climats froids qu'il a habités et où il réside encore. Nous avons vu que les animaux des régions boréales sont blancs. Sainton et Simonnet sont parvenus, en donnant de l'extrait thyroïdien à des poules, à un blanchiment partiel; cette particularité est *héréditairement transmissible.* De plus, on connaît la mèche Basedowienne et le blanchiment des cheveux chez les thyroïdiens de 20 à 30 ans et chez les sujets ayant eu une très forte émotion.

Reste maintenant la couleur noire. Elle provient de la nécessité pour la peau de se protéger contre les rayons violets qui, sans cela, perturberaient les fonctionnements organiques, comme nous en avons la preuve pour les blancs qui ne peuvent séjourner trop longtemps dans le Centre africain sans risquer des maladies ou la mort. Cette possibilité de pigmentation de la peau est donnée par la partie médiane de l'hypophyse; l'extrait de cette région glandulaire injectée à une grenouille la colore en noir en vingt-quatre heures. Cette activité entraîne celle du lobe antérieur, fort probablement en raison de phénomènes circulatoires. Il en résulte une sécrétion abondante de l'hormone somatique qui donne au noir sa taille et sa corpulence athlétique. Il suffit, d'ailleurs, d'en comparer la silhouette avec celle des hommes les plus grands de la terre pour retrouver chez tous la même longueur exagérée des jambes, la même musculature allongée, mais volumineuse, la même tête allongée et plus ou moins triangulaire, la dimension frappante des mains et des pieds.

Mais, pour les noirs, il y a quelque chose de plus que chez les autres hypophysaires au point de vue morphologique : ce sont les traits du visage. Pendant longtemps, je me suis demandé quelle pouvait bien être la cause d'une telle morphologie faciale. Je dois avouer que, peu imaginatif, je ne pouvais en découvrir la cause. Le hasard, qui fait souvent bien les choses, m'a sorti de la tête cette préoccupation. Etant allé dans une librairie, je pris, par curiosité, un livre d'endocrinologie et il s'ouvrit exac-



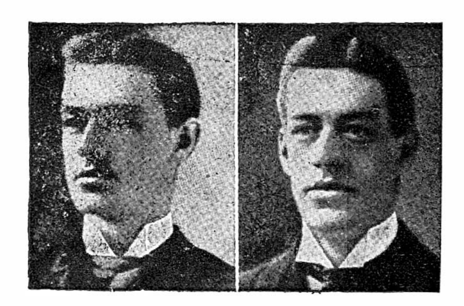
Myxœdémateux
provenant du livre l'*Endocrinologie expérimentale*, de Sainton, Simonnet, Brouha.



Pygmée
provenant du livre *Peuples et Races*, de Deniker.

On remarquera la similitude des attitudes de ces deux sujets, tant au point de vue facial qu'abdominal et des membres inférieurs. Leur différence est dans le cou et provient de leur taille. Le myxœdémateux n'a que 0 m. 98, en raison d'une absence presque complète de la thyroïde ayant entraîné une déficience considérable des autres glandes. Le Pygmée mesure environ 1 m. 40, car son hypofonction thyroïdienne a été en partie compensée par le fonctionnement de ses autres glandes.

Le droit de reproduction de ces photos nous en a été aimablement accordé par MM. Masson et Cie, éditeurs.





Ces quatre photos, tirées de l'*Endocrinologie clinique* de Langeron, et dont la maison d'édition Doin nous a obligeamment autorisé la reproduction, représentent la transformation morphologique d'un blanc provenant d'une activité exagérée de l'hypophyse, dite acromégalie. On peut suivre ainsi facilement les modifications des traits du visage aboutissant à une curieuse et complète similitude avec celle d'un nègre.

tement à la page 33 où se trouvent quatre photos. Elles étaient de Cushing et reproduites par Langeron dans son livre d'*Endocrinologie clinique*. Elles représentaient la transformation faciale d'un blanc atteint d'acromégalie, c'est-à-dire d'une hyperactivité de l'hypophyse de l'adulte. Or, la quatrième photo de ce blanc reproduit exactement tous les traits caractéristiques des noirs : peau du front épaissie, yeux enfoncés derrière des paupières boursoufflées, nez fort, grossi du bout et très élargi à la base, lèvres très fortes, l'inférieure d'une manière plus prononcée, le menton et la mâchoire inférieure fortement grossis et volumineux. J'ai voulu contrôler si je n'étais pas l'objet d'une illusion ou si mes yeux ne voyaient pas des formes inexistantes. J'ai donc soumis ces photos à nombre de personnes; plus de la moitié ont parfaitement identifié la dernière photo comme reproduisant les traits d'un noir; les autres, après quelques moments de réflexion, deux ou trois seulement en ont convenu après le leur avoir dit.

Nous voici donc en face d'une acquisition des moins attendues et des plus contrôlables par tous, ce qui en fait l'énorme intérêt : *les noirs sont des hypophysaires avec manifestation acromégalique.*

Une telle dysfonction n'a rien de surprenant, puisqu'elle existe pour deux raisons fort importantes : activité du lobe médian pour colorer la peau et la soustraire aux effets des rayons ultra-violets et activité du lobe antérieur pour lutter contre l'oxydation cellulaire pour faire baisser la température animale.

Puis-je dire que si j'ai été surpris d'une telle origine, l'étonnement que celle-ci a produit sur mon esprit est bien peu de chose, en comparaison de celui que m'a procuré la constatation de la faiblesse d'observation des auteurs ayant pris de telles photos et de ceux qui en ont pris connaissance et insérées dans leur livre. Ceci nous indique la très grande faiblesse de nos notions d'identité et l'influence considérable qu'a sur nos esprits la tendance analytique qui nous fait accumuler des signes sans grande importance et négliger des particularités dont le retentissement sur nos idées peut être énorme.

Ainsi donc, tous les signes généraux et particuliers que l'on retrouve chez les noirs sont de provenance hypophysaire; ce qui est une explication magnifique, parce que simple et synthétique de particularités difficilement concevables au premier abord.

A côté de ces couleurs principales, il en existe d'autres provenant aussi d'activité glandulaire :

La couleur bleuâtre, provenant de la surrénale;

La couleur brune et rouge, provenant de la génitale.

Aussi l'organisme possède-t-il, grâce à nos propriétés glandulaires, une palette assez riche pour colorer les êtres humains de teintes fort diverses selon les régions climatériques de notre globe. Toute cette étude, où se présentent des faits multiples, les uns parlant aux yeux, les autres à la raison et à l'intellect, nous amènent à cette conviction que la race, notion que les anthropologues ont voulu baser sur l'hérédité et la négation des caractères acquis, n'existe pas. Ce sont, au contraire, des particularités d'adaptation provenant du fonctionnement glandulaire qui donnent aux êtres humains des formes et des particularités selon les régions, les climats et la nourriture, pour sauvegarder dans l'Homme sa température de 37° et les fonctionnements auxquels doivent s'effectuer ses métabolismes. Il viendra un jour où il sera possible de déterminer assez exactement pour chaque type de nation et de population sa formule glandulaire dominante. On en viendra aussi à établir les influences particulières du sol, du climat, de la nourriture et du genre de vie.

Pour fixer les idées à ce sujet et pour donner les grandes lignes de cette recherche, voici quelques indications :

Conditions de température. — Elles sont extrêmement importantes et donnent surtout les colorations de la peau :

a) Régions froides et sèches : couleur blanche, thyroïdiens;

b) Régions tempérées et ensoleillées : bruns, basanés, rougeâtres, génitaux externes;

c) Régions très chaudes et sèches : noirs, hypophysaires.

Humidité et saisons. — *a*) Régions chaudes et sèches *avec nuits froides :* hypophysaires, peu colorés (Touaregs, Arabes, Fellahs, etc...);

b) Régions humides et très chaudes avec forêts : hypoglandulaires.

Altitude. — *a*) Montagnes très hautes: surrénaux (Thibétains);

b) Montagnes élevées : hypophyse et thyroïde (Caucase, Montagnes Rocheuses, Albanie, Serbie, etc...);

c) Moins élevés : génitaux, si climat tempéré.

Nourriture et régularité des repas. — *a*) Irrégularité (abondance - jeûne): surrénaux;

b) Abondance : génitaux ou hypogénitaux.

Genre de nourriture. — *a*) Vitamines A : amène la mise en fonction de la thyroïde. Le manque de vitamine A peut amener la prédominance surrénale, l'hypothyroïdisme, et surtout l'hypofonction génitale;

b) La carence de la vitamine B amène l'hypertrophie de la surrénale avec hypofonction thyroïdienne et génitale;

c) Vitamine E (huile de germes de blé, huile d'arachide, de palme): elle serait le précurseur d'une hormone hypophysaire gonadotrope et sans doute somatique. Elle entre en grande quantité dans l'alimentation des hypophysaires blancs et noirs.

Genre de vie. — Une vie pénible et rude, difficile, demandant de la dépense musculaire fréquente, prédispose au fonctionnement de la surrénale. Fatigue physique et sexuelle dans les régions chaudes et humides : hypoglandulaires. Vie facile, bonne nourriture avec culture intellectuelle : génitaux. Vie trop facile et paresseuse : hypoglandulaires et hypogénitaux interstitiels.

Malgré tout, nos différences, au point de vue organique, sont beaucoup plus apparentes que réelles; on pourrait dire qu'elles sont surtout superficielles, puisqu'elles ne concernent guère que notre morphologie faciale et corporelle et la couleur de la peau. Nos différences véritables et vraiment distinctives n'existent que vis-à-vis de l'évolution humaine comparée à celle de chacun de nous. C'est dans le sens du perfectionnement intellectuel et surtout dans l'acquisition et la possibilité de pratiquer le sens moral que résident les très grandes dissemblances entre les divers peuples et entre les individualités de ces mêmes peuples.

L'humanité tend à un fonctionnement : celui de sa génitale interstitielle; elle s'y dirige fort lentement. Cette glande lui apportera des capacités intellectuelles supérieures, une élaboration psychologique puissante, des possibilités de découverte scientifique émanant de constatations parfaites et impartiales,

d'analyses profondes, de la discrimination des valeurs et enfin de la synthèse.

Quant au sens moral, il permet à l'être un désintéressement complet. Il peut ainsi faire passer son intérêt et ses tendances sentimentales après celles de son prochain; ses activités seront toujours pénétrées d'altruisme et son bonheur sera grand. Il faut convenir que les hommes de notre époque sont encore bien loin d'un tel idéal.

Les psychologues nous ont affirmé qu'intellectuellement et même moralement, nous étions tous égaux, parce qu'ils ont vu les peuples les plus primitifs susceptibles de s'instruire, d'utiliser les données du progrès moderne et se servir de toutes ses applications, aussi bien que de se plier à de nouveaux genres de vie. Ils ne se sont pas aperçu que pour y parvenir il suffisait d'être doué d'une bonne mémoire et d'un excellent mimétisme, possibilités qu'une thyroïde, même à influence organique, peut nous apporter d'une manière assez heureuse. Aussi a-t-on été grandement surpris quand on a vu des peuples dits civilisés recouvrer, lors d'une guerre, tous les instincts les plus barbares et les plus primitifs, incompatibles, semble-t-il, avec un tel degré d'instruction.

Ce qui nous différencie vraiment, c'est notre altruisme dont dépendent toutes nos possibilités d'acquisitions de valeurs abstraites et de découvertes dans tous les ordres d'esprit. Tant que l'humanité est restée dans un profond égoïsme, il lui a été presque impossible d'acquérir des connaissances intellectuelles, des données psychologiques et de science pure.

Pour me faire bien comprendre, je vais prendre l'exemple du peuple dont la civilisation a été la plus avancée sur la terre, celle du peuple égyptien. Il accomplit la découverte la plus difficultueuse que l'Homme ait eu encore à effectuer: l'écriture. Rien ne nous semble aujourd'hui plus facile que d'écrire, et bien des gens, même instruits, croient que les divers peuples ont inventé leur écriture. Ils en ont bien imaginé les symboles scripturaux, ce qui était des plus aisés, mais non le principe. La transcription des sons présente une difficulté d'abstraction et d'observation tellement grande que sur les cinq peuples qui eurent une écriture hiéroglyphique, seuls les Egyptiens parvinrent à la figuration des sons. Je ne parlerai point des valeurs morales que découvrirent les habitants de la vallée du Nil : ils furent respectueux de la femme, de la personne humaine, de leur hôte,

peu portés à la guerre et aux révolutions; ils conçurent l'existence d'un Dieu unique et de l'âme.

De telles aptitudes et acquisitions psychologiques sont le résultat de l'évolution glandulaire, car notre perfectionnement endocrinien participe grandement à l'éclosion des capacités intellectuelles et morales.

Les hormones peuvent être plus ou moins agissantes sur les diverses parties qui constituent notre personnalité : somatique, physiologique et cérébralité. Ainsi elles nous poussent soit à des activités organiques soit à d'intellectuelles, qui caractérisent les divers peuples.

Le somatique comprend toutes les parties qui nous permettent matériellement notre vie de relation : squelette, muscles, organes végétatifs et, en général, tous nos organes considérés au point de vue tissulaire et du travail manuel. Ce fut surtout l'état de nos ancêtres les plus primitifs; nous les appellerons des *organiques.*

Le physiologique est l'ensemble glandulaire dont les interréactions agissent sur nos organes végétatifs au point de vue fonctionnel et qui maintient en nous un équilibre vital en dépit des forces extérieures suscitant en nous des émotions et des sentiments. Ces états s'accompagnent de quantités hormonales qui agissent sur le cerveau pour y faire naître des idées en relation avec le monde extérieur et nos activités personnelles. De tels individus représentent les individus les plus intelligents des peuples évolués actuels, dits civilisés. Nous les appellerons les *physiologiques.*

Le cerveau recevant plus directement l'effet des hormones spécialisées, pourra contribuer à donner des hommes célèbres, que nous considérons trop facilement comme des hommes de génie. Enfin, il est apparu très rarement parmi nous de véritables *intellectuels,* qui seront beaucoup plus nombreux un jour. Ils jouiront du sens moral, du pouvoir de la découverte des vérités scientifiques et de la synthèse.

Ces applications de nos hormones sur nos diverses parties corporelles nous permettent d'établir des degrés différents entre les divers peuples, correspondant assez nettement à certaines aptitudes psychologiques ou morales :

Organiques : tel fut l'Homo Faber, qui sut à peine constituer un langage, utiliser le feu, tailler des épieus et des pierres.

Organo-physiologiques : ils inventèrent un langage suffisant, le moyen de faire le feu, ont fabriqué des armes de jet. Certaines peuplades actuelles, les Pygmées, les Fuégiens, certains Négritos, Eskimos, peuplades sibériennes et polynésiennes ne semblent guère avoir dépassé ce stade.

Physiologico-organiques : ce furent les hommes du Cro-Magnon et de la Madeleine. Ils inventèrent un riche langage, connurent les parures, les armes de jet, les arts, la sorcellerie. Il serait bien facile de rencontrer de nos jours bien des peuples qui n'ont pas dépassé ce stade d'évolution.

Physiologiques : ils ont été capables de concevoir l'agriculture, des principes artistiques, une religion d'une certaine moralité, une écriture idéologique, des sciences fort rudimentaires et surtout pratiques.

Physiologico-intellectuels : ils ont inventé l'écriture phonétique, des principes scientifiques, des idées de sens moral, des genres littéraires. Nous en trouvons parfois chez les peuples les plus instruits des temps modernes. On peut y ranger un certain nombre de nos savants et hommes célèbres.

Intellectuels : nous pouvons nous demander s'il en est apparu encore sur la terre, car bien peu d'humains peuvent prétendre au sens moral, au pouvoir de découverte scientifique et métaphysique et à la synthèse.

Ce n'est donc point d'après les réalisations et les applications scientifiques ou autres dont un peuple est capable qu'il faut le classer, mais d'après ce qu'il aurait été susceptible de concevoir et de découvrir si les connaissances et les acquisitions de ceux qui les ont précédés n'étaient venues les aider dans leur labeur.

C'est l'identification chez les individus de semblables particularités qui permettra de les orienter, s'ils sont jeunes, selon leurs capacités, et, s'ils sont plus âgés, de les sélectionner pour leur permettre d'occuper les places où, en raison de leur altruisme et de leurs capacités intellectuelles, ils rendront les plus grands services.

CHAPITRE XI

LE LIBRE-ARBITRE

Il me semble impossible de livrer au monde scientifique la plus grande partie du fonctionnement endocrinien sans paraître vouloir donner des arguments de la plus haute valeur aux déterministes. Il est, en effet, bien évident que si nos glandes participent à l'effectuation de toutes nos activités et de toutes nos pensées, elles deviennent déterminantes de tous les agissements de notre personnalité. Malgré cette apparente servitude, il faut bien concevoir que l'homme est libre. Il n'est point, comme le voudraient certains, fantaisiste et anarchique, mais il jouit d'autant de liberté qu'il peut en avoir parmi un monde d'influences et de nécessités continuelles auxquelles il doit faire front, non pas comme peut-être il le voudrait vraiment, mais partiellement comme il le peut et le doit, c'est-à-dire non pas en raison d'une imagination débridée, mais en adaptant ses propres tendances aux réalités inéluctables. Ceci nous indique qu'il ne peut exister pour l'homme qu'une liberté restreinte, circonscrite et délimitée par les influences et les forces qui l'entourent et aussi selon son expérience et sa raison. C'est pourquoi il ne faut pas trop parler de liberté, qu'on doit laisser aux fous, mais de libre-arbitre. Ce qui fait que ce problème se complique grandement pour nous.

LA LIBERTÉ DE L'HOMME NE VA-T-ELLE PAS A L'ENCONTRE DE L'ORDRE UNIVERSEL ? — Sans vouloir examiner longuement ce problème au point de vue métaphysique, il faut bien considérer que c'est en raison de la tournure de notre esprit féru de causalité et tout particulièrement de nos tendances mathématiques que nous avons conçu le déterminisme; l'astronomie, étant capable de prévoir les mouvements des astres et des comètes,

nous incite à penser que si nous possédions toutes les données, toutes les mesures dans le temps et dans l'espace, nous serions capables de connaître l'avènement de tous les phénomènes sidéraux et de les prévoir, et qu'il en serait de même de tous les problèmes que nous pourrions envisager. Il y a là une illusion. Dans la nature, autour de nous, tout n'est que contingence : les terres et les océans se sont formés de la façon la plus capricieuse; les périodes glaciaires et les diverses phases intermédiaires ont été si fantaisistes que nul n'y comprend rien. Au point de vue des mouvements des astres, c'est par rapport à nous que les mêmes phénomènes se reproduisent d'une manière identique, parce que les variations qui y interviennent ne nous sont pas calculables, toutes les données, toutes les mesures que nous possédons, même les plus précises, n'étant que des approximations et nos constatations ne s'étendant que sur quelques pauvres milliers d'années. D'ailleurs, les astronomes nous parlent toujours avec onction de ce qu'ils calculent et de ce qu'ils prévoient, mais oublient volontiers de nous entretenir de tous les phénomènes qu'ils ne peuvent concevoir et saisir dans les mailles de leurs calculs, comme les astres qui apparaissent et disparaissent pendant que d'autres évoluent dans l'espace sans se soucier de nos mathématiques. Quant à la matière, elle n'est, aussi, constante que par rapport à nous, et nous savons bien qu'elle est en perpétuelles transformations et que celles-ci nous sont aussi imprévisibles en quantité et en rapidité que l'apparition et la disparition des taches solaires.

Nous devons en conclure qu'il existe dans l'univers surtout des contingences et peu de constantes. C'est à l'approximation de nos mesures et à la brièveté de nos constatations que tout nous paraît réglé en ce monde. Pour les êtres vivants, on constate encore les mêmes particularités, mais plus évidentes et exagérées si c'est possible. Jamais ne furent sur terre deux hommes identiques. Les sosies ne peuvent exister que dans notre esprit, même pour les jumeaux univitellins, et jamais deux hommes n'accomplirent exactement de la même façon un acte strictement semblable. En plus de cela, les humains présentent une évolution, une croissance, des réactions, des maladies, des comportements, des possibilités intellectuelles et des pensées qui n'ont rien de similaire. Que dire, par exemple, de l'apparition des animaux sur cette terre ? Ils semblent avoir suivi des conditions de climat et de flore, mais leur apparition tient beaucoup

plus du tirage au sort, d'une imagination échevelée que d'un quelconque déterminisme. Certaines espèces, en apparence parfaitement adaptées, ont disparu, rien que pour ennuyer, semble-t-il, les biologistes, tandis que d'autres ne paraissant avoir nulle adaptation possible, comme l'abeille, ont pu extraire du miel durant trois périodes successives des plantes les plus hétéroclites. Tout cela relève de l'imprévu, de l'inconséquence et surtout de la contingence.

C'est pourquoi les mathématiques et les mesures appliquées à l'Homme ne nous ont pas donné de résultats; pas la moindre formule qui soit venue nous expliquer le plus modique de nos fonctionnements. C'est là qu'apparaît la prétention et la précarité chronique de tout ce qui est mathématique au sujet de l'Homme. Celui-ci n'est pas un être dont la conception est humaine, et, par conséquent, basé sur le principe de causalité, mais divine, et il nous faut atteindre partiellement la manière dont l'homme a été conçu pour arriver à le comprendre.

Ainsi, dans l'univers, nous trouvons, semble-t-il, une loi régissant les mouvements des astres, une certaine constance de la matière, des énergies essentiellement variables, qui, selon certains, évoluent et se perdent, pour d'autres, se régénèrent, se créant à nouveau une dissemblance absolue de tous les êtres et de tous les objets. En résumé, contingence comme règle, déterminisme relatif et bien particulier comme exception. Le vrai déterminisme n'existe qu'en fonction de nos conceptions mathématiques, des réalisations expérimentales physiques qui se retrouvent surtout dans nos laboratoires et point dans la nature où règne surtout le hasard.

Les philosophes qui ont refusé à l'Homme la liberté par crainte de le voir perturber l'ordre établi peuvent se rassurer. L'Homme, placé dans une nature pleine de contingences, est à son unisson et ne saurait rien y troubler. Rien n'empêche dans ce qui entoure l'Homme de lui attribuer une liberté et un libre-arbitre.

LE TRAVAIL INTELLECTUEL EFFICIENT EST LA PREUVE DU LIBRE-ARBITRE. — La possibilité d'un travail intellectuel aboutissant à des découvertes véritables est la garantie certaine du libre-arbitre de l'Homme. Personnellement, je me rends bien compte que je suis parvenu à voir clair dans la nature humaine parce que je jouis d'un libre-arbitre véritable. Si j'étais déterminé, il n'y a aucune

raison pour que les mêmes faits, les mêmes expériences, les mêmes constatations qui avaient fait penser les savants d'une certaine façon ne m'eussent pas déterminé à penser d'une manière identique. Ce ne sont nullement les données rencontrées, les états affectifs suscités par ces connaissances qui obligent à faire une découverte biologique exacte. C'est le jugement du chercheur, son raisonnement, sa liberté de penser en toute impartialité, par rapport à des conceptions métaphysiques matérialistes ou spiritualistes, qui lui permettent de discriminer des abstractions et d'élucider des problèmes difficiles. Continuellement se pose pour lui le fait de choisir entre de multiples idées accumulées dans un fantastique désordre, de les confronter avec des phénomènes et des constatations de la vie courante pour arriver à des idées raisonnables et vraies; notre libre-arbitre nous en donne seul les possibilités; sans lui, nous ne pourrions parvenir qu'aux élucubration les plus saugrenues. Dans ce labeur, ne doit intervenir que la volonté de parvenir, de réussir à saisir des phénomènes dans leurs éléments intrinsèques et aucun autre sentiment d'aucune autre sorte. La volition ne peut être une cause déterminante, mais une qualité, une possibilité de l'esprit, tendant nettement vers une finalité. Cette volition peut être continuellement appliquée dans un sens ou dans l'autre; dans celui de la vérité pure ou dans l'inexactitude provenant de nos tendances sentimentales. La liberté de penser lui permet d'élire des conceptions selon la rectitude de l'esprit et en fonction directe des données envisagées.

Logiquement, toutes les difficultés que rencontre celui qui travaille intellectuellement à une découverte devraient le déterminer, le pousser à l'abandon de son travail et l'inciter au repos, car notre physiologique ne nous convie jamais qu'à ce qui facilite notre vitalité organique. Dans un labeur acharné où l'esprit se torture, où le fonctionnement de la cérébralité ne peut recevoir aucune instigation d'états sentimentaux qui se traduiraient organiquement par des poussées généreuses de sécrétions glandulaires dans le cerveau, où l'effort volontaire génital s'épuise, où l'organisme et le cerveau ne connaissent plus guère de repos, même durant le sommeil qui en est troublé et écourté, où tout le physiologique ne fonctionne plus comme à l'ordinaire; il ne saurait y avoir de déterminisme. A la longue, l'économie, le physiologique, les activités vitales finissent par obéir de plus en plus à la volonté. Celle-ci prend de plus en plus d'empire sur

l'organisme, puisqu'elle peut non seulement provoquer le travail intellectuel intense à toute heure du jour, mais aussi le sommeil à n'importe quelle heure de la journée.

La liberté, la volonté, le libre-arbitre, l'esprit sous sa forme la plus détachée des réalités matérielles peuvent seuls permettre à l'Homme une activité persistante, soutenue dans un but de connaissance pure et lointaine sans aucun intérêt, car il n'y a aucune certitude pour que des idées nouvelles soient acceptées, surtout quand le chercheur est sans aucune théorie, ni thèse à défendre, sans aucune idée préconçue à faire valoir, puisqu'il va vers la découverte de phénomènes inconnus; et tout cela à l'encontre de toutes ses tendances physiologiques. Toutes ces idéations sont le résultat d'élaborations psychiques, de combinaisons idéologiques volontaires, beaucoup trop compliquées, où le choix des idées et leur discrimination sont beaucoup trop poussés, où l'esprit dans toute sa puissance et la volonté dans toutes ses énergies jouent un rôle trop important pour qu'aucun déterminisme, quel qu'il soit, puisse jamais en rendre compte.

Pour parvenir à discriminer, à choisir des abstractions, nous pouvons estimer les effets des phénomènes envisagés et tenir compte de leur antériorité. C'est ainsi que je suis parvenu à reconnaître la prédominance du système glandulaire sur le système nerveux. Acquisition qu'il m'eût été totalement impossible sans le libre-arbitre et à laquelle je ne serais jamais parvenu, que je n'aurais jamais pu appliquer et surtout vérifier si j'avais été déterminé. Car je n'aurais jamais pu me libérer, m'abroger des notions officielles qui m'auraient imposé une considération exagérée pour le système nerveux et m'aurait interdit de rien comprendre à tous les phénomènes que j'ai pu expliquer.

Pour bien examiner la question du libre-arbitre, il ne faut pas considérer la position de l'Homme par rapport à l'Univers et des forces qui peuvent agir sur lui, mais bien les moyens que possède l'Homme d'agir et de choisir au milieu de toutes ces forces, autrement dit : quelles sont les possibilités vitales qui permettent à l'Homme le libre-arbitre et l'acte volontaire ?

D'ailleurs, les forces qui agissent sur nous ont des effets bien différents, selon qu'intervient notre volonté ou non. Prenons des exemples : une troupe, fatiguée par une longue marche, a reçu un repas pour la soutenir; grâce aux aliments, elle se remet en route; après un certain temps, on est obligé de distribuer aux hommes de l'alcool pour les encourager; après un certain par-

cours, ne pouvant plus avancer, harassés, épuisés, les paroles affectueuses d'un chef aimé leur permet de finir l'étape. Personne ne soutiendra que ce sont les mots entendus qui ont fait mouvoir les muscles de cette troupe, mais la volonté de chaque individu qui est intervenue.

Un professeur fait un cours difficile; au bout d'une demi-heure, il note chez ses élèves de l'inattention; il les admoneste paternellement et le travail reprend. Un quart d'heure plus tard, nouveau signe d'inattention. Le maître semonce vertement son auditoire; cinq minutes après, on ne l'écoute plus que très mal. Alors il menace de les punir, d'échouer aux examens; il est écouté à peine quelques instants, jusqu'au moment où des protestations s'élèvent. Que faudra-t-il en conclure ? Que plus les arguments sont forts et devraient avoir d'effet et moins ils sont déterminants, ou que les possibilités de libre-arbitre et de volonté ont été abolis par la fatigue intellectuelle.

Il est facile de se rendre compte que nous ne sommes pas tout le temps indépendants et que nous n'utilisons que très rarement notre libre-arbitre. C'est un fonctionnement qui nous est inhabituel; il nous demande un grand effort, car c'est alors notre génitale qui commande à nos autres sécrétions. Cette éventualité fonctionnelle est rare et presque toujours ce n'est point ainsi que nous décidons de nos agissements.

Pour bien comprendre le libre-arbitre, il est absolument nécessaire de concevoir les phénomènes physiologiques qui président aux manifestations où nous utilisons notre volonté, et qui nécessitent de notre part un effort.

Habituellement, quand nous éprouvons un désir, un plaisir, une attirance à exécuter un travail, un jeu, un labeur intellectuel, nous y sommes poussés par nos glandes surrénales, thyroïde ou hypophyse; c'est chacune d'elles qui peut agir sur notre génitale, demander son concours et son aide pour nous permettre d'accomplir un agissement qui aura de ce fait toutes les apparences d'un acte volontaire, mais qui, en réalité, ne l'est pas parce que le facteur qui l'anime n'est ni altruiste, ni éloigné, mais provenant d'un intérêt égoïste immédiat.

Dans l'acte volontaire vrai, c'est la génitale interstitielle qui commande aux autres glandes pour les faire participer, comme elles le doivent, à l'accomplissement d'un acte ayant pour mobile une finalité morale altruiste. Dans ce deuxième cas, il s'effectue donc un fonctionnement exactement inverse du premier considéré.

De nos comportements émotionnels. — Pour beaucoup d'auteurs, faire acte de volonté, c'est agir avec puissance et persistance; aussi l'on comprend mal que l'on ait pu dire des fous et des eunuques qu'ils sont abouliques. La vérité, c'est que l'on n'est point parvenu à définir vraiment la volonté. L'enfant, lui aussi, n'en a pas beaucoup, mais il en jouit plus que les précédents. Tous ces sujets peuvent cependant agir avec décision, force et durabilité. C'est qu'en notre organisme se trouvent des éléments, des potentiels de comportement et de pensées qui se donnent libre cours selon des modalités assez constantes. Il réside, en effet, dans nos glandes des tendances fonctionnelles capables de se déclencher pour la moindre influence; il en résulte des états émotionnels ou sentimentaux qui s'accompagnent toujours d'idéations plus ou moins interprétatives de notre affectivité. Ainsi les forces extérieures peuvent devenir, en raison des états émotionnels qu'elles suscitent en nous, déterminantes de nos pensées.

Lorsque apparaît une influence favorable, elle provoque généralement en nous un état de plaisir qui peut aboutir à de l'attirance, de l'attraction et une mise à la recherche de cette cause favorable. Si c'est une force contraire, il en résulte de la peine et parfois de la réaction, de la soumission ou de la fuite.

Si nous nous efforçons de pénétrer physiologiquement les secrets de ces états, nous trouvons que c'est principalement notre thyroïde qui en fait tous les frais; autrement dit, c'est elle qui perçoit la force, en éprouve une modification fonctionnelle qu'elle communique aux organes végétatifs dont provient l'émotion et au cerveau où naît la pensée qui s'y rapporte. Nous savons bien que c'est cet organe qui détient ce rôle, puisque la privation de la thyroïde nous enlève toute tendance émotionnelle et nous place dans l'indifférence. Le système nerveux coopère bien à renseigner la thyroïde, mais celle-ci possède un véritable sens de sensibilité générale. C'est, en effet, cette glande qui ressent à distance les forces qui nous entourent et nous permet des comportements immédiats, irraisonnés et qui sont la sauvegarde de notre existence.

En voici un exemple dédié aux savants qui croient que ce sont nos pensées et nos jugements qui dirigent nos agissements: un savant traverse une rue mouvementée, passionné par quelque question scientifique; il lit un journal; il descend sur la chaussée, avance sans s'apercevoir qu'une auto lancée à bonne vitesse

risque de l'écraser. Toutefois, à peine alerté par l'avertisseur de l'auto, le savant aura pris toutes les dispositions voulues pour se soustraire à ce danger; or, il peut n'avoir rien vu, n'avoir entendu que fort indistinctement le bruit de la voiture et avoir fait le pas en avant ou en arrière, précipité ou non, juste capable de le sauver. C'est qu'en dépit de son attention accaparée par le texte qui le passionne, sa thyroïde a senti la menace, l'a estimée dans ses modalités, a provoqué un état sentimental dont résultèrent des instigations nerveuses thyroïdiennes sur les centres automatiques qui ont procédé à la commande des mouvements adéquats. La savant aura ainsi la vie sauve, et bien souvent il sera incapable de dire comment et pourquoi il a fait justement le geste qui pouvait le sauvegarder et pas un autre.

Des faits équivalents se produisent continuellement dans nos existences; on peut dire qu'ils apparaissent très souvent dès que nous montons en bicyclette, que nous conduisons une auto et, en général, toutes les fois que nous faisons appel à des « réflexes ».

Les états sentimentaux qui dirigent nos agissements sont extrêmement variés, parce qu'ils résultent de combinaisons d'influence des autres glandes en participation avec la thyroïde et de chacune de ces glandes sur les diverses parties de notre organisme.

J'ai pu effectuer en détail toute cette étude et en établir des tableaux schématiques; je les donne ici surtout à titre documentaire pour montrer l'effort synthétique qu'ils représentent. Ils mériteraient, pour être bien compris, des commentaires qu'il ne m'est pas possible de donner ici.

Aptitude de la personnalité
vis-à-vis des INFLUENCES DÉFAVORABLES.

	RÉACTION	SOUMISSION	FUITE
Physique	Réaction organique, musculaire.	Maladie.	Fuite.
Physiologique	Réaction physiologique. Fièvre.	Adaptation.	Dysfonction glandulaire.
Intellectualité	Réaction morale.	Education.	Débilité mentale.

Comportements particuliers
que nous donnent nos glandes vis-à-vis des forces contraires.

	RÉACTION (activité glandulaire)	SOUMISSION (insuffisance glandulaire)	FUITE (hypofonction glandulaire)
Surrénale	Combattivité. Brutalité. Témérité.	Stupeur.	Désespoir (suicide).
Thyroïde	Colère.	Torpeur physique et mentale.	Peur.
Hypophyse	Résistance.	Sang-froid sentimental et intellectuel.	Découragement.
Génitale	Courage.	Sang-froid physique et physiologique.	Crainte et prévoyance.
	PHYSIQUE	PHYSIOLOGIQUE	INTELLECTUALITÉ.

Comportement de la personnalité
vis-à-vis des influences heureuses.

	SATISFACTION	PLAISIR	ATTIRANCE
Physique	Bien-être physique.	Plaisir des sens et du corps.	Recherche du bien-être et du plaisir.
Physiologique	Euphorie.	Excitation physiologique. Emotions heureuses.	Gaîté. Bonheur.
Intellectualité	Facilité intellectuelle.	Réjouissance. Activité réalisatrice.	Amour de la science, des arts, de la beauté. Réalisation.

Comportements particuliers
que nous donnent nos glandes vis-à-vis des forces favorables.

	SATISFACTION	PLAISIR	ATTIRANCE
Surrénale	Activités physiques, sensuelles.	Sensualité.	Luxure.
Thyroïde	Activité vitale. Sensibilité.	Recherches de toutes les excitations sensorielles et sensibles.	Espoir. Espérance.
Hypophyse	Vie. Evolution. Croissance.	Sciences et mathématiques.	Esprit de la découverte scientifique.
Génitale interstitielle	Bonté. Indulgence.	Altruisme. Charité.	Recherche de la vérité scientifique et morale.
Génitale reproductrice	Fonctions génitales.	Sexualité.	Amour sentiment et intellectuel.
	PHYSIQUE	PHYSIOLOGIQUE	INTELLECTUALITÉ

Les états sentimentaux et émotionnels ne dirigent pas seulement notre vie de relation et la conditionnent; mais l'on peut dire que la plupart de nos pensées, de nos recherches expérimentales et de nos interprétations, en résumé, de nos travaux intellectuels, sont déterminés par nos affectivités. J'ai déjà parlé des états sentimentaux que font peser sur nous nos images verbales et dont il est si difficile de nous débarrasser pour parvenir à de pures abstractions. Je ne saurais trop y insister, car c'est de là que proviennent la plupart de nos erreurs scientifiques et la faiblesse de nos découvertes non seulement pour l'Homme, mais aussi pour les phénomènes universels. Car nous croyons en savoir très long sur ces derniers, parce qu'ils nous donnent toujours la grande satisfaction de quelques applications de notre principe de causalité; mais en vérité l'essence, le principe qui a présidé à l'homogénéité, la pensée essentielle qui relie et fait dépendre tous ces phénomènes les uns des autres et

qu'une synthèse aurait pu nous permettre de découvrir nous échappe. En vertu des tendances de notre esprit, analytique et toujours préoccupé des causes, nous avons reconstruit un monde à notre taille et à notre entendement et point du tout comme il a été conçu réellement. Toutes ces façons d'envisager les faits sont les résultantes de nos sentiments et nullement de notre volonté.

La *volonté* véritable est le pouvoir de penser ou de faire ce qui nous est pénible, désagréable, fatigant, contraire, qui manque pour nous de tout intérêt et pour lequel nous n'avons aucune aptitude, aucun penchant, et aussi de ne pas faire ou penser ce qui nous plaît, nous est agréable, cadre parfaitement avec nos théories préconçues et va dans le sens de nos conceptions métaphysiques. La volonté est donc, non seulement le pouvoir de nous rendre indépendant des influences qui nous entourent et exercent sur nous des pressions dans un sens ou dans un autre, mais de ne plus tenir compte de notre propre personnalité, d'y soustraire entièrement notre effort psychologique, pour rester lucide, impartial dans l'examen et l'appréciation de toutes les données considérées.

J'ai déjà dit qu'un tel pouvoir nous est donné par notre génitale interstitielle qui peut neutraliser ou suspendre les effets des autres glandes sur nos cellules dans leurs tendances spontanées ou même de les forcer à sécréter pour produire le genre d'activité qui nous est nécessaire.

C'est donc grâce à cette glande que nous pouvons établir un acte de libre-arbitre, c'est-à-dire *choisir un agissement à accomplir en fonction d'une finalité morale, éloignée de nos intérêts et altruistes.* C'est élire une pensée, une tendance de sens moral. Il ne faut pas confondre ce dernier avec la moralité. Dans celle-ci se trouve comme facteur déterminant une possibilité, une menace de châtiment. Les punitions éventuelles ont un tel pouvoir émotionnel sur les humains que les psychiâtres ont reconnu que tous les fous qui ne sont pas en crise peuvent être dirigés, déterminés par les récompenses et les punitions. Cependant, comme nous le verrons, ils n'ont aucun sens moral. Ceci provient du phénomène physiologique suivant : le sens moral provient de l'interstitielle; la moralité, de l'hypophyse. C'est l'esprit de calcul, d'intérêt, qui anime cette glande, qui la rend sensible aux châtiments. Elle suscite alors un raisonnement sentimental qui entrave les agissements mauvais de l'individu.

Il ne faut pas oublier que l'hypophyse est régulatrice, stimulante ou freinatrice des glandes elles-mêmes, beaucoup plus qu'elle n'agit sur les tissus, comme le fait l'interstitielle qui neutralise leurs effets. La perspective d'un châtiment, d'une punition, est donc l'élément fondamental de la morale. La plus grande partie des humains obéit à cet état d'esprit, les uns par crainte de la justice terrestre; les autres, divine. Les hommes, animés d'un vrai sens moral qui les incite à faire du bien à leur prochain, même quand celui-ci leur fait du mal, sont exceptionnels.

S'il existe pour nous des possibilités de libre-arbitre, il ne faut pas croire que nous l'utilisons souvent et que nous y faisons appel toutes les fois que nous avons des décisions ordinaires à prendre. Pour nous livrer à cette activité mentale, il nous faut du temps, du calme extérieur et sentimental et le pouvoir de méditer. C'est pourquoi le libre-arbitre est difficilement utilisable dans notre vie de relation, mais devrait être utilisé toujours dans nos recherches intellectuelles.

Le libre-arbitre se compose :

1° D'une inhibition organique et psychologique de nos impulsions, de notre caractère, de ce que nous appelons ordinairement notre premier mouvement;

2° D'un phénomène de réflexion et d'attention;

3° De l'apparition dans l'esprit de deux abstractions, l'une favorisant notre personnalité, l'autre altruiste;

4° D'un raisonnement, d'une comparaison, d'un jugement, d'une mise en balance des deux abstractions considérées;

5° D'un choix;

6° D'une volition.

Comme on le voit par cette analyse, il doit exister l'apparition d'une valeur morale. Certains auteurs ont prétendu que des sentiments altruistes étaient au fond de notre nature. Certainement, au moment de la troisième puberté, il existe chez l'homme une tendance aux sentiments altruistes, mais ils sont assez vagues et fort mal définis chez l'être qui n'a pas eu connaissance de données de sens moral. De telles pensées sont si peu dans la nature humaine que des hommes comme Socrate, Platon et Pythagore, malgré l'élévation de leur esprit, n'ont point condamné l'esclavage. Un tel exemple doit mettre un terme aux

affirmations selon lesquelles l'homme est capable d'avoir spontanément des idées de valeur morale.

Ces idées de sens moral tiennent une place majeure dans tout libre-arbitre. Ne pouvant éclore de notre sentimentalité, il faut que ce soit l'éducation qui nous les donne. Elle doit nous initier aux grandes idées qui sont des abstractions acquises ou proclamées par certains génitaux interstitiels.

Une morale philosophique peut-elle servir de base à l'éducation ? A chacun de répondre à cette question par un acte de libre-arbitre.

Au point de vue de la recherche scientifique, le libre-arbitre a peut-être encore plus d'importance que pour le choix de nos actes de la vie de relation. La finalité qui doit régner dans ce cas est la recherche de la vérité. Mais il doit aussi exister un autre souci chez le savant, celui de ne rien inventer, émettre ou concevoir qui puisse devenir un jour préjudiciable à l'humanité. Beaucoup de savants se posent-ils cette question dans leurs recherches de laboratoire ?

En tout cas, je puis affirmer que la vérité scientifique ne peut être nuisible à l'Homme, au contraire. A mesure que j'avance dans mes découvertes, je constate qu'elles me mènent vers des idées de très haute moralité et de sens moral très élevé.

Ainsi donc, pour établir un libre-arbitre, il faut que le sujet possède dans son esprit lié ou confronté à une idée banale ou immorale celle de sens moral qui s'y oppose ou y correspond. Il faut que ces idées soient à l'état d'abstractions pour pouvoir être plus facilement comparées.

Le libre-arbitre est, au point de vue physiologique, la confrontation d'idéologies ou d'enregistrements appartenant à la surrénale et à la thyroïde et parfois à l'hypophyse qui ont toutes des tendances diversement égoïstes, d'une part, et, d'autre part, d'abstractions provenant de l'interstitielle.

Considérons un peu le phénomène lui-même : la surrénale et la thyroïde, pratiquement, nous poussent à agir en raison d'idées égoïstes; si notre hypophyse raisonneuse intervient, leurs sécrétions sont suspendues et le libre-arbitre devient possible. Si une pensée généreuse, altruiste, est liée à la pensée égoïste, elles apparaissent toutes deux dans ce que nous appelons notre conscience, qui est notre façon de ressentir les modifications vitales que nous font subir les idées, et l'hypophyse peut les estimer, les apprécier, les confronter pour nous désigner l'idée

qui a une valeur morale ou qui est vraie. Elle peut faire un tel office avec égoïsme, quand ses activités habituelles sont tournées vers l'intérêt plutôt que vers un jugement équitable des valeurs abstraites; mais si elle a été exercée à juger des abstractions, elle parvient à reconnaître les vibrations nerveuses et les actions hormonales chimiques qui sont pour elle des idées et qui sont *les plus favorables à la vitalité du sujet lui-même*. C'est la plus grande facilité fonctionnelle qu'éprouve l'hypophyse à l'influence de phénomènes chimico-vibratoires correspondant à une idée qui indique à notre sensibilité la valeur d'une abstraction.

C'est donc cette heureuse concordance entre le fonctionnement hypophysaire et l'état physiologique parfaitement équilibré correspondant à la finalité de l'homme qui lui désigne les valeurs supérieures et morales d'une idée. Car l'être humain, dès sa troisième puberté, se dirige vers sa finalité qui est celle de son interstitielle. Ce sont donc les pensées qui correspondent à cette échéance fonctionnelle qui sont désignées à l'Homme comme de sens moral.

Nous verrons plus tard pourquoi cette finalité, ce fonctionnement de l'interstitielle domine tout l'être; c'est qu'elle est une garantie pour lui de vie active, féconde, prolongée et en même temps de bonne santé physique et morale. Cet état représente donc le critérium nous permettant de juger comme favorables les idées qui correspondent aux qualités de l'interstitielle.

Quand nous voulons juger par un libre-arbitre de la vérité de deux idées, celle qui est vraie nous donne une impression de sérénité, de calme et aussi de force vitale, en même temps que la pensée s'éclaire et prend plus de puissance.

Comme on le voit, le libre-arbitre ne peut être à la portée de tous. L'eunuque, le fou ne le peuvent, faute d'une interstitielle active. L'enfant ne le peut guère avant sa troisième puberté, et l'adulte ne peut y réussir vraiment que s'il est en bon état d'équilibre physiologique et moral. On comprend, dans ces conditions, que bien peu d'hommes en ce monde aient pu approcher la vérité scientifique.

On remarquera que tout ce travail est dominé par l'importance de la génitale interstitielle. Je ne saurais passer à un autre chapitre sans donner quelques indications pratiques au sujet de cette glande animatrice des plus grands cerveaux humains. Presque tous les hommes qui ont réalisé une œuvre

esthétique, littéraire ou scientifique, ont fait plus ou moins appel à leur fonctionnement génital. Car il apporte, en raison de libres-arbitres normaux ou élémentaires, des possibilités de critique, de choix de formes ou d'idées meilleures.

1. L'être, dès sa naissance, possède une génitale interstitielle vivace, en prédominance très accusée. La génitale reproductrice s'en ressentira et restera sous la domination constante de l'interstitielle. Le sujet sera complètement maître de sa sexualité; son intelligence pourra être très grande, ses sentiments hautement altruistes, sa foi extrêmement élevée. L'humanité nous en présente deux magnifiques prototypes, dont la perfection est telle que l'origine du premier semble fort mystérieuse : Jésus-Christ et Jeanne d'Arc.

2. L'être présente à sa naissance une interstitielle prédominante et la cérébralité est principalement réceptrice de son hormone. La sexualité se développe peu ou pas. La sentimentalité et la foi sont fortement accusées, peu les excitations sexuelles. Nous avons avec une grande adresse manuelle : Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, et avec une forte imagination : Dante.

3. L'être est normal jusqu'à la deuxième puberté; la génitale sexuelle se développe, mais la génitale interstitielle reste très prédominante et maîtresse de la sexualité. Nous avons alors les grands saints de la religion catholique : saint Vincent de Paul, saint Bernard, etc., dont la croyance est forte, l'amour du prochain, l'esprit de charité accusé.

4. L'être possède une génitale reproductrice accusée et une interstitielle également développée, la première pouvant être légèrement prédominante. Les deux glandes semblent suivre une marche et un développement parallèle; la sexuelle pouvant stimuler la génitale interstitielle, celle-ci restant maîtresse intellectuellement de la première.

a) Quand le physiologique (ensemble glandulaire dont résultent les sentiments) est influencé favorablement par la génitale interstitielle, on peut avoir de grands saints auxquels les tentations charnelles n'ont pas manqué;

b) Quand l'intellect est fortement influencé et aussi le physiologique par la génitale interne, nous pouvons avoir de grands prédicateurs : Bossuet, Bourdaloue;

c) Quand la génitale externe conserve son activité normale, mais que l'interstitielle est très puissante sur l'intellectualité, on a de grands écrivains : Corneille, Racine, Boileau, Balzac, Buffon, etc..., ou de grands médecins : Ambroise Paré, Claude Bernard, etc... ;

d) S'il y a une tendance artistique : Velasquez, Rubens, Rembrandt ;

e) Avec tendance philosophique : Platon, Socrate, Pythagore, Leibnitz, Kant, Maine de Biran.

5. De plus, la génitale interne peut encore se combiner non seulement aux autres glandes, pour nous apporter des possibilités plus particulières et plus accusées, mais encore toutes nos aptitudes sensorielles et organiques.

a) Quand la génitale s'applique à tout l'ensemble organique, mais assez peu au physiologique, le courage et la volonté dominent l'être; on voit alors apparaître de grands généraux : Alexandre, César, Bayard, Turenne, Napoléon;

b) Quand la thyroïde est agissante en même temps que la génitale, on a surtout des poètes : La Fontaine, Chateaubriand, Lamartine, Musset, Victor Hugo;

c) Quand l'hypophyse agit avec la génitale, on a des savants : Newton, Lavoisier, Laplace, Pasteur;

d) Quand la surrénale collabore avec la génitale, on a souvent de grands musiciens : Beethoven, Mozart, Bach.

6. Chez tous les hommes normaux et glandulairement équilibrés, à la fin de leur vie, la génitale interne s'hypertrophie. Selon leur degré de culture intellectuelle, un esprit raisonnable. un meilleur jugement, une appréciation plus exacte des valeurs apparaît. Ces particularités ont valu aux vieillards et aux anciens une grande considération jusqu'à notre époque. Aujourd'hui qu'une prétendue sagesse est incluse dans les livres, l'Homme croit qu'il n'est plus besoin des hommes âgés pour l'émettre et la répandre. Chez certains esprits supérieurs, en raison d'un parfait équilibre glandulaire peut se manifester l'esprit de synthèse. Phénomène d'autant plus rare qu'il exige de la part de l'être le refoulement de ses tendances sexuelles pendant sa jeunesse.

CHAPITRE XII

L'HOMME PATHOLOGIQUE

Nous avons vu dans ses grandes lignes le fonctionnement de l'Homme normal. Il semble que je ferais presque uniquement œuvre de physiologiste et fort peu de médecin, ce que je suis, si les identifications et les découvertes auxquelles je suis parvenu ne servaient pas à compléter un peu nos notions de pathologie.

Depuis plus d'un siècle, les médecins s'efforcent d'acquérir des signes de plus en plus précis, de plus en plus certains et de plus en plus nombreux sur chaque maladie; ils cherchent aussi à décrire et à définir des maladies de plus en plus nombreuses. Ainsi font les allopathes. Les homéopathes s'efforcent, semble-t-il, de faire le contraire; ils négligent les entités morbides pour ne s'en tenir qu'à des signes, des particularités fonctionnelles. Sans doute, ont-ils raison les uns et les autres, puisqu'ils guérissent des malades, et c'est ce qu'on leur demande.

Mais, au point de vue théorique et scientifique, les progrès sont beaucoup moins importants qu'en thérapeutique. On a l'impression que la pensée médicale se disperse, qu'elle s'étiole dans la recherche de faits et d'expériences de valeur très secondaire et n'ayant qu'un rapport très éloigné avec l'Homme dans ces activités. Elle paraît n'avoir aucune idée directrice; elle nous présente l'Homme comme composé d'une série de mosaïques fonctionnelles, tandis que nous constatons que celui-ci forme un bloc synergétique d'une parfaite homogénéité. Les médecins, en se spécialisant, voient de plus en plus des affections locales et des maladies et non un individu en état morbide. Ce n'est généralement pas un seul organe qui est atteint, mais toute l'économie, et si un organe est malade, c'est que tout

l'organisme l'a permis; le trouble n'est pas seulement local, mais général. Mais de cela, les médecins se soucient assez peu.

Sans doute, est-ce surtout la faute au laboratoire. C'est si tentant de faire examiner un peu de sang, d'urine ou de suc gastrique à des chimistes-biologistes et de recevoir sur un bout de papier le mot de l'énigme pathologique sur laquelle la clinique n'a donné que des incertitudes.

Tout cela est fort beau, mais ne nous dit guère ce qu'est la maladie; pourquoi nous désignons de la même image verbale, du même mot de maladie, des affections fort différentes, comme si ce mot n'était pas autre chose qu'une opposition abstraite à celui de santé; son contraire si l'on veut. Pourtant, il serait intéressant de savoir ce qui permet l'apparition des maladies chez certains, tandis que d'autres restent en bonne santé, quoique porteurs de germes infectieux. Le microbe ne serait donc qu'une cause incidente et secondaire de la maladie. Pouvons-nous affirmer qu'il en est strictement, intégralement, et à lui seul la cause ?

Cette manière analytique de considérer et d'étudier les maladies fait qu'aucune grande conception pathologique ne voit le jour, tandis que, pendant ce temps, se modifient les maladies. Jeune étudiant, nos professeurs insistaient sur le fait que le cancer était l'apanage des vieillards. Pouvons-nous en dire autant aujourd'hui ? Avant 1880, la syphilis était surtout cutanée; elle tend à devenir aujourd'hui nerveuse, et il en est ainsi de bien des maladies, pendant que les grands remèdes que nous découvrons : camphre, iode, sulfamides, pénicilline, perdent progressivement de leur valeur curative. Ainsi se constituent sous nos yeux, durant notre vie scientifique, cependant bien courte, des problèmes pathologiques auxquels nous ne savons comment répondre, parce que nous nous occupons toujours de détails minuscules, de résultats de laboratoire qui ne sauraient nous en rendre compte.

Il faut avouer que nos progrès médicaux sont lents, malgré les efforts énormes que nous faisons et l'accumulation de masses de données nouvelles, mais qui ne sont que des poussières de connaissances. Avec un tel matériau, pourrons-nous jamais construire un grand édifice comme en demande l'Homme Pathologique ?

Ce qui doit nous démontrer que nos méthodes et nos idées ne sont pas parfaites, ni nos principes médicaux bien efficaces,

ce sont les maladies mentales. Ici les progrès sont presque nuls ou débiles. Ce n'est point la conception de Freud, d'après laquelle la névrose est une fuite devant le réel, ni même celle de l'automatisme mental de de Clérambault qui nous expliqueront le trouble fonctionnel existant dans la folie.

Toutefois, nos glandes peuvent nous expliquer bien des phénomènes morbides, car si nos métabolismes sont leur fait, il est bien fatal qu'elles soient pour quelque chose et peut-être pour beaucoup dans toutes les maladies.

FIEVRE

Avant d'examiner quelque peu certaines affections, il me semble utile de parler de la fièvre. On me dira que nous savons tous ce qu'elle est et qu'il est vraiment oiseux d'en parler à nouveau. Cependant, comment et pourquoi s'effectue cette hausse de température ? Par quel moyen l'organisme y parvient ? Pourquoi, après quelques jours de fièvre avec conscience et sans sommeil, le malade peut-il présenter du délire et comme une sorte de somnolence et de sommeil profond ? Il existe donc bien, au sujet de ce signe, qui peut apparaître dans toutes les maladies, des petites obscurités qui gagneraient sans doute à disparaître.

Nos livres classiques ne sont pas très prolixes au sujet de la fièvre. Les auteurs y constatent que la température monte en raison des combustions et de la destruction des matières organiques en réserve ou dans les tissus. On peut craindre que beaucoup d'étudiants, et peut-être de vieux praticiens, n'en sachent pas plus long.

La fièvre se caractérise par une augmentation fort importante de la température. Elle n'est point due, comme pourraient le croire certains, à des activités du système nerveux. Un chien ne présentant pas de système sympathique présente de la fièvre avec accélération cardiaque et de la respiration, exactement comme un chien normal; par contre, l'être privé totalement de sa thyroïde ne présente plus de fièvre. Cette augmentation de la chaleur animale est provoquée par l'oxydation exagérée provenant de la sécrétion thyroïdienne qui s'active dans tous les tissus. C'est cette hormone qui obtient à la fois tous les signes constatés dans la fièvre.

Elle accélère le pouls et la respiration; elle crée la dilatation des capillaires périphériques qui se traduit par la rougeur du visage, tandis que la brillance des yeux est fort vive, excellent signe de thyroïdie. C'est encore elle qui incite les hématies à se charger le plus possible d'oxygène pour permettre aux cellules de brûler, grâce à son intervention, leurs réserves cellulaires. C'est encore cette sécrétion qui libère les graisses et les sucres organiques dont l'oxydation donnera encore plus de chaleur.

Quand la thyroïde veut atteindre à une haute température, elle n'inhibe pas totalement la surrénale dont la sécrétion ferait baisser la température, mais elle l'excite légèrement; ainsi cette dernière participe-t-elle à l'élévation de la température.

L'origine thyroïdienne de la fièvre nous explique que les enfants entre 1 à 7 ans, dont le métabolisme est fort élevé, présentent des accès de fièvre soudaine avec une température généralement beaucoup plus élevée que chez l'adulte. C'est pour cette raison que l'enfant résiste vivement et longtemps à la typhoïde beaucoup plus que le vieillard, parce que celui-ci a une thyroïde beaucoup moins vivace.

D'ailleurs, pour reconnaître que la fièvre est une hyperactivité thyroïdienne, il suffit d'établir la notion d'identité de la fièvre vis-à-vis de l'hyperthyroïdie; les signes sont exactement les mêmes avec plus d'exagération pour la fièvre, en particulier du côté de l'oxydation cellulaire.

La fièvre présente une marche variable selon l'âge et l'état de la thyroïde du sujet beaucoup plus que selon la maladie elle-même, sauf dans le paludisme et les maladies similaires.

Généralement, quand l'infection est importante et bien déclarée, le malade a, dans les premiers jours, une forte fièvre. Il est rouge; ses yeux sont brillants; il ne peut dormir; cependant, parfois, il peut avoir encore un peu d'appétit. Au bout de quelques jours, le tableau change : le malade a bien toujours de la fièvre, les signes respiratoires et cardiaques sont semblables, mais le malade peut être plongé dans une sorte de somnolence; il parle avec lenteur, répond avec du retard aux questions qu'on lui pose; tout lui est indifférent, pourvu qu'on le laisse tranquille. Parfois il se réveille de sa torpeur, présente du délire et se lève, a de l'agitation, veut reprendre ses occupations ordinaires, ou bien est brutal jusqu'au point de commettre un crime. Généralement, le malade ne se souvient que difficile-

ment ou fort mal de cette période, pendant laquelle il a perdu conscience de ses actes et de ses paroles.

Si, dans la première partie de la fièvre, c'est la sécrétion de la thyroïde qui peut obtenir tous les effets synergétiques très variés de ce phénomène, il arrive un moment où ses énergies sont moins grandes, où la fatigue de cette glande et son épuisement sécrétoire pourrait avoir les plus désastreuses conséquences; il faut donc que des économies hormonales s'effectuent, sous peine de voir la fièvre cesser et les microbes pulluler dans l'organisme et emporter le malade, à moins que l'insuffisance thyroïdienne soit si importante que les organes végétatifs s'arrêtent, entraînant la mort.

L'organisme doit donc être très économe de cette précieuse sécrétion et, pour y arriver, il utilise des phénomènes nerveux thyroïdiens, au lieu de sécrétoires. Les instigations nerveuses de cette glande vont exciter les centres nerveux automatiques où le mode de fonctionnement de la fièvre est enregistré et celle-ci continue, mais la sécrétion thyroïdienne n'influence que les tissus pouvant faire monter la température, tandis qu'elle délaisse toutes les autres fonctions dont elle a ordinairement la charge dans notre vie de relation : vitalité des organes des sens avec les enregistrements qui en résultent, sensibilité générale et évolution continue de la pensée; la digestion et l'évacuation sont plus ou moins retardées ou suspendues, en raison de cette insuffisance thyroïdienne. Les ordres du système nerveux peuvent parfois dépasser la mesure, et c'est dans ces cas que l'on voit la fièvre monter d'une manière dangereuse. Toutefois, c'est un mode essentiellement économique de produire l'oxydation cellulaire et la hausse de la température, mais ce mode fonctionnel détruit les aptitudes ordinaires de la vie de relation et en particulier les sensations, les sentiments, la conscience et la mémoire, principalement cette dernière qui demande une utilisation thyroïdienne non négligeable.

Parfois, les instigations nerveuses thyroïdiennes se trompent un peu d'adresse, ou bien les centres automatiques ne se cantonnent pas à reproduire les synergies de la fièvre; ils émettent aussi des vibrations se rapportant à des activités automatiques courantes ou répondant à des préoccupations, à moins que la surrénale n'en soit activée et des actes brutaux apparaître. C'est donc une sorte de somnambulisme que le délire.

Quand les processus de la fièvre ont sauvé le malade, les

centres automatiques et la thyroïde nerveuse s'arrêtent; le sommeil physiologique normal envahit le malade; il dort, permettant à sa thyroïde de récupérer des possibilités sécrétoires. Si cette glande y parvient vite, la convalescence est écourtée, le retour à la santé et aux activités rapide; si le sujet reste fatigué, c'est-à-dire avec une thyroïde encore plus ou moins en insuffisance, la convalescence est lente, difficile, les rechutes à craindre.

UTILITÉ DE LA FIÈVRE. — Pourquoi existe-t-il de la fièvre ? Si la majorité des médecins estiment que la fièvre est utile à la guérison, quelques-uns pensent qu'elle est plus ou moins nuisible. Si l'organisme augmente sa température, c'est que la plupart des microbes sont gênés dans leur vitalité et leur reproduction par une élévation de la température. Vers 40°, les métabolismes organiques du malade s'effectuent mieux et avec beaucoup plus de rapidité; les globules blancs prolifèrent et surtout ont une activité beaucoup plus grande; ils passent facilement au travers des tissus, englobent et détruisent beaucoup plus facilement les microbes; il est fort probable aussi qu'à cette température le métabolisme de l'iode est beaucoup plus agissant sur les microbes. Les auteurs ne sont point encore très affirmatifs au sujet de cette action thyroïdienne. Cependant, Sainton, Simonnet, Brouha écrivent : « L'hyperthyroïdisation intervient aussi dans les réactions immunologiques en les accroissant : phagocytose, index opsonique, bactériolysines, pouvoir alexique du sérum; les réactions sont variables vis-à-vis de l'infection expérimentale et en ce qui concerne les phénomènes de sensibilisation. Toutefois, dans l'ensemble, les résultats expérimentaux sont en faveur de la résistance vis-à-vis des infections et d'une résistance au choc anaphylactique [1]. »

Il est bien évident que de telles appréciations ne sont point extrêmement favorables à l'action de la thyroïde pour démontrer qu'elle est indispensable dans la lutte anti-microbienne. Il est bien certain que ce n'est pas ce texte qui m'a fait penser que l'organisme utilisait surtout la thyroïde contre les infections microbiennes; c'est simplement la notion d'identité entre la fièvre et l'hyperthyroïdie.

D'ailleurs, les savants qui ont effectué de telles expériences

1. *Endocrinologie expérimentale,* Masson, édit.

ne les ont pas conçues en parfaits endocrinologistes. Quand on donne à un organisme normal de l'extrait thyroïdien, il n'émet plus guère de sa propre sécrétion; la thyroïde se met en insuffisance; la quantité de cette hormone n'est pas beaucoup plus élevée dans le sang qu'à l'ordinaire. Aussi est-il très heureux que les auteurs aient pu, malgré cela, obtenir des résultats relativement favorables.

Pour exécuter comme il convient cette expérience, il faudrait comparer un animal privé de sa thyroïde avec un autre en ayant une normale. Dans ce cas, nous savons que la moindre infection tue l'animal sans thyroïde. Une telle constatation prouve bien que cette glande est l'agent principal de lutte contre l'infection.

INFECTIONS ET CICATRISATIONS

INFECTION LOCALE. — Quand nous considérions, jeune étudiant, une infection localisée, on nous répétait : « *Rubor, calor, dolor.* » Souvent, depuis, j'ai pensé à ces quelques mots comme les signes essentiels et caractéristiques de l'intervention thyroïdienne sur un organe. *Rubor,* c'est la vaso-dilatation, les capillaires gorgés de sang devant activer tous les métabolismes locaux; *calor,* c'est l'augmentation de la température, autrement dit l'oxydation, qui, elle aussi, est thyroïdienne; enfin, *dolor,* c'est l'augmentation de la sensibilité, des sensations pénibles qui nous indiquent combien la thyroïde est nécessaire à l'activité nerveuse elle-même, car une augmentation de la sensibilité dans une région tissulaire serait sans cela inexplicable. Cette dernière douleur a pour objet de stimuler l'activité thyroïdienne; toutefois, elle a l'inconvénient, quand la douleur est trop violente, d'imposer à la thyroïde une insuffisance, car l'organisme semble avoir toujours comme finalité fonctionnelle d'économiser par-dessus tout nos sécrétions glandulaires. Il suffira d'étudier au microscope les phénomènes de réaction locale, avec dans l'esprit l'effort synergétique de la thyroïde, pour y découvrir toute l'explication des phénomènes que l'on y constate.

Si cette détermination des effets de la thyroïde dans les infections locales nous indique le rôle primordial de cette sécrétion, nous devons estimer, en dehors des traumatismes ou des lésions ayant intéressé l'intégrité des tissus, que l'apparition de toute infection locale ou générale a eu pour origine primitive et prin-

cipale une insuffisance thyroïdienne, soit dans le tissu porte d'entrée, soit en raison d'une débilité fonctionnelle même de cette glande ou de son manque de sensibilité ou de lenteur à intervenir. Nous voyons, en effet, se précipiter cette sécrétion dès qu'un trouble cellulaire intervient. Si nous nous cognons, si nous nous piquons, bientôt après interviennent les signes donnés plus haut en latin, caractéristiques de l'irruption thyroïdienne.

Mais, dans certaines maladies, l'atteinte, le point d'inoculation de l'affection peut débuter par d'autres signes que ceux qui devraient marquer la réaction contre l'infection. Ceux qui apparaissent alors sont caractéristiques d'une insuffisance thyroïdienne. C'est le cas du chancre syphilitique. Les signes qui devraient survenir lors de l'atteinte du spirochète pour le détruire n'apparaissent pas; la plaie n'est guère congestionnée; l'ulcération présente de la vaso-constriction constatable par l'état peu sanguinolent de l'ulcération; quant à la sensibilité, elle est fortement atténuée. Tous ces signes indiquent nettement que les spirilles ont la propriété de provoquer au moins une *hypofonction thyroïdienne locale* ou peut-être générale; c'est ce qui permet à ce microbe de passer dans le sang et de s'y multiplier sans faire apparaître de fièvre réactive qui ne manquerait pas de l'importuner, sinon de le détruire. C'est pourquoi le paludisme expérimental ou thérapeutique, la fièvre artificielle, sont parvenues à lutter contre l'envahissement de la syphilis dans les cas d'atteinte du système nerveux.

Il est probable que les antiseptiques que nous avons découverts contre la syphilis, le mercure, l'arsenic, le bismuth, diminuent les effets inhibiteurs du spirochète contre la thyroïde, tout en augmentant à petites doses l'activié de cette glande. Je suis certain de cette dernière action; la deuxième est à vérifier non *in vitro,* mais *in vivo.*

THYROÏDE ET CICATRISATION. — La thyroïde intervient aussi dans les cicatrisations. Ces temps derniers, les auteurs ont utilisé la poudre de sang desséché pour saupoudrer les plaies et se sont extasiés sur les bons effets obtenus. Les globules rouges paraissent servir de nourriture aux cellules cicatricielles. Il est bien certain qu'une telle action se comprend mal si on ne se rapporte pas aux propriétés glandulaires. Depuis quelques années déjà, je connais les heureux effets de l'extrait thyroïdien sur la cicatrisation. Je l'ai essayé à plusieurs reprises sur

plusieurs malades et sur moi-même avec un plein succès. On obtient chez un sujet de cinquante ans la même vitesse de cicatrisation que chez un enfant, et les séquelles cicatricielles sont nulles. D'ailleurs, la suppuration est très heureusement combattue et disparaît très vite. Cet effet est aussi excellent sur les plaies atones.

Si on considère cette question au point de vue théorique, on doit penser que la cicatrisation exigeant une restauration, une régénération et une multiplication cellulaire, les poudres que nous devrons composer à cet effet devront contenir les extraits glandulaires nécessaires à ces fonctionnements; alors nous obtiendrons des résultats remarquables et, en particulier, des cicatrisations par première intention et sans suppuration.

L' « ÉTAT DE CHOC » ET LES INFECTIONS. — Jusqu'à présent, je ne pense pas que quelqu'un ait vraiment indiqué la raison pour laquelle les changements de température, le froid et le chaud, le passage de l'un à l'autre ou inversement, les courants d'air, la fatigue musculaire, les soucis, les chagrins, les préoccupations, la fatigue sexuelle et parfois intellectuelle, ainsi que bien d'autres influences et causes contraires, peuvent devenir des prédispositions aux états morbides. Une expérience célèbre de Pasteur nous a indiqué le rôle que peuvent avoir les agents externes dans l'apparition des maladies. C'est en plaçant les pattes des poules dans l'eau froide qu'il fit contracter à ces animaux le choléra. L'effet de ce refroidissement crée une dépression vitale, mot qui reviendra souvent sous ma plume et que je désignerai du mot abstrait d' « état de choc ». Fonctionnellement, il n'est pas autre chose qu'une *hypofonction thyroïdienne* généralisée.

Il faut donc, pour qu'apparaisse une infection localisée ou générale, une hypofonction thyroïdienne tissulaire locale, ou bien s'étendant à toute l'économie et l'apparition d'un « état de choc », c'est-à-dire l'action d'une force contraire ayant provoqué une hypothyroïdie. C'est cette dernière qui est la cause majeure de l'éclosion des infections. Si la sécrétion thyroïdienne surgit soit dans la région atteinte, soit dans l'économie générale, l'infection est muselée ou elle avorte après une courte lutte entre le microbe et le pouvoir bio-chimique de la sécrétion thyroïdienne.

C'est pourquoi les maladies présentent presque toutes des portes d'entrée plus favorables les unes que les autres. Il en est ainsi pour la fièvre thyphoïde, parce que les microbes peuvent

passer sans grand dommage au travers de l'intestin et s'y multiplier, tandis que si l'on injecte sous la peau d'un animal le même bacille, l'hyperfonction thyroïdienne locale l'empêche de se multiplier, parce qu'il y a eu irritation et lésion locale suffisante pour alerter la thyroïde.

COOPÉRATION DES AUTRES GLANDES CONTRE LES INFECTIONS. — Il existe encore d'autres conditions à cette lutte contre les infections, et il est certain que la thyroïde n'est pas la seule sécrétion qui doit intervenir dans une telle action. Les microbes sont divers; ils ont des propriétés vitales très différentes auxquelles les sécrétions glandulaires doivent répondre d'une manière particulière et adéquate. Si la thyroïde possède sa propriété oxydante et son métabolisme iodé, la surrénale a un pouvoir hydrogénant qui doit certainement contribuer à détruire certains microbes. Mais il faut penser qu'il y a plus et que l'organisme doit combiner des formules glandulaires pour chaque catégorie de microbes. Cette idée, car ce n'est qu'une hypothèse, devra être vérifiée. Elle me semble expliquer l'action spécifique des divers vaccins, qui seraient des stimulants plus ou moins importants des diverses glandes. Pour certaines maladies, il faudrait, par exemple, une combinaison thyroïdo-surrénale; pour une autre, thyro-hypophysaire; pour une troisième, thyro-génitale, etc... C'est pourquoi on a remarqué que la prise de certains extraits glandulaires écourtait les maladies.

Quand nous examinerons l' « état de choc », nous verrons qu'il n'est qu'une insuffisance thyroïdienne plus ou moins importante qui peut avoir pour origine toutes les influences les plus diverses et les plus hétéroclites, les moins attendues, pouvant provoquer un tel état fonctionnel. C'est ainsi que les émotions, une grande peine, une grande peur qui suspendent le fonctionnement thyroïdien peuvent devenir la cause prédisposante d'infection; tandis qu'une joie, si elle n'est pas trop forte et ne se prolonge pas trop, apportera de la santé; toutefois, si elle est intense ou, mieux, si elle se prolonge, pouvant, dans le premier cas, sidérer la thyroïde, ou, dans le deuxième, l'épuiser progressivement au point de vue hormonal, la joie pourra devenir, elle aussi, un état de choc brutal ou insensible pouvant aboutir à une maladie. Ainsi, l' « état de choc » qui, physiologiquement, n'est pas autre chose qu'une hypofonction thyroïdienne, peut avoir les origines les plus diverses et devenir une possibilité d'infection.

IMMUNITÉ. — Certains individus échappent très difficilement aux infections; d'autres n'en sont jamais atteints; jusqu'à présent, nous n'en connaissions point les raisons. J'ai déjà dit que, pour lutter, anéantir une infection, il est nécessaire que le sujet ait une thyroïde active et sensible, c'est-à-dire ne tombant point en hypofonction dès la première atteinte microbienne, mais, au contraire, se plaçant en réaction. Il ne faut pas penser qu'un sujet nettement thyroïdien pourra jouir pour cela d'une immunité très grande. Ce n'est pas l'activité thyroïdienne en elle-même qui compte, mais son pouvoir de s'alerter dès la moindre atteinte dans des conditions adéquates, de temps, de lieu et de composition hormonale, c'est-à-dire en coopération avec les autres glandes. Ceci nous amène à penser que ce sont surtout les sujets bien équilibrés glandulairement et au point de vue de leur fonctionnement végétatif qui résistent aux infections le plus facilement.

Il nous faut maintenant considérer les causes majeures de cet équilibre endocrinien. Il est assez souvent précaire chez l'enfant. En effet, nous voyons chez lui apparaître nombre d'infections, dont plusieurs sont plutôt rares chez l'adulte et exceptionnelles chez le vieillard. Si on examine les possibilités glandulaires de ces divers sujets, on s'explique mieux l'apparition des infections. L'enfant présente, comme je l'ai dit, une génitale interstitielle relativement peu vivace et surtout assez inexpérimentée, peu entraînée à établir des rapports fonctionnels entre les glandes elles-mêmes et le système nerveux d'autre part; de plus, l'enfant est surtout thyroïdien, c'est-à-dire que non seulement chez lui l'activité de cette glande est très grande, mais surtout que ses variations fonctionnelles sont exagérées; il passe, en effet, en raison de son exubérance et de ses activités (course, cris, rires et pleurs), par des variations émotionnelles très importantes, et si sa thyroïde est très active, elle est affectée d'autant plus d'hypofonctions importantes et prolongées qui facilitent beaucoup les invasions microbiennes; enfin, l'enfant ne possède pas les enregistrements nerveux de réactions contre les agents nuisibles que l'adulte a acquis et qu'il peut reproduire dès qu'il est menacé par une infection; ces réactions enregistrées sont, en effet, des sortes d'états émotionnels dans lesquels la thyroïde et les autres glandes sont incitées à agir d'une certaine manière ou localement, pendant qu'elles peuvent se livrer à d'autres occupations, régularisations ou activités spéciales. L'adulte possède

donc, grâce aux expériences antimicrobiennes qu'il a faites dans sa jeunesse et qu'il a enregistrées, des éléments de potentiel fonctionnel qui lui évitent d'être trop souvent victime d'infections.

Cependant, l'adulte peut, malgré tout, contracter des maladies en raison de l' « état de choc » qui peut provenir d'activités trop pénibles, non point tant dans nos travaux que dans nos excès sexuels; la sexualité est très facilement la source d'un état de choc chronique, c'est-à-dire d'une faiblesse progressive de l'activité glandulaire et en particulier de la génitale interstitielle qui rompt, par son insuffisance, l'équilibre glandulaire et prédispose l'individu à des variations exagérées de sa thyroïde, et nous retombons sur le même cas que pour l'enfant. Toutefois, il est rare que chez l'adulte réapparaissent les infections, surtout fréquentes dans l'enfance.

Chez le vieillard, les variations glandulaires sont d'autant moins grandes que la thyroïde est moins active, tandis que la génitale devant normalement s'hypertrophier est plus prédominante. Aussi, le vieillard, sans avoir à sa disposition de grandes variations fonctionnelles de la thyroïde, est peu envahi par les microbes, et il l'est d'autant moins que son équilibre glandulaire est bon, c'est-à-dire que son interstitielle est puissante par rapport aux autres glandes. Cependant, son état d'hypofonction thyroïdienne le rend accessible aux microbes anaérobies et aux infections apyrétiques comme les abcès urineux, que l'on voit assez rarement chez les enfants.

Ainsi donc, les conditions de l'immunité générale sont les suivantes :

1° Une thyroïde possédant une vitalité et des ressources sécrétoires importantes;

2° Une sensibilité particulière de cette glande vis-à-vis des microbes pouvant l'alerter rapidement et lui permettre de mettre l'organisme en lutte contre une infection locale ou générale et un état de vigueur de cette endocrine qui lui permet de se mettre en état de réaction et de ne pas tomber en hypofonction, autrement dit en état de choc;

3° D'un fonctionnement suffisant des autres glandes pour qu'elles soient excitées facilement et puissent entrer, elles aussi, de concert dans la lutte, d'une manière adéquate, contre les infections. A ce sujet, il ne faut pas oublier que l'hypophyse étant la glande des métabolismes, doit avoir à s'employer d'une

manière très précise dans la libération et la mise en utilisation non seulement des matières nutritives, mais de tous les sels minéraux qui doivent certainement jouer un certain rôle dans cette lutte;

4° Le sujet doit jouir d'un bon équilibre glandulaire, ce qui se traduit fonctionnellement par des organes végétatifs sains et répondant parfaitement aux instigations glandulaires et nerveuses;

5° Enfin, il doit exister une interstitielle vigoureuse pour que l'équilibre endocrinien soit effectif, c'est-à-dire sans grande variation fonctionnelle dans les diverses activités de la vie de relation et vis-à-vis des influences extérieures, tandis qu'elle doit permettre toutes les variations fonctionnelles nécessitées par la lutte contre l'infection. L'action de l'interstitielle doit donc être très active pendant notre vie de relation et se placer dans un certain état d'insuffisance pendant les infections, ce qu'elle fait très volontiers, d'autant plus qu'elle est très sensible aux forces contraires microbiennes.

Les infections ne sont pas les seules maladies que nous pouvons présenter. Il en est de fonctionnelles et d'organiques.

Pour les premières, ce sont des irrégularités de fonctionnement. Leur prototype est la dysfonction endocrinienne; quand elle est très importante, elle donne lieu aux maladies endocriniennes; quand elles sont moins violentes, elle provoquent les états endocriniens; mais, le plus souvent, ces états glandulaires retentissent sur les organes végétatifs. Ces atteintes sont le plus souvent insidieuses et marchent progressivement; elles se traduisent par des palpitations, de l'arythmie, de la lenteur du pouls, de l'hypo ou de l'hypertension, une respiration trop lente, trop rapide, ou un indice spirométrique diminué, et puis ce sont tous les troubles de l'élimination, toutes les excrétions qui peuvent se mal effectuer. Dans tous ces dérèglements, les glandes principales ne sont pas les seules intéressées, mais aussi le foie, le pancréas, la rate, les parathyroïdes, les reins, etc...

Les troubles fonctionnels n'attirent l'attention des sujets que lorsqu'ils sont trop gênants ou douloureux; mais ils n'en existent pas moins, quoiqu'on les ignore, et si les glandes ne retrouvent pas un équilibre fonctionnel en rapport avec l'évolution plus ou moins avancée de l'être, les troubles fonctionnels finissent, en raison non seulement de perturbations de la nutrition, mais

surtout de l'oxydation et de l'hydrogénéation cellulaires, par créer des lésions anatomiques et organiques plus ou moins graves, alors apparaît une troisième sorte de maladies : les organiques.

Les maladies organiques, comme les fonctionnelles, proviennent à l'origine de troubles glandulaires qui, ayant retenti à la fois sur les métabolismes et sur les fonctionnements des organes, aboutissent à des altérations cellulaires. Elles peuvent atteindre toutes les parties de l'organisme, depuis la pointe des pieds avec la maladie de Reynaud, jusqu'au cerveau avec les hémorragies cérébrales, en passant par l'hypertrophie cardiaque, la faiblesse du myocarde, la sclérose des poumons, des artères, du rein, la calcification de la cage thoracique ou emphysème, etc., particularités morbides que nous traduisons souvent d'un seul mot : arthritisme, et sur le compte duquel nous mettons tous les troubles ou lésions organiques que nous rencontrons, surtout dans la vieillesse.

L'apparition des maladies fonctionnelles et organiques provient le plus souvent de la faiblesse ou de l'insuffisance de la génitale interstitielle, qui est le facteur le plus à craindre de tous ces désordres. C'est parce que, d'une part, l'équilibre glandulaire est mal sauvegardé et, d'autre part, parce que le sujet évolue mal ou nullement vers sa finalité vraie, la prédominance de sa génitale interstitielle, qu'apparaissent la plupart des maladies de la vieillesse.

Je ne veux pas faire ici un cours de pathologie sur de nouvelles bases synergétiques et synthétiques; je veux simplement ouvrir les yeux aux chercheurs sur des phénomènes qui n'ont pas été mis encore en lumière et sur lesquels on n'a ni constaté, ni expérimenté. Pour vérifier par l'expérimentation de telles idées, il ne faut pas laisser son esprit imaginer des facteurs et des conditions qui tiennent beaucoup plus de la physique et de la chimie que de la biologie. Tout ce que l'on fera dans cet ordre d'esprit a toute chance de n'être ni durable, ni de valeur, ni biologiquement exact. Par contre, toutes les expériences qui s'inspireront des conditions de la vie de l'Homme, de ses activités, de ses possibilités, des particularités de sa vie, auront toutes chances d'être fort utiles, vraies et de passer à la postérité. Je n'en veux pour preuve que l'expérience de Pasteur dont je parlais plus haut et aussi de celles de Cannon; ces dernières, malgré l'inexplication fonctionnelle à laquelle elles ont abouti, conservent une très grande importance biologique.

Pour illustrer les considérations précédentes, on me permettra d'émettre quelques idées sur la tuberculose et le cancer et enfin de donner l'origine foncière et fonctionnelle des maladies mentales, détermination dont l'importance n'échappera à personne.

TUBERCULOSE

Grâce à des travaux considérables et acharnés, nous avons fait de très grands progrès dans la guérison de cette maladie, et je veux simplement attirer l'attention sur le rôle de la thyroïde dans cette affection.

Il est bien certain que la fièvre, plus ou moins forte et plus ou moins intermittente, est le mode de lutte qu'emploie l'organisme contre cette infection.

Deux sortes d'individus y semblent particulièrement sensibles: les hypothyroïdiens et les hyperthyroïdiens.

Pour les premiers, rien n'est plus facile à comprendre : leur lutte est inefficace contre le bacille tuberculeux, puisque leur thyroïde est peu active, se fatigue vite et n'arrive pas à augmenter suffisamment la production de son hormone pour combattre facilement cette infection. Il semble même que chez certains sujets, les toxines plongent plus ou moins la thyroïde en état de choc. Ces malades ont une grande difficulté à se sauver lors d'une pareille atteinte.

Pour les tuberculeux qui ont tendance à faire de l'hyperthyroïdie, il faut penser que c'est grâce à un « état de choc » violent, comme un refroidissement, ou insidieux, comme une peine de cœur, que la tuberculose se déclare. Ces malades ont généralement pas mal de fièvre; si elle est continue, c'est que la glande lutte; il faut la soutenir et l'aider. Dans d'autres cas, la maladie procède par poussées. Quand la thyroïde possède des réserves de sécrétion, elle se fâche, s'irrite et lutte par la fièvre; les microbes malmenés prennent une forme de résistance. Ils restent peu virulents tant que la thyroïde est capable de reprendre son effort. Si une nouvelle cause vient l'affaiblir, les microbes en profitent pour se multiplier; la thyroïde peut encore les malmener plusieurs fois, mais si elle se fatigue, s'épuise, l'infection emporte le malade. Il y a donc une lutte entre la résistance de la thyroïde et celle des assaillants.

Il faut donc tout faire pour maintenir la thyroïde en bon fonc-

tionnement. Le régime alimentaire sera pour les uns augmenté et prescrit pour faciliter la production de la thyroïde; pour d'autres, il faudra éviter la suralimentation, car celle-ci peut placer certaine thyroïde en insuffisance. Mais, surtout, il faudra veiller à la vie sexuelle des tuberculeux. J'ai dit que la thyroïde est l'animatrice de la sexualité et de la jouissance sexuelle. Dans la tuberculose, chez les sujets ayant une thyroïde active, la sécrétion de cette endocrine lutte bien contre l'infection, mais excite aussi fortement les organes génitaux. Tout le monde sait combien les tuberculeux sont portés à l'activité génésique; c'est celle-ci qui, dans beaucoup de cas, détourne la sécrétion thyroïdienne de son office de lutter contre le bacille tuberculeux. Si elle est utilisée à la jouissance sexuelle et principalement par celle qui s'accompagne de représentations imaginatives érotiques, elle manque pour éviter la propagation de la maladie. Aussi, la première chose à recommander à un tuberculeux est une continence totale au point de vue sexuel. Non seulement il ne doit pas être question de rapprochements sexuels autant que possible, mais surtout et principalement de toutes les anomalies sexuelles, l'onanisme buccal et surtout la masturbation sous toutes ses formes. C'est dans une bonne nourriture adaptée au fonctionnement glandulaire du malade, le repos physique et moral, la continence absolue et le refoulement contre les excitations sexuelles que se trouve le secret de la guérison de la tuberculose. Un jour, des moyens d'aide très efficace proviendront des traitements opothérapiques et dans la rééquilibration des fonctionnements glandulaires, mais toutes ces questions devront être passées au crible de l'expérience clinique et peut-être de laboratoire.

On a beaucoup discuté et critiqué le vaccin de Calmette, utilisé chez les enfants pour leur permettre de lutter contre la tuberculose. D'après ce que nous avons vu, une telle action est explicable; il est normal de penser qu'une vaccination peut rendre la thyroïde très sensible à la moindre atteinte tuberculeuse et la disposer à entrer immédiatement en lutte.

CANCER

C'est une maladie dont l'extension est grande et contre laquelle, malgré tout ce qu'on peut affirmer, nous sommes fort mal armés. De nombreuses causes incidentes ont été par-

faitement reconnues par la clinique et le laboratoire comme pouvant être la cause d'apparition d'une tumeur; mais ces déterminations ont toutes le même défaut; beaucoup d'individus ont subi la même influence défavorable, un traumatisme par exemple, et ne présenteront jamais de cancer de leur vie. Je délaisserai toutes ces études pour ne m'occuper que des raisons fonctionnelles du cancer. Comme on va le voir, elles sont en grande partie glandulaires.

En endocrinologie, nous avons acquis une notion certaine, inéluctable, que des expériences répétées des milliers de fois ont toujours confirmées : la multiplication et la division cellulaire est impossible sans l'intervention de l'hypophyse. Puisque, dans le cancer, il y a prolifération, division cellulaire, nous sommes obligés d'admettre qu'à la base, à l'origine du cancer, se trouve une activité hypophysaire fort probablement exagérée.

Ceci acquis, il nous reste à déterminer les conditions de cette apparition d'activité de l'hypophyse et, d'autre part, des conditions anatomiques qui rendent possible l'éclosion et la propagation d'une tumeur.

Le cancer a été surtout l'apanage des gens âgés; c'est du moins ce que l'on m'apprit; c'était très naturel, parce que l'hypophyse a de nombreuses occasions d'utiliser sa sécrétion, pouvant éviter à celle-ci de venir mettre en état de multiplication quelques cellules organiques. D'abord, il y a la croissance, pendant des années l'hypophyse peut s'y employer; puis il y a le fonctionnement du tractus génital féminin, et chez l'homme toutes les activités intellectuelles calculatrices qui ne font pas défaut; enfin, dans les deux cas, il existe une soupape de sûreté qui est l'acromégalie. Toutefois, malgré toutes ces utilisations, le cancer peut se déclarer :

1. Il faut d'abord penser que la croissance ne s'arrête qu'en raison d'une intervention de la sécrétion génitale; nous en sommes certains pour deux raisons : les eunuques sont des géants à très longues jambes, et les génitaux sont petits à jambes courtes. L'interstitielle a donc cellulairement le pouvoir de ralentir, puis d'arrêter l'activité hypophysaire au profit de la reproduction, les géants étant le plus souvent stériles. Cette notion vient confirmer le fait constaté et déjà mis en lumière, d'après lequel la sécrétion interstitielle lutterait contre le cancer.

2. Une des raisons les plus importantes du cancer est aussi

que la croissance, la multiplication cellulaire, la constitution et l'évolution tissulaire des cellules embryonnaires, pour aboutir au stade d'éléments parfaitement spécialisés et entièrement différenciés, s'est mal accomplie. Toutes les cellules passent par des transformations successives; si quelques-unes s'arrêtent dans leur évolution, n'aboutissent pas à leur forme définitive, elles peuvent représenter une épine cancéreuse, une sorte de greffe de cellules plus ou moins embryonnaires, comme celles que nous exécutons dans nos tumeurs expérimentales; elles pourront, si la sécrétion hypophysaire parvient à les atteindre en assez grande quantité de son hormone somatique, se multiplier, évoluer à nouveau, mais sans pouvoir atteindre d'autre forme que celle qu'elles ont, sans parvenir à se spécialiser; d'où l'énorme danger de leur division qui les rend phagédiniques, capables de se nourrir des cellules normales et d'autant plus qu'elles ont conservé des propriétés plus proches des cellules embryonnaires.

Maintenant, il me faut dire pourquoi cette sécrétion hypophysaire peut ainsi agir sur des tissus mal évolués :

1. D'abord, il faut soupçonner l'hypophyse de ne pas effectuer son évolution normale. Cette glande doit transformer insensiblement ses éléments glandulaires en cellules nerveuses. C'est qu'avec l'approche de la ménopause, cette sécrétion a de moins en moins l'occasion d'agir somatiquement, tandis qu'elle doit assurer de plus en plus, chez l'homme, l'appréciation d'activités nerveuses et d'idéologies abstraites. Si cette transformation se fait imparfaitement, la sécrétion somatique hypophysaire conserve une certaine puissance pouvant réveiller des cellules mal constituées.

2. Il est fort probable que si une activité hypophysaire anormale s'établit progressivement et d'une manière continue, on voit apparaître l'acromégalie. Par contre, si cette activité hypophysaire est spontanée, forte et discontinue, elle facilitera la multiplication de cellules non évoluées, restées longtemps silencieuses en raison d'une marche relativement normale de l'hypophyse.

3. Le fonctionnement qui permet l'apparition de sautes sécrétoires de l'hypophyse est l'insuffisance de la génitale interstitielle; celle-ci permet :

a) Des variations fonctionnelles hypophysaires excessives;

phénomène fréquent au moment de la ménopause, en raison de la disparition de la reproductrice et de la recherche d'un équilibre glandulaire, qui s'établit mal en raison d'une interstitielle peu vivace et incapable de prendre la prédominance glandulaire. D'où intervention hypophysaire, chef d'orchestre du concert endocrinien, qui cherche à suppléer à cette carence par son fonctionnement;

b) Parce que la sécrétion de l'interstitielle lutte, comme je l'ai déjà dit, contre la multiplication cellulaire. C'est pourquoi l'on signale de plus en plus les effets retardants de l'interstitielle sur le cancer et l'effet accélérateur de la reproductrice chez la femme sur cette lésion. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'il existe comme une sorte d'antinomie, d'opposition fonctionnelle entre l'interstitielle et la reproductrice.

C'est aussi pour cette même raison que la sécrétion interstitielle mâle agit bien chez la femme, tandis que la lutéine paraît favorable chez l'homme.

En somme, c'est encore l'insuffisance de la génitale interstitielle qui semble bien être l'origine du cancer. Chez l'adulte, cet état est fréquent et acquis; chez l'enfant, il est de plus en plus hérité et donne lieu à des cancers de plus en plus fréquents.

Cette question du cancer est fort complexe, et je veux prévoir une objection que l'on ne manquera pas d'émettre un jour et à laquelle je ne serai plus là pour répondre, ayant disparu depuis longtemps.

On constatera que les êtres possédant une interstitielle vigoureuse moralement (sens moral) et intellectuellement (esprit synthétique) pourront être affectés de cancer; ce qui sera bien anormal, puisque de tels sujets auront une interstitielle très active. Il ne faut pas oublier que tout, dans l'Homme, n'est qu'équilibre glandulaire et que l'être qui présentera une interstitielle très agissante sur la cérébralité pourra l'avoir déficiente sur le somatique, ce qui pourra aussi laisser apparaître des cancers. Mais ce cas sera exceptionnel et ne constituera jamais une objection sérieuse, ayant été prévue à l'avance.

ETAT DE CHOC

Intentionnellement, j'ai déjà parlé de l' « état de choc ». Comme nul n'a pu encore en donner une définition fonctionnelle, il m'est permis de la revendiquer et de désigner ainsi

toute dépression vitale provoquée par une force ou une influence contraire qui, physiologiquement, n'est qu'une hypofonction thyroïdienne.

L' « état de choc » a pour moi son histoire. Etant en Algérie durant la guerre de 1939, je vis un certain nombre de sujets chez lesquels des dons répétés de sang, exécutés pour des transfusions, avaient amené chez eux un triste état général. Vu la quantité de sang retirée à tant de généreux donateurs, j'en vins à penser que ce sang transfusé était beaucoup moins efficace qu'on ne le disait. Je savais, car les propriétés glandulaires apprennent bien des choses, que le sang retiré des donateurs était de très inégale efficacité, ce dont nul ne se doutait. Je conçus que c'était là une méthode barbare, presque moyenâgeuse, et dont certains, trop prétentieux, avaient bien peu de raisons de s'enorgueillir.

Il me sembla qu'il y avait mieux et plus économiquement à faire pour obtenir des résultats meilleurs, plus rapides et plus certains. J'entrepris d'étudier ce phénomène au point de vue physiologique, et j'écrivis un texte approchant de celui que l'on va lire.

Je l'adressai au Centre des recherches scientifiques d'Alger, d'où l'on me répondit qu'il fallait que je fasse des expériences moi-même, pour savoir si mes idées étaient confirmées. Je m'adressai alors à l'armée française qui m'invita à soumettre ma découverte au directeur du Centre de transfusion; on comprendra facilement pourquoi je m'abstins de lui communiquer mes idées, sachant fort bien qu'il n'en ferait rien pendant la guerre, puisque ç'eût été perdre sa situation, et qu'il se pouvait que je vois ressortir ma découverte après la guerre patronnée sous un nom différent du mien. J'en vins à donner mon texte aux Américains. Bientôt après, ils l'emportèrent sans me donner signe de vie. J'appris toutefois qu'ils avaient mis mes idées plus ou moins en application et qu'ils en avaient tiré quelques satisfactions. Etant convaincu que cette découverte pouvait être perdue pour la France, je m'adressai à un professeur d'une Faculté de médecine pour qu'il voulût bien faire publier ce document; pour des raisons personnelles, il n'en fit rien.

On reconnaîtra facilement que cette détermination m'appartient, car il y est fait appel à des connaissances glandulaires qui ne se trouvent que dans cet ouvrage et parce que j'ai compris que l' « état de choc » est une hypofonction thyroïdienne qui

se rencontre dans tous les cas où des forces ou des influences mauvaises et contraires viennent mettre l'individu en état de dépression vitale. Ainsi, toutes les maladies, quelles qu'elles soient, même les mentales, toutes les émotions contraires, toutes les causes débilitantes, intoxicantes, anesthésiques, le choc opératoire, les brûlures, etc., peuvent donner lieu à un « *état de choc* ». C'est cette idée synthétique d'un état de dépression vitale, manifestation d'une insuffisance thyroïdienne, qui est l' « état de choc », et que je revendique comme ma découverte.

L' « état de choc », comme l'entendent les auteurs, a attiré principalement l'attention sur lui depuis les guerres de 1914 et de 1939; de fortes explosions en ont été souvent la cause; mais ce qui a ennuyé les savants, c'est que de tels états se rencontrent aussi chez des soldats fatigués n'ayant subi qu'une très faible commotion et même émotion, quand, précédemment, ils avaient supporté d'intenses explosions. Mais il y a plus, et la simple vue d'un accident d'auto ou de chemin de fer peut faire surgir chez des êtres prédisposés un véritable « état de choc » fort accusé.

Nous examinerons très rapidement comment on a cherché à expliquer un tel état. Nous ne nous appesantirons pas sur les signes psychologiques où règnent principalement l'affaiblissement intellectuel, la perte de la mémoire et de la pensée volontaire, pour ne considérer que les symptômes organiques d'une importance considérable et que Forgues a résumée de la façon suivante : « Une dépression intense et brusque de toutes les fonctions de ces centres, motilité, sensibilité, vaso-motricité, fonctions psychiques, calorification, fonctions circulatoires et respiratoires, par l'hypotension sanguine et par l'inhibition des échanges [1]. »

De tels signes, qui bouleversent tout le fonctionnement organique, n'ont point été faciles à expliquer. La première pensée qui vint aux physiologistes fut d'en rechercher les causes dans notre système nerveux central. Lui seul, semblait-il, pouvait apporter quelque explication à un phénomène atteignant à la fois toutes les possibilités organiques, fonctionnelles et intellectuelles.

Il est résulté de cette conception deux idées principales :

1. On a cherché à rendre compte des troubles de la sensi-

1. *Précis de pathologie externe*, Doin, éd.

bilité, de la motricité et de la dépression psychologique en faisant remonter les excitations fortes, reçues par les extrémités nerveuses périphériques, jusqu'au mésencéphale. Il n'y a là, bien entendu, qu'une interprétation, car non seulement les activités intellectuelles sont bien loin de pouvoir justifier des modifications calorifiques et métaboliques de ces états, mais encore personne ne peut dire quel est le principe énergétique provenant d'une excitation émotionnelle qui peut placer notre cérébralité en insuffisances. Une sensation très puissante ne peut être considérée comme une force en elle-même. Elle est une entité de perception sensible qui ne recèle en vérité aucune énergie; elle ne saurait donc agir physiologiquement sur notre système nerveux.

2. Cette première théorie s'étant montrée par trop insuffisante, on a pensé que le bulbe était le point de départ où se réfléchissait l'excitation. Fr. Franck crut pouvoir le démontrer en sectionnant le centre cérébro-spinal. Mais s'il en était ainsi, comment expliquer l'obnubilation intellectuelle ?

Les théories nerveuses étaient donc prises dans un dilemme incompréhensible. On pensa pouvoir en sortir en assimilant le choc à une hémorragie considérable des organes internes qui, par vaso-dilatation, s'accapareraient d'une quantité de sang si importante, que tous les autres organes de l'économie s'en trouveraient privés et accuseraient un ralentissement notable de toutes les fonctions. Le cerveau mal nourri tomberait ainsi dans la torpeur, les nerfs perdraient leur sensibilité et leur pouvoir d'excitation; les organes splanchniques ralentiraient leur fonctionnement; les cellules ne présenteraient plus qu'une faible activité. Cependant, cette conception se heurte elle-même à une constatation curieuse : le choqué n'ayant subi aucune blessure ni contact a un pouls et une respiration qui s'alanguissent notablement, avec une intellectualité fort déficiente; le blessé grave atteint d'une hémorragie externe importante voit son pouls et sa respiration se précipiter, tandis que son esprit s'agite parfois terriblement, avec tendance à la syncope. Les hémorragies ne produisent donc pas sur l'organisme les mêmes effets, et l'on pourrait dire que ceux-ci sont paradoxaux.

Cette théorie que, faute de mieux, nous avons été obligé de conserver, ne rend pas compte :

1. De la prolongation de cette vaso-dilatation. Notre système nerveux étant rapidement fatigable ne saurait entretenir

bien longtemps un tel état des vaisseaux, surtout étant lui-même mal irrigué. Les capillaires, artères et veines, abandonnées assez vite à leur élasticité propre, devraient rétablir un équilibre dans la circulation, aussi bien du côté externe en cessant la vaso-constriction, que du côté interne. Un calibrage moyen des vaisseaux devrait intervenir, facilitant, en partie du moins, la circulation. Cette théorie ne nous explique donc pas pourquoi les vaisseaux se sont mis dans un tel état, et c'est justement ce phénomène qu'elle entérine sans nous en fournir aucune raison valable.

2. De l'hypothermie centrale : en effet, chez les choqués, la température générale baisse, indiquant une pénurie des oxydations cellulaires. Ce processus a été reconnu comme dépendant entièrement des activités glandulaires; les hormones circulantes, et principalement celle de la thyroïde, permettent aux cellules de s'emparer de l'oxygène transporté par les hématies; le système nerveux ne joue aucun rôle dans ce phénomène. Dans l'état de veille normal, un très grand froid amenant une vaso-constriction périphérique peut être combattu par l'oxydation interne qui maintient la températaure du corps à 37°; dans l' « état de choc », malgré une forte vaso-dilatation interne qui devrait faire monter rapidement la température, celle-ci baisse. Il se produit donc un phénomène anormal.

3. Le métabolisme basal est sensiblement abaissé, et nous savons que ce dernier phénomène a été reconnu comme dépendant entièrement des énergies glandulaires, et particulièrement de la thyroïde. Quant à tous les autres métabolismes de nutrition qui se trouvent diminués dans l'état de choc, ils appartiennent tous, eux aussi, à nos endocrines.

Il fallait donc, bon gré, mal gré, accepter l'intervention des glandes dans l' « état de choc ». On crut tourner cette difficulté en assurant que le système nerveux central agissait sur le sympathique et que celui-ci excitait nos glandes selon des modalités adéquates, pour le mettre en mesure de provoquer le phénomène du choc. Toutefois, cette conception ne peut être prise en considération, car les célèbres expériences de Cannon, dont j'ai parlé, nous ont appris qu'un chien, privé totalement de son système sympathique, reste émotionnable comme par le passé et capable d'éprouver des « états de choc » aussi bien qu'un chien normal. Ceci nous démontre que le sympathique ne joue qu'un

rôle fonctionnel fort secondaire et que les glandes étant intégralement indépendantes, comme nous l'indiquent les greffes de ces organes, n'attendent pas les injonctions du système nerveux pour agir sur nos organes végétatifs et circulatoires.

On a vu que la thyroïde est notre glande émotionnelle par excellence; les influences créant en elle une augmentation de la vitalité générale, dont la manifestation la plus patente est la joie, tandis que les influences mauvaises, contraires, donnent lieu à un état de dépression vitale qui se traduit par de la peine, quand cette influence est lente et d'origine généralement morale; à la peur, quand une force violente et contraire et contre laquelle nous ne pouvons rien s'impose à nous. Si cette dernière est violente, brutale, puissante, et que notre thyroïde en est frappée d'insuffisance grande et durable, apparaît l' « état de choc ». C'est pourquoi des éventualités, comme la vue d'un accident, peuvent provoquer chez un sujet prédisposé thyroïdiennement un tel état.

L' « état de choc » nous offre exactement les mêmes signes que ceux de l'hypofonction thyroïdienne; on me permettra de les présenter face à face dans un même tableau pour que la notion d'identité qui a présidé à leur identification soit saisissable et compréhensible par toutes les intelligences.

La notion d'identité nous permet de comparer les signes de l' « état de choc » avec ceux que l'on rencontre dans l'insuffisance et l'hypofonction thyroïdienne. Ils sont exactement les mêmes et jamais on n'a pu établir deux comparaisons aussi égales, aussi satisfaisantes, aussi abstraitement parfaites.

Je sais bien que certains voudront nier la qualité d'une telle élaboration psychologique. Que ceux-là cessent d'exercer la médecine, car ils ne font pas autre chose toutes les fois qu'ils examinent un malade et posent un diagnostic. Ici, le malade est le choqué et l'hypofonction thyroïdienne le diagnostic véritable.

D'autres prétendront que les valeurs des signes rencontrés n'étant pas les mêmes, il n'est pas de comparaison possible; par exemple, que dans l'hypothyroïdie on rencontre un abaissement du métabolisme basal de — 10, tandis que dans l' « état de choc », il est de — 40. Ce n'est pas la valeur des chiffres qui importe, d'autant moins que l'on peut rencontrer également dans ces deux états des chiffres allant de — 1 jusqu'à — 70 et plus, mais bien le sens des signes, leur diminution, leur abais-

Signes de l' « état de choc »	*Signes de l'hypothyroïdie*
Ralentissement du cœur.	Ralentissement du cœur.
Ralentissement du rythme pulmonaire.	Ralentissement du rythme pulmonaire.
Abaissement de la température.	*Abaissement de la température.*
Charge des hématies en oxygène grandement diminuée.	Charge des hématies en oxygène grandement diminuée.
Abaissement des oxydations cellulaires, d'où lenteur et difficultés de tous les fonctionnements suivants :	Abaissement des oxydations cellulaires, d'où lenteur et difficultés de tous les fonctionnements suivants :
a) De la force musculaire;	*a*) De la force musculaire;
b) De la vitesse de contraction avec diminution de la chronaxie;	*b*) De la vitesse de la contraction avec diminution de la chronaxie;
c) Baisse de la tension cardiaque;	*c*) Baisse de la tension cardiaque;
d) Diminution du rejet de l'acide carbonique, autrement dit diminution du *métabolisme basal;*	*d*) Diminution du rejet de l'acide carbonique, autrement dit diminution du *métabolisme basal;*
e) Diminution non seulement de tous les métabolismes d'oxydation, mais de nutrition, de fonctionnement de tous les métabolismes organiques et minéraux, constatables par le laboratoire;	*e*) Diminution non seulement de tous les métabolismes d'oxydation, mais de nutrition, de fonctionnement de tous les métabolismes organiques et minéraux, constatables par le laboratoire;
f) Faiblesse de l'élimination de l'eau et de tous les sels minéraux;	*f*) Faiblesse de l'élimination de l'eau et de tous les sels minéraux;
g) Faiblesse de toute la sensibilité sensorielle, locale ou générale;	*g*) Faiblesse de toute la sensibilité sensorielle, locale et générale;
h) Faiblesse émotionnelle considérable;	*h*) Faiblesse émotionnelle considérable;
i) Faiblesse de tout le fonctionnement de l'intellectualité.	*i*) Faiblesse de tout le fonctionnement de l'intellectualité.
Élévation de la résistance au passage du courant électrique.	*Élévation de la résistance au passage du courant électrique.*

sement par rapport à la normale. Ce qui importe, ce n'est pas la quantité, mais la qualité.

Une telle détermination appliquée avec toute la largeur de vue qu'elle exige présente, pour la connaissance de l'Homme, une

importance qui n'échappera à personne. Toutes les fois qu'il existe une dépression vitale, une diminution générale de tous les métabolismes et de toutes les activités physiques et morales se caractérisant par les signes que nous avons constatés plus haut, nous pouvons affirmer qu'il existe un « état de choc » petit ou grand, et qui est bien une hypofonction thyroïdienne petite ou grande.

En raison de la notion d'identité que l'on doit appliquer à tout état de dépression vitale pour en déterminer l' « état de choc », un tel état se rencontre dans des quantités de cas fort divers, en particulier dans toutes les maladies sans exceptions, dans toutes les intoxications de tous genres, dans toutes les émotions fortes et durables dans lesquelles l'individu, replacé dans des conditions de repos et de sommeil pouvant lui faire récupérer rapidement une activité et un équilibre glandulaire normal, ne parvient pas à retrouver toutes lés efficiences de sa vie de relation.

Certains penseront qu'établir une détermination synthétique de ce genre ne présente aucun intérêt et qu'il est autrement important de scinder, d'analyser, de détailler à l'infini toutes les particularités rencontrées, ce qui permet de décrire des signes et des particularités à perte de vue. Cette dernière activité mentale ne présente qu'un intérêt très secondaire; elle ne nous donne jamais un savoir véritable, mais nous offre seulement des sensations qui ne sont que des images verbales et qui ne se prêtent à aucune élaboration psychologique de valeur; elles ne nous amènent à aucun principe fonctionnel et ne nous permettent que des applications spéciales, particulières, localisées et nullement générales, ce dont nous avons un pressant besoin pour obtenir des découvertes importantes, pouvant nous permettre de rénover et de fonder sur des bases solides la connaissance de l'Homme et nos principes thérapeutiques. On verra d'ailleurs plus loin une utilisation sensationnelle de la synthèse au cas des maladies mentales, qui nous donnera leur origine foncière.

Nous avons vu l' « état de choc » dans son identité; considérons-le dans ses particularités.

Chez certains sujets, cet état est si prononcé qu'il s'apparente à la syncope et que toute motilité est supprimée; dans ce cas, il y a non seulement suspension sécrétoire de la thyroïde, mais suppression de toutes ses possibilités nerveuses. Dans d'autres cas, un peu moins prononcés, le premier moment de choc passé, peut apparaître une forme ambulatoire. Celle-ci est déterminée

par une réaction de la partie nerveuse de la thyroïde qui, agissant sur les centres nerveux automatiques, donne au sujet des possibilités de se sauver avec les apparences vitales presque normales. La sécrétion thyroïdienne se fixe seulement sur les organes recevant des instigations nerveuses, si bien que cette hormone n'est plus assez agissante sur le cerveau pour conserver la conscience et la mémoire au choqué. Toutefois, les souvenirs des incidents vécus se retrouvent dans le sommeil hypnotique ou somnambulique. Au cours des maladies infectieuses, apparaît parfois le délire, qui est exactement le même état second que précédemment et qui a été parfaitement assimilé chez l'enfant à l'état somnambulique.

Je ne m'étendrai pas sur les conséquences de cette découverte. Elle nous trace les indications suivantes : dans tous les « états de choc », il s'agira pour nous de remettre en marche la thyroïde. Je sais qu'effectuer une telle instigation n'est pas facile. Cependant, nous possédons assez de chercheurs dans nos laboratoires pour qu'ils fassent mieux que ce que j'ai obtenu. Ainsi, non seulement nous tirerons rapidement les choqués de leur état, mais nous écourterons et allégerons les effets des anesthésiques; nous hâterons la cicatrisation des plaies et la guérison des brûlés et raccourcirons toutes les convalescences.

A ce propos, je me permets de rappeler que la thyroïde, placée en une hypofonction, dont les signes sont au moins aussi importants que chez le myxœdémateux, demande de grands efforts pour être remise en activité. Il faudra non seulement utiliser des doses de thyroïde très importantes pour redonner à l'être une vitalité artificielle qui agira sur sa glande, mais il faudra encore utiliser des excitateurs nervins et aussi des moyens physiques puissants pour lutter contre l'abaissement de la température, et autrement appropriés, et autrement agissants que les divers procédés de réchauffage utilisés jusqu'à présent.

IDENTITE FONCIERE DE LA FOLIE

Le texte que l'on va lire était destiné à l'Amérique. Le nombre des fous y est de l'ordre de 8 à 10 millions. J'avais pensé que la progression terrible de cette maladie inciterait les savants de ce pays à considérer avec beaucoup d'attention une détermination que l'on négligerait ou rejetterait dans notre pays. Toutefois, devant assurer ma propriété scientifique, c'est dans

ce livre que les Américains prendront connaissance de l'*Identité de la folie* et de sa cause originelle véritable.

Il est facile de constater que la psychiâtrie est de toutes les spécialités médicales celle qui, depuis cinquante ans, a fait le moins de progrès. Non seulement les méthodes thérapeutiques utilisées en pareil cas n'ont guéri que peu de malades, d'une manière inconstante et presque empirique, mais elles n'ont aucunement permis de lutter contre l'envahissement de la folie et n'ont même point été capables de nous rendre compte des causes profondes d'une telle extension. Cette impuissance persistante nous oblige à penser que nos conceptions psychiâtriques actuelles envisagent mal le problème de la démence et ne nous laissent guère d'espoir d'en conjurer le danger. Il nous faut donc délaisser de telles idées, mais leur condamnation ne doit point se baser seulement sur leur impuissance. Il nous faut reconnaître la faiblesse des idées psychiâtriques actuelles, ainsi que des objections majeures et fort graves qui les condamnent.

Les savants ont pensé, comme il était naturel, que les maladies mentales devaient provenir de lésions cérébrales. Toutefois, cette conception se heurte aux faits suivants :

1. Les lésions cérébrales sont fort inconstantes et n'existent que chez un pourcentage assez faible de déments. Chez le plus grand nombre, les altérations sont nulles ou insignifiantes.

2. La gravité des lésions constatées n'est presque jamais en rapport avec les troubles de l'esprit.

3. Les lésions ne sont ordinairement pas caractéristiques d'une maladie donnée.

4. Dans chaque maladie mentale, on a pu relever les lésions cérébrales les plus diverses, les plus variées, avec toutes sortes de localisations.

5. Enfin, des lésions cérébrales fort importantes peuvent se rencontrer chez des gens absolument sains d'esprit.

Tous ces faits sont des objections considérables qui ne laissent rien subsister de la conception qui attribue aux altérations des cellules cérébrales les troubles mentaux.

Ne pouvant découvrir sa cause originelle, foncière et principale, les savants ont cherché à justifier l'apparition de la folie en considérant les causes occasionnelles, dont voici les principales :

1. ORIGINE INFECTIEUSE. — La plupart des maladies infectieuses peuvent être l'origine de troubles mentaux passagers ou durables. La syphilis, la lèpre, la maladie du sommeil, la tuberculose, la typhoïde, etc., peuvent s'accompagner de folie; mais il nous reste toujours à découvrir pourquoi ces maladies peuvent troubler l'esprit ou, au contraire, le laisser indemne. De plus, il est de très nombreux cas de démence où il est impossible de retrouver aucune maladie ayant pu les provoquer.

2. LES INTOXICATIONS. — Celle du gros intestin, mise en lumière par Metchnikoff, n'est plus considérée, à l'heure actuelle, que comme provocatrice de quelques démences séniles. L'opium, la cocaïne, la morphine ne se retrouvent que chez quelques déments. Plus nombreux sont les déséquilibres mentaux déterminés par l'alcool. Mais ces cas sont bien loin de rendre compte de toutes les démences et surtout ne nous expliquent pas pourquoi certains individus fortement alcooliques ne sombrent pas dans la folie, tandis que d'autres, petits buveurs et peu intoxiqués, présentent vite de très graves troubles mentaux.

3. L'HÉRÉDITÉ. — Certains savants ont voulu lui donner une place majeure dans l'apparition de la folie, mais cette conception souffre beaucoup des exceptions fort nombreuses et des irrégularités fréquentes des phénomènes héréditaires. Comment expliquer, chez des parents normaux et bien portants, l'apparition d'une descendance de géants, de nains, de myxœdémateux, de mongoliens, d'idiots, etc...? De plus, la transmission des tares mentales est des plus imprévisibles et des plus déconcertantes : des parents maniaques ou mélancoliques pourront avoir un enfant intelligent, un sourd-muet, un alcoolique, un dément précoce, une prostituée, un paralytique général, etc., et il en est ainsi de toutes les tares physiques ou mentales qui peuvent affecter une descendance d'états normaux ou morbides les plus inattendus et fort éloignés ou contraires à celui des parents. Tous ces faits surprenants n'ont encore reçu aucune explication et ne nous aident point à comprendre la folie.

4. Il existe aussi des ÉMOTIONS, des TROUBLES GLANDULAIRES, des TRAUMATISMES qui peuvent faire apparaître des folies, sans compter les conditions trépidantes de la vie moderne et tous les « états de choc ».

Ainsi donc, de telles idées sont absolument insuffisantes pour nous permettre de comprendre la démence; mais cette ignorance se complique de l'erreur très importante donnant la prédominance fonctionnelle organique et de nos activités générales ou particulières de vie de relation à notre système nerveux sur notre système glandulaire.

Toutes nos principales idées physiologiques et psychiâtriques sont basées sur cette conception de la prédominance du système nerveux sur notre système glandulaire. Or, cette idée est incapable de résister aux constatations que j'ai exposées au chapitre Ier de ce livre et qui démontrent la prédominance de notre système glandulaire sur notre système nerveux. Je ne recommencerai donc pas à les décrire et prie mes lecteurs de s'y reporter.

Dès lors, on comprend facilement que les conceptions tenant notre système nerveux comme responsable et régulateur de nos métabolismes, de nos activités, de la marche de notre esprit, dont les altérations provoqueraient des troubles mentaux, ne peuvent nous permettre de comprendre les particularités du déséquilibre fonctionnel survenant dans la folie, ni de concevoir aucun moyen de nous opposer à son extension, puisque la constitution définitive des glandes, lors des premiers mois de la grossesse, nous indique nettement qu'elles entrent en fonctionnement dès cette époque et bien avant le système nerveux. Nos endocrines, en effet, donnent à l'enfant ses émotions, ses sympathies, ses antipathies, ses possibilités de compréhension plus ou moins intellectuelles, et elles doivent être soupçonnées de jouer un rôle de premier plan dans les maladies mentales en raison de leurs dysfonctions.

Une autre faiblesse des psychiâtres est de s'en être tenu à des efforts uniquement analytiques. Ils ont étudié avec grand soin toutes les particularités qui singularisent chaque folie pour en donner des signes aussi différents que possible, rassemblant ainsi des quantités de symptômes qui rendent fort difficile toute tentative de remonter à une identification de la cause commune des maladies mentales. Cette méthode analytique n'a servi presque uniquement qu'à décrire des maladies par le menu et à y classifier les divers malades.

Pour remonter à l'origine commune, au fonctionnement qui est perturbé, au déséquilibre qui existe chez tous les déments, il faut abandonner cette méthode analytique dont les résultats

ont été fort limités et fort peu certains pour prendre une méthode différente et synthétique.

Grâce à une synthèse, nous rechercherons tous les signes communs se retrouvant chez tous les malades mentaux. Les psychiâtres ayant surtout considéré l'état psychologique de ces malades, ce sont ces signes intellectuels que nous devrons envisager chez tous les malades. Ceux-ci obtenus, il nous faudra les comparer par une notion d'identité au fonctionnement humain qui y correspond.

PERTE DE L'ATTENTION. — Les psychiâtres ont bien reconnu depuis longtemps que les déments ne possédaient pas d'attention; mais ne sachant pas de quelle possibilité fonctionnelle provenait la réception plus ou moins grande des sensations, ils ne sont point parvenus à nous dire d'une manière fort nette en quoi consistait la perte de l'attention véritable notée dans la démence.

L'être normal est généralement assez réceptif aux sensations et il l'est, semble-t-il, d'une manière assez équilibrée. Cependant, il le fait d'une manière assez inégale, les sensations qui l'atteignent étant de deux sortes :

Les unes sont favorables, utiles, intéressantes, profitables, agréables à l'être qui les reçoit; elles suscitent en lui du plaisir et il en éprouve une attirance, un désir de se mettre à leur recherche, à se les procurer réellement, ou par l'imagination. Dans ce cas, il n'existe point d'attention véritable, mais seulement une attirance. Le fonctionnement de l'attention volontaire n'intervient pas, car il existe une augmentation de l'activité générale qui s'établit le plus souvent d'une manière involontaire et inconsciente.

Les autres sensations sont défavorables, inutiles, lassantes, préjudiciables, désagréables; elles provoquent dans l'être de la peine, de la douleur, de la fatigue, du dégoût, et elles l'incitent à les délaisser, à les repousser, à les fuir. Ici encore, il n'existe pas d'attention, même dans le cas où une sensation est assez puissante et s'impose assez fortement pour accaparer l'esprit.

La véritable attention est, au contraire, la propriété que possède l'être raisonnable de diriger, *en vertu d'un but moral à atteindre,* sa personnalité et en particulier ses sens et son esprit vers des sensations défavorables, désagréables, pénibles ou manquant d'intérêt immédiat, ce qui nous incite à les délaisser et à

les fuir; ou bien, au contraire, à négliger volontairement une sensation ou une idée qui suscite en nous de l'attirance. Elle nous permet donc de fixer dans notre esprit, pour la considérer avec soin, une pensée, une connaissance qui nous déplaisent.

Si la véritable attention n'a dans notre vie de relation qu'une importance relative, elle en a une considérable dans la considération des données d'expérience et des connaissances qui peuvent avoir pour la formation de notre esprit et encore plus pour la découverte scientifique une importance considérable. C'est ainsi que nous avons été enclins sentimentalement à donner à notre système nerveux la prédominance fonctionnelle sur notre système glandulaire, tandis que la véritable attention nous permet de constater que l'antériorité de constitution et de fonctionnement du système endocrinien donne au contraire à ce dernier la prédominance fonctionnelle. L'attention vraie est un des grands moyens que nous possédons pour nous instruire et pour découvrir.

Chez le fou, l'attention n'existe pas. Il est facile de voir ses tendances à subir nettement l'influence des sensations extérieures et parfois à en exagérer les effets. Si elles lui sont un peu plaisantes, il s'en empare avec avidité; si elles le contrarient la moindre des choses, il les fuit, comme si elles lui étaient fort préjudiciables.

Dans d'autres cas, c'est son état organique même qui impose au dément la considération différente d'un même fait ou personnage. S'il est en état d'agitation, un fait ou une personne lui donneront des idées optimistes ou riantes; s'il est en état de dépression mélancolique, la même objectivité ou personne lui donneront des idées tristes ou pessimistes. Ainsi voit-on un fou circulaire qui, en état d'agitation, parlera d'un prélat comme d'un saint homme, plein de charité, et en état de dépression mélancolique, de ce même prêtre comme d'un impie, égoïste et dépravé. Ainsi donc, tous les fous pouvant présenter des états d'agitation ou de dépression vitale peuvent fausser, modifier, exagérer, dénaturer les sensations et les idées, selon l'état fonctionnel qui les domine.

Mais il y a encore mieux, et les déments peuvent transformer totalement les idées qui leur sont soumises. Il n'est point rare de voir le maniaque ou le paralytique général considérer un événement pour lui très défavorable comme fort heureux, provoquant chez lui de la joie; tandis que l'événement le plus heu-

reux qui puisse survenir à un mélancolique sera considéré par lui comme un désastre.

Une tendance d'esprit équivalente règne chez tous les malades animés d'une logique morbide ou qui sont la proie d'une systématisation délirante; dans de tels cas, les malades enregistrent toutes les sensations les plus variées pour les adapter, pour en alimenter, en nourrir leur systématisation.

En résumé, le fou ne présente que des attirances ou des répulsions qui dépendent beaucoup moins de la nature même des sensations que de leur propre état organique ou psychologique. Il leur est, en effet, impossible, en raison d'une finalité morale, désintéressée, altruiste et non immédiate, de considérer pendant un certain temps ou de s'approprier une sensation ou une idée, ce qui caractérise l'homme normal et volontaire.

PERTE DE LA VOLONTÉ. — Tous les psychiâtres sont d'accord pour affirmer que les déments sont privés de volonté. Cependant, ils ne sont point d'accord lorsqu'il s'agit d'exposer les modalités de cette carence volontaire. Les divergences de vue proviennent, d'une part, de ce que nombre d'auteurs ont proclamé que nous étions déterminés, ce qui a troublé passablement nos idées au sujet de cette faculté, et, d'autre part, de ce que nous ne sommes point parvenus à reconnaître dans quelle partie de l'encéphale s'élabore et comment agit cette volonté si mal connue et si peu compréhensible.

En effet, il nous est fort difficile de reconnaître en quoi consiste vraiment la volonté. Nous savons tous que c'est une faculté qui, plus que toutes les autres, nous distingue des animaux. Par conséquent, il devrait nous suffire de considérer les particularités d'agissements de l'animal pour bien saisir ce qui peut les différencier des nôtres.

Quand nous considérons un animal, nous voyons qu'il peut mettre de l'entêtement, de l'énergie, de l'intensité, de la persistance dans une activité. Il peut se montrer tenace, courageux, acharné dans son effort, et en cela il peut être bien supérieur au fou : un chien est capable de se jeter à l'eau pour sauver son maître ou un enfant et de lutter jusqu'à l'extinction de ses forces; il peut même être victime de sa générosité, de son dévouement, et cependant nous refusons à l'animal la volonté. C'est parce que nous savons qu'il n'agit pas en fonction de sa propre pen-

sée, en raison d'une conception morale altruiste, mais en vertu de son sentiment, des habitudes de dressage qu'on lui a données.

La véritable volonté, c'est penser, agir en raison d'un but moral, désintéressé, altruiste, éloigné, qui devient le facteur principal d'un acte ou d'une pensée qui nous sont personnellement contraires, pénibles, désagréables, préjudiciables, qui vont à l'encontre de nos tendances sentimentales, de nos théories métaphysiques en considération de valeurs morales et impartiales; ou bien encore la volonté nous sert à ne pas faire un acte, à ne pas émettre une idée qui nous plaisent, nous sont profitables, flattent ou soutiennent nos conceptions ou sentiments en raison d'idées de sens moral ou bien pour sauvegarder l'exactitude et la vérité scientifique. La volonté nous permet donc de faire, de penser ce qui nous déplaît, nous fatigue, nous désavantage, ou bien de ne pas faire ce qui nous plaît, augmente notre activité vitale ou nous avantage en raison d'une finalité morale supérieure.

Les fous, comme tout le monde le sait et comme les psychiâtres l'ont reconnu, n'ont pas de volonté; on dit qu'ils sont aboutiques. Le dément ne fait que des actes auxquels il est poussé par ses émotions, ses sentiments, ses idées, c'est-à-dire qui lui sont agréables, ceux pour lesquels il éprouve une attirance, qui excitent sa vitalité physique ou psychologique, ou bien il s'abstient de ceux qui pourraient faire l'objet d'une sanction possible. Il ne s'agit pas pour lui d'agir en fonction d'un but d'une valeur morale éloignée, mais d'un avantage immédiat. Peu importe qu'il y apporte entêtement, opiniâtreté, durée; son activité n'est que le résultat de son état sentimental égoïste et personnel. Il est donc totalement déterminé et ne fait point acte de volonté.

Ce qui manque aussi au fou, c'est la décision; il n'est pas facile de le faire mettre à une occupation, à un travail, et quand il s'y trouve, il est parfois assez difficile de l'en tirer; il faut l'y contraindre en insistant auprès de lui.

D'ailleurs, tous les fous étant l'objet d'états d'agitation ou de dépression mélancolique, d'hallucinations, d'obsessions, d'impulsions, illustrent en quelque sorte, par tous ces états, la vérité qu'ils sont les jouets de particularités fonctionnelles, d'intensité d'activité musculaire, d'idées ou de représentations psychologiques plus ou moins impulsives, auxquelles ils ne peuvent se soustraire et ne peuvent résister aucunement. Ils n'ont aucune

volonté, ne peuvent faire l'effort nécessaire pour accomplir un acte ou élaborer une pensée en raison d'une valeur morale, ou de résister à une impulsion, à une pensée en fonction d'une finalité supérieure et altruiste.

PERTE DU SENS MORAL. — Ici aussi, les psychiâtres se sont mis d'accord; ils ont tous proclamé que les fous n'avaient pas de sens moral.

On pourrait penser que les déments peuvent en avoir, puisqu'il en est un grand nombre qui peuvent vivre en société sans commettre d'actes antisociaux. Ils ont, d'autre part, une notion assez vive et complète des punitions, des sanctions possibles. En réalité, ils ne possèdent que de la moralité et non du sens moral. Ces deux facultés répondent, comme je l'ai dit déjà, à deux possibilités fonctionnelles différentes. La moralité consiste à ne pas nuire à son prochain, à craindre un châtiment, une sanction pouvant résulter d'un acte antisocial; cependant, elle permet de s'avantager autant qu'il est possible aux dépens des autres, sans que les actes d'égoïsme effectués soient répréhensibles par la loi et les coutumes. C'est une certaine façon de vivre en paix avec son prochain, sans se dispenser de s'en servir et de l'exploiter. Tout cela, le dément le peut, et il est possible, avec des récompenses et des punitions, de le diriger socialement.

Le sens moral est tout autre chose. C'est se désavantager soi-même pour avantager son prochain; c'est être charitable, plein d'altruisme, se sacrifier pour ses semblables, leur faire du bien même quand ils vous font du mal; c'est leur être utile et surtout ne leur causer aucun tort, même par la parole, les juger avec indulgence, les excuser et trouver des raisons justificatrices de leurs actes pervers ou méchants.

De telles possibilités n'existent pas chez les fous. Ils sont tous d'un égoïsme forcené. Ils n'ont aucune notion de l'éducation; ils sont malpropres, mangent gloutonnement, ont perdu toute civilité; ils s'habillent d'une manière étrange et n'ont plus aucune pudeur. Ils n'ont plus aucune notion du respect de la personne humaine, ni de ses biens. Certains déments s'emparent de tous les objets qui leur font envie, déchirent leurs vêtements, maltraitent et battent les autres malades. Ils éprouvent des sentiments de vengeance, s'efforcent de tramer et d'exécuter des crimes. Ils sont vraiment dénués de tout sens moral.

Il en est de même dans l'ordre purement intellectuel, où le

sens moral consiste scientifiquement à respecter intégralement la vérité, l'exactitude de tous les phénomènes, de toutes les idées considérées. Inutile de dire qu'un tel scrupule ne peut exister chez les déments.

Voici donc trois signes majeurs, qui à eux seuls pourraient déjà constituer une identité de la folie et permettre de reconnaître l'organe dont la lésion permet la perte de l'attention, de la volonté et du sens moral. Mais cette énumération est incomplète; il y manque la perte de l'élaboration psychologique supérieure.

PERTE DE L'ÉLABORATION PSYCHOLOGIQUE SUPÉRIEURE. — Au point de vue purement intellectuel, les psychiâtres ont fort difficilement reconnu ce qui différencie les fous des êtres normaux, et les psychologues qui ont étudié nos possibilités et facultés mentales ne nous ont point parlé de l'élaboration psychologique supérieure. Celle-ci, en effet, n'est point une faculté, mais une capacité d'élaboration intellectuelle correspondant à des influences métaboliques d'une sécrétion glandulaire sur le cerveau, autrement dit à un fonctionnement cérébral.

Les déments peuvent posséder la mémoire, le raisonnement, la logique implacable, l'analyse jusqu'à un certain point, ce qui peut leur donner des possibilités littéraires et poétiques et quelques aptitudes pour les inventions et réalisations artistiques. Mais il leur manque les propriétés suivantes :

1. *L'obtention des abstractions.* — L'Homme constitue pour penser des images verbales; elles sont composées par tout un ensemble de sensations sensorielles : vision, audition, tact, parfois goût ou olfaction, puis par toute une série de mouvements phonétiques, linguaux, buccaux, etc., et surtout par un état émotionnel ou sentimental, qui est une variation des phénomènes glandulaires et métaboliques qui se manifestent pour nous par des changements en plus ou en moins des rythmes respiratoires ou cardiaques; enfin intervient une participation cérébrale produite par une action des sécrétions glandulaires sur le cerveau. Les images verbales s'effectuent donc par des influences des glandes principales sur les cellules corporelles, autrement dit à la fois sur le somatique, l'ensemble physiologique (fonctionnement végétatif et glandulaire) et sur le cerveau.

Il existe donc, dans une proportion considérable de cas, atta-

ché à l'image verbale, au mot reçu ou émis, un état sentimental, une participation fonctionnelle et personnelle au mot lui-même, si bien que nous n'avons que fort rarement des idées qui ne soient entachées d'éléments personnels.

Ceci n'a pas grande importance dans la vie ordinaire, et cette participation de notre personnalité à la composition du mot est un élément précieux pour juger de beaucoup de forces qui nous entourent et en particulier les êtres vivants et nos semblables, auxquels nous ne pouvons appliquer de données scientifiques pour en prendre rapidement connaissance. Dans de tels cas, ce sont nos états émotionnels et sentimentaux qui nous renseignent principalement sur nos semblables par nos sympathies et nos antipathies.

Dans la connaissance intrinsèque et surtout scientifique pour arriver à rendre compte des phénomènes universels et surtout humains, les éléments personnels qui entrent dans la composition de chaque image verbale, de chaque idée, de chaque conception, risque toujours de fausser les constatations que nous faisons à leur sujet et encore beaucoup plus toutes les interprétations qu'elles nécessitent. C'est pourquoi nous parvenons assez facilement à des hypothèses scientifiques et rarement à la vérité.

Les éléments personnels perturbent toutes nos possibilités de découverte et les résultats de laboratoires ne nous affranchissent pas de ses mauvaises influences sentimentales. Nous oublions trop facilement que nos expériences ne nous offrent guère que des sensations calculées, perfectionnées, vérifiées et approchées à l'extrême, mais qui, du fait même qu'elles pénètrent en nous par l'ouïe ou la vue, contiennent des éléments personnels et sentimentaux. De plus, de telles mesures, de tels renseignements, par leur précision, par leur données définies et intangibles, ne nous permettent que fort difficilement de nous en servir pour des élaborations intellectuelles et en particulier pour faire travailler pleinement notre esprit, il nous faut posséder des abstractions et la notion d'identité dont j'ai fourni un exemple. Il nous faut réfléchir pour pouvoir élaborer des abstractions, c'est-à-dire des idées que nous avons entièrement dépouillées de tout élément sensoriel et personnel par la méditation, de façon à les considérer impartialement. Un tel travail, passablement difficile, n'est pas à la portée des déments, dont l'égoïsme, les états vitaux retentissent continuellement sur leur pensée et qui ne possèdent pas d'attention.

2. *La discrimination des valeurs abstraites.* — Ce travail intellectuel est nécessaire à la considération des diverses particularités rencontrées dans une objectivité, dans un fait, une personne, une donnée de connaissance. Il faut que nous puissions reconnaître les caractères communs et distinctifs de chaque entité, sous peine de ne pouvoir procéder aux élaborations suivantes.

3. *La notion d'identité.* — Je ne reviendrai pas sur ce genre d'élaboration psychologique dont j'ai donné un exemple et qui est d'une grande difficulté pour les gens sains d'esprit et, par conséquent, absolument impossible pour un fou.

4. *La synthèse.* — Cette possibilité intellectuelle, servant presque uniquement à la découverte et connaissance humaine ou à la réalisation artistique est impossible aux déments, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle est exceptionnelle chez les êtres normaux qui ne sont parvenus à découvrir que quelques lois scientifiques et aucune inhérente à la nature de l'Homme.

Nous possédons maintenant l'identité foncière de la folie qui se caractérise par *la perte :*

de l'attention;
de la volonté;
du sens moral;
de *l'élaboration psychologique supérieure,*

c'est-à-dire les particularités psychologiques qui se retrouvent chez tous les fous, auxquelles aucun n'échappe et qui nous indiquent qu'il existe en eux une incapacité fonctionnelle permanente et constante.

Si, maintenant, nous recherchons des particularités identiques aux précédentes dans les troubles organiques qui nous sont offerts par la personnalité humaine, nous les trouvons dans l'*insuffisance de la génitale interstitielle.* J'ai fourni aux pubertés et dans le courant de ce livre la démonstration des particularités de cette déficience. Je ne donnerai ici qu'une preuve clinique de cette assertion : *les eunuques opérés jeunes de leurs testicules présentent la même identité psychologique que les fous.*

Mais, pourra-t-on me dire, les castrats ne sont pas des fous ? Certainement, mais en plus du fait qu'ils payent un tribut beaucoup plus lourd à la démence que les gens normaux, dans les pays où se pratique cette mutilation, on sait fort bien qu'il ne

faut pas châtrer un enfant avant l'âge de sept ans, sous peine de le voir devenir irrémédiablement fou. Si, à partir de cette époque, le garçon risque moins de sombrer dans la folie, c'est qu'il s'est établi en lui des enregistrements nerveux capables d'assurer le fonctionnement des organes végétatifs et correspondant à des états émotionnels et sentimentaux liés eux-mêmes aux images verbales. Ce qui contribue à donner à l'être un état d'homogénéité et d'équilibre vital et fonctionnel.

Chez les fous, au contraire, apparaissent des variations glandulaires, et en particulier des dysfonctions de la thyroïde, fort importantes. Ces dernières proviennent avant tout de l'insuffisance de la génitale interstitielle, assez rarement héréditaire, mais presque toujours acquise, état que, semble-t-il, peuvent provoquer des conditions malheureuses d'existence, des émotions, des chocs, des infections, des intoxications, particularités que nous ont décrit les psychiâtres comme agents provocateurs de la folie. Mais ces causes ne sont que des apparences trompeuses; elles agissent surtout pour provoquer des variations endocriniennes et en particulier de la thyroïde, tandis que l'insuffisance de la génitale interstitielle qui précède et permet les dysfonctions glandulaires résulte de particularités sexuelles qui débilitent et atrophient la génitale interstitielle et dont la connaissance et la démonstration demanderaient un trop long exposé.

Il est assez facile de vérifier que l'identité foncière du fou et de l'eunuque opéré jeune sont les mêmes :

1° L'eunuque possède un esprit enfantin et puéril, c'est-à-dire qu'il ne possède ni attention, ni élaboration psychologique supérieure;

2° L'eunuque est aboulique, état qu'il a de commun avec tous les déments;

3° L'eunuque est tellement privé de sens moral, que les auteurs se sont demandés si la description de leur perversité, de leur désir de nuire, de leurs vices et de leurs crimes, n'était pas une invention.

Il m'est aussi assez facile de démontrer que la folie est due à une dysfonction endocrinienne : tous les fous peuvent présenter des états de dépression vitale ou mélancolique et des états d'agitation ou maniaque, même ceux que nous cataloguons comme maniaques ou comme mélancoliques. De tels états sont des manifestations d'un hyperfonctionnement thyroï-

dien dans la manie, d'une hypofonction thyroïdienne dans la mélancolie. Pour s'en convaincre, il est facile de considérer le fou circulaire dont les états d'agitation maniaque et de dépression mélancolique ont fait l'objet de recherches de laboratoire. Celles-ci, entre autres indications, nous donnent :

Dans l'état d'agitation maniaque : l'*augmentation* de la température, du rythme cardiaque et respiratoire, de tous les métabolismes et en particulier du métabolisme basal, enfin la diminution de la résistance au passage du courant électrique. La notion d'identité d'un tel état et la similitude complète de toutes ces particularités avec celles que l'on rencontre dans les états d'hyperthyroïdie nous oblige à dire :

ETAT MANIAQUE = ETAT D'HYPERTHYROÏDIE.

Dans l'état de dépression vitale mélancolique du fou circulaire, on trouve au contraire : *la diminution* de la température, du rythme cardio-respiratoire, de tous les métabolismes, et en particulier du métabolisme basal, enfin une augmentation de la résistance au passage du courant électrique. La notion d'identité de tous ces signes nous prouve que :

L'ÉTAT DE DÉPRESSION MÉLANCOLIQUE = HYPOTHYROÏDIE.

Ainsi donc, tous les états d'agitation ou de dépression de manie ou de mélancolie de tous les éléments ne sont que des états de variations fonctionnelles de la thyroïde.

Enfin, nous possédons la preuve histologique que la folie a pour origine fonctionnelle une insuffisance de la génitale interstitielle. Chez tous les fous, en effet, on trouve au microscope :

UNE ATROPHIE DE LA GÉNITALE INTERSTITIELLE.

C'est un signe constant, qui existe toujours, tandis que les lésions cérébrales qui ont été accusées de provoquer la folie sont inconstantes.

Ainsi donc, tous les fous, sans exception, sauf le myxœdémateux et quelques mongoliens, présentent tous les mêmes signes provenant d'une insuffisance de la génitale interstitielle, qui permet à la thyroïde d'adopter des variations fonctionnelles intenses et exagérées dont résulte l'état de mélancolie qui est une dépression vitale, identique à l' « état de choc » correspondant à une hypofonction thyroïdienne et, d'autre part, à une

augmentation vitale avec agitation ou manie qui n'est qu'une activité thyroïdienne. Je ne dis pas une activité sécrétoire, parce qu'il est à craindre que quantité de fous soient toujours en « état de choc », mais somnambulique, c'est-à-dire que leur augmentation de vitalité ne provient pas de l'hormone thyroïdienne, mais de l'activité nerveuse de cette glande qui supplée à cette carence hormonale. Il est facile de distinguer ces deux catégories fonctionnelles. Les uns, comme certains fous circulaires et quelques rares maniaques, conservent certaines possibilités intellectuelles et en particulier *la mémoire,* tandis que les autres perdent leur intelligence comme les mélancoliques.

Voici donc les signes cliniques identiques de tous les fous. Mais il est chez eux des signes particuliers, spéciaux, qui ont permis de les classifier dans des maladies qui portent des noms différents : démence précoce, épilepsie, paralysie générale, démence sénile, etc., qui possèdent, en plus des états fonctionnels précédents, des perturbations particulières de leur activité musculaire, de leurs possibilités et tendances intellectuelles qui proviennent de troubles glandulaires surajoutés et localisés à diverses parties organiques.

Il est bien évident que connaissant la cause principale de la folie, qui est l'insuffisance de la génitale interstitielle, nous détenons une connaissance qui, dans un jour prochain, ne manquera pas de porter des fruits inattendus. De plus, la détermination des variations fonctionnelles très importantes de la thyroïde dans les cas de manie et de mélancolie nous ouvre aussi de très grandes possibilités thérapeutiques, car, en fait, il suffira de faire connaître au public les causes qui peuvent déterminer les troubles mentaux et en particulier l'influence néfaste de toutes les anomalies sexuelles et surtout de la masturbation pour voir s'arrêter et peut-être diminuer l'extension de la folie.

CHAPITRE XIII

L'ÉVOLUTION HUMAINE

Les philosophes et les anthropologues n'ont eu qu'une très vague idée de ce que peut être l'évolution et la finalité humaine. Ces deux états nous sont physiologiquement déjà connus, comme nous l'avons vu, et participent l'un de l'autre. L'enfant subit une évolution glandulaire destinée non seulement à lui apporter successivement des attributions somatiques et organiques indispensables à sa croissance, mais surtout des possibilités d'activités dont les intellectuelles ne sont pas le moins à considérer.

Nous avons vu que cette évolution est une chose bien curieuse puisqu'elle existe chez tous les êtres sous forme d'une prédominance successive et temporaire d'une fonction glandulaire, celle-ci pouvant respecter cependant une prédominance endocrinienne foncière donnant à l'individu son type glandulaire personnel, ce dernier étant fonction assez souvent de conditions climatériques et héréditaires, tandis que la succession des activités glandulaires doivent assurer l'éclosion de la génitale en rapport avec une croissance normale et une vie de relation efficiente.

La maturité de la génitale donne à l'être d'abord des possibilités reproductrices et volontaires; puis, durant l'existence du sujet, s'établissent des modifications glandulaires qui aboutissent à la ménopause, c'est-à-dire à la disparition des possibilités reproductrices. Cet arrêt fonctionnel n'est pas le dernier stade de l'évolution humaine et de la finalité de l'Homme, car cette évolution physiologique se poursuit d'assez curieuse manière.

L'hypophyse, en particulier, perd beaucoup de ses éléments glandulaires sécrétoires et développe ses cellules nerveuses; il en est fort probablement de même de la thyroïde et aussi de

la surrénale. Quant à la génitale, sa *partie interstitielle s'hypertrophie* chez les sujets possédant un équilibre glandulaire normal. L'interstitielle est donc le dernier stade de l'évolution glandulaire, pouvant se poursuivre, pourrait-on dire, jusqu'à l'usure complète de la division et multiplication cellulaire, c'est-à-dire jusqu'à un âge très avancé, vers 90 ans à peu près; cette glande représente donc la véritable finalité fonctionnelle de l'Homme, puisque toute la croissance, tout le développement intellectuel et d'activité s'effectue dans ce but : l'activité de la génitale interstitielle. Nous avons vu, d'autre part, que cette endocrine nous apporte des qualités intellectuelles et morales incomparables, extraordinairement rares dans l'humanité, ce qui indique bien aussi qu'elle est notre finalité. J'ai déjà exposé ces qualités trop souvent; je les résume de deux mots : synthèse et sens moral.

Ainsi donc, l'Homme, pris individuellement, va vers l'hypertrophie de sa génitale interstitielle et des qualités qui en proviennent, mais ce qu'il y a de plus curieux est de se rendre compte que l'humanité poursuit elle aussi une même évolution et d'une manière absolument identique. Mais, tandis que l'Homme parcourt cette évolution en quelques soixante ans, l'humanité poursuit cette marche évolutive depuis des millénaires et risque d'en mettre encore un nombre fort important si elle ne veut pas se rendre compte de l'exactitude des idées que je lui soumets.

L'espèce humaine subit les modalités d'une évolution glandulaire complexe :

1. Les diverses parties de l'organisme doivent être successivement animées par le système glandulaire, ce qui donne lieu à des tendances vitales d'activités particulières. C'est ainsi que le somatique et les parties nerveuses périphériques, principalement animées par les glandes, font des êtres humains des *organiques;* que l'influence du système glandulaire se rapportant sur les organes végétatifs et les interréactions endocriniennes donnent des *physiologiques;* enfin que les glandes, devenues très agissantes sur le cerveau, engendrent des *intellectuels.*

2. Se superposant à cette évolution, il en est une autre qui s'effectue de la même manière que celle de chaque être humain et qui correspond à la succession des prédominances successives des diverses glandes.

3. Enfin, les divers peuples peuvent être affectés en raison de conditions de vie et de climat d'une prédominance glandulaire particulière.

Je dois faire remarquer très rapidement que ces deux dernières particularités fonctionnelles (2 et 3) ne sauraient compromettre entièrement la marche de l'humanité vers sa finalité, car celle-ci n'est composée que de particularités *générales* d'intellectualité et de sens moral. D'autre part, les prédominances glandulaires imposées à un peuple par le climat et les conditions d'existence l'affectent de particularités spéciales correspondantes au type glandulaire prédominant. C'est ainsi que l'Homme Primitif sera un surrénalien; l'Homme du Cro-Magnon et de la Madeleine, un thyroïdien; l'Egyptien et le Sumérien, des hypophysaires; les Grecs, des génitaux.

Il est fort curieux d'envisager ces évolutions par un effort synthétique pour comparer l'évolution individuelle de l'Homme et celle de l'espèce humaine se dirigeant vers la finalité de l'Homme et de l'humanité, leurs transformations glandulaires étant identiques et leurs acquisitions d'activités et de possibilités intellectuelles étant exactement les mêmes. Il est fort curieux, aussi, de constater que les conditions climatériques, dont les apparitions inattendues nous surprennent, semblent avoir facilité cette évolution, comme si l'Homme n'était pas abandonné, mais plutôt plus ou moins dirigé dans cette évolution.

C'est cette vue synthétique de l'évolution identique de l'Homme et de l'humanité que je me suis efforcé de schématiser dans le tableau suivant, pour rendre à tous accessible la difficulté d'une conception synthétique qui contient plus d'une dizaine d'abstractions, exigeant un effort intellectuel peu courant.

On peut facilement se rendre compte que ce tableau reproduit fidèlement dans le temps l'enfance de l'Homme et de l'humanité. C'est à ce point de vue qu'il est essentiellement intéressant, tandis que les particularités que j'ai attribuées à chacune de nos glandes qui animent l'Homme actuel de sa prédominance trouvent leur confirmation dans quelques peuples de notre époque actuelle.

Nous allons examiner et développer les notions de ce tableau de haut en bas, c'est-à-dire en prenant comme idée directrice les propriétés particulières de la glande examinée et nous les appliquerons à la considération successive de l'enfant, de

Tableau de l'évolution humaine.

	SURRÉNALE	THYROÏDE	HYPOPHYSE	GÉNITALE
Physiologique	Prédominance organique.	Sensibilité. Imagination.	Régularisation. Evaluation. Calcul. Jugement. Raisonnement.	Esthétique. Sens moral. Synthèse.
Enfant	Marche. Mouvements. Exercice. *Tonus musculaire.*	Sensations. Activités générales. Langage.	Ecriture. Calcul. Abstractions mathématiques et scientifiques.	Problèmes humains.
Homme	Esprit terre à terre. Objectivité. Brutalité. Domination.	Elocution. *Langage.* Poésie. Littérature. Imagination. Egotisme.	Ecriture. Mathématiques. Sciences positives. Analyse. Libéralisme.	Esprit universel. Classicisme. Synthèse. Sens moral.
Civilisations passées..	Homme primitif. Sauvage. Assyrien.	Homme du Cro-Magnon et de la Madeleine.	Egyptien et Sumérien.	Grec. Renaissance italienne. XVIIe siècle.
Humanité actuelle....	Prussiens.	Finlandais. Russes blancs.	Anglo-Saxons.	Latins.

l'homme et des représentants d'une civilisation passée ou actuelle.

Toutes ces évolutions se produisent et se sont produites dans le temps d'une manière similaire. L'humanité a présenté une évolution semblable et superposable à celle de l'être humain. L'Homme primitif n'a certainement pas été doué à son origine des possibilités intellectuelles que nous connaissons aux gens de notre époque. Par contre, certains auteurs ont affirmé que l'Homme, à son origine, n'était qu'une sorte d'animal presque dépourvu d'intelligence. Cette idée est sûrement fausse, car notre ancêtre sut utiliser le feu, fort peu de temps après son apparition, ce qui suppose de sa part un intellect passablement développé. D'autres savants, par contre, n'ont pas craint de prétendre qu'il possédait un esprit équivalent au nôtre, avec un langage parfaitement constitué et fort riche et qu'il était capable des mêmes élaborations psychologiques. Il est fort probable qu'il n'en fut point ainsi. Il parvint, sans doute rapidement, à un langage sommaire, mais dut mettre du temps à acquérir un riche vocabulaire. Il avait bien les possibilités voulues pour le forger; il avait une excellente mémoire, un appareil phonateur fort bien conformé, mais il ne présenta vraiment des états émotionnels intenses capables de modifier grandement sa musculature faciale et susceptible de donner de la diversité à son moyen d'expression verbale que beaucoup plus tard, car, au début, son imagination fut des plus paresseuses ou déficientes.

Les diverses acquisitions de l'Homme ne s'effectuent qu'en raison de son évolution physiologique; c'est elle qui règle ses progrès intellectuels. En se modifiant, elle lui permet d'atteindre à de nouvelles connaissances et cela bien lentement, comme nous le verrons. Car les peuples sont imperméables, réfractaires à des idées plus perfectionnées, sinon aux idées novatrices. Ainsi, les Egyptiens n'adoptèrent jamais la manière très simplifiée que découvrirent les Grecs d'effectuer la multiplication et la division. Par contre, tous les peuples qui n'avaient pas d'écriture adoptèrent le principe de figuration phonétique découvert par les Egyptiens, invention merveilleuse dont nous tenons la marche rapide de nos connaissances.

Nous allons donc suivre le tableau schématique que j'ai établi; chacun pourra ainsi juger par soi-même, car les notions auxquelles je ferai appel sont connues de tous, que les types glandulaires physiques et intellectuels sont bien une réalité, non

une pure conception, et qu'ils répondent bien à des fonctionnements déterminés, dont dépendent les possibilités intellectuelles de l'Homme et qui ont provoqué dans l'humanité l'éclosion de civilisations successives et progressives.

SURRENALE

PRÉDOMINANCE ORGANIQUE. — Cette glande a la propriété de neutraliser par de l'hydrogène l'oxygène des cellules; elle est donc indispensable à notre activité musculaire; elle nous donne le tonus musculaire, c'est-à-dire l'attitude, la position d'équilibre qui nous permet nos mouvements. En plus de la force et de la puissance, elle donne des tendances à la réaction et à la combattivité. L'être en reçoit une tête carrée, des épaules larges, un bassin fort, une musculature courte et volumineuse. Au point de vue intellectuel, elle apporte des qualités de sens pratique et d'objectivité, des conceptions terre à terre, à tendance matérialiste; imagination faible, sens psychologique déficient, sensibilité atténuée; activités psychologiques et physiques tournées depuis les temps les plus reculés vers la guerre, la domination, l'esclavagisme; sens moral inexistant; pas de croyance divine, mais confiance abolue dans la force; sens artistique fort peu accusé, sauf au point de vue musical. A propos de cette dernière possibilité curieuse, je rapporterai le cas suivant, relaté par Léopold Lévi, dans son livre *le Tempérament et ses troubles.* Un élève d'une grande école est soumis au traitement surrénalien pour de la fatigue musculaire et cérébrale; il en constate les bons effets; quand il arrive à une haute dose de surrénale, il est capable de travailler toute la nuit. Il suspend cette médication pendant les vacances. A la rentrée, il s'y remet de lui-même. Ses amis le trouvent extraordinaire; par contre, la nuit, il ne peut dormir; *plusieurs airs de son phonographe jouent en même temps dans sa tête.* Le fait est qu'il avait pris d'un seul coup, sans progression, une dose considérable de surrénale.

L'ENFANT. — Dans les premiers jours de sa vie, l'enfant dort beaucoup et profondément; placé sous la domination de sa surrénale, sa thyroïde est proportionnellement en insuffisance et le tient fort peu en état de veille. Le bébé qui, peu après sa naissance, va entendre parler tout autour de lui, aura donc toutes

les possibilités auditives voulues, grâce à l'activité de sa surrénale. Il apprendra à distinguer les sons et à comprendre ce qu'on lui dit. Il commencera par retenir les objectivités, particularités caractéristiques de la surrénale. Il agitera ses bras et ses jambes et présentera cette tonicité musculaire extraordinaire qui lui permet de tenir un bras tendu sans fatigue pendant trois quarts d'heure. Phénomène inconcevable et surtout inexplicable par le système nerveux; ce qui confirme nettement cette idée que je répète: l'enfant naissant est un surrénalien et son système nerveux non développé. Nous trouvons une autre preuve de ce dernier fait dans son impossibilité de marcher avant le dixième mois. Il commence par s'exercer à se tenir debout, et ce n'est que lorsque ses centres automatiques commencent à être définitivement constitués et aptes à des enregistrements de mouvements qu'il peut faire ses premiers pas. Durant cette première partie de sa vie, il présentera assez souvent des colères violentes pour des causes peu discernables, ce qui indique bien encore qu'il est surrénalien.

L'HOMME SURRÉNALIEN. — Dans l'étude de nos types glandulaires physiques et intellectuels, j'ai déjà donné les caractéristique les plus marquantes du surrénalien. J'ajouterai simplement que cette glande donne la brusquerie et la rudesse des manières, avec beaucoup plus de force que de bonhomie; une très grande activité, des possibilités d'effort et de travail très étendues, une tendance à affronter et à vaincre les obstacles qui se présentent. Le surrénalien est un rustre et bien souvent un grossier personnage, ne craignant que plus fort que lui, mais ni Dieu, ni diable. Il est d'une intellectualité lourde, avec une tendance aux raisonnements stupides, car son sens de l'observation est des plus obtus. Il est peu bienveillant pour ses semblables qu'il traite avec mépris. Il ne connaît que la force, la contrainte, la discipline imposée et son sentiment le plus puissant est certainement l'instinct grégaire. Manquant d'esprit clair et de jugement sain, il est la proie facile de toutes les hâbleries et des appels à la force. Tous ces défauts ne lui laissent aucune franchise; de caractère, il est querelleur, fourbe, rusé, cherchant à se venger.

L'une de ses caractéristiques les plus curieuses est sa hantise de la mort. La thyroïde étant oxydante est, pour l'être, synonyme de vie; la surrénale étant, à bien des points de vue chimiques, circulatoires, musculaires, cardiaques et cérébraux, le

contraire de la thyroïde, doit donner des sentiments opposés à celle-ci, c'est-à-dire de mort. Aussi plane-t-elle sur la destinée du surrénalien et en particulier chez tous les êtres qui, pour une raison ou une autre, sont surrénaliens avec une certaine déficience thyroïdienne; alors l'on voit apparaître la tendance au suicide, tandis qu'avec une thyroïde vigoureuse, mais asservie à la surrénale, c'est la tendance à la combattivité et à donner la mort qui domine.

LE SURRÉNALIEN DANS LES CIVILISATIONS PASSÉES. — *L'Homme Primitif. - Le Sauvage. - L'Assyrien.* — La période géologique durant laquelle l'Homme Primitif semble avoir fait son apparition fut dotée d'un climat chaud. J'ai dit aux fonctionnements, à propos de la température animale, que l'adrénaline en excès réduit au minimum les oxydations cellulaires et fait baisser la température centrale. Telle est la principale raison du type surrénalien chez nos premiers ancêtres. D'ailleurs, nous devons penser qu'ils furent surtout des *hypersurrénaliens organiques*. C'est pourquoi toutes les parties des squelettes que nous avons retrouvées de l'Homme de cette époque nous paraissent étranges. Ces mâchoires massives sans menton, ces crânes élargis, bas, avec un front fuyant, cette ossature fort volumineuse, la largeur exagérée des épaules, la brièveté des membres, dont la position était mal étendues, les énormes insertions aponévrotiques, les articulations fortes et serrées, tout cela nous indique nettement que notre ancêtre le plus primitif fut un hypersurrénalien, comme nous ne pouvons plus en rencontrer à l'heure actuelle; car il vécut pendant une période chaude avec un soleil très obscurci par les nuages, ce qui ne lui imposa pas le type hypophysaire comme chez le noir actuel.

Ses qualités physiques de robustesse, de force, de très grande simplicité fonctionnelle physiologique, sa prolificité fort grande, servie par de fortes excitations sexuelles, furent pour lui le moyen de survivre et de se perpétuer au milieu des immenses difficultés vitales qu'il rencontra. Irrégulièrement et mal nourri, ce fut encore sa surrénale qui en bénéficia. Mais celle-ci lui donna cette puissance physique incomparable, cette activité inouïe dans la colère des combats.

Cette période se signale tout particulièrement par l'énormité et la férocité des animaux sauvages, dont les descendants actuels ne nous donnent plus qu'une bien faible idée : lion et ours des

cavernes, machaerodus ou chat sauvage plus grand que le tigre royal, armé de dents coupantes comme des rasoirs; rhinocéros, cerfs, buffles géants, tels furent les principaux ennemis de l'Homme de cette époque, et ce fut, comme je l'ai déjà dit, sa possibilité de se mettre en colère et d'appeler à son aide son fonctionnement surrénalien qui lui permit de lutter contre de tels adversaires et d'en triompher.

Si nous sommes bien fixés sur ses aptitudes organiques, que pouvons-nous penser de sa mentalité et de son intellect ? La bestialité, la brutalité furent certainement ses caractéristiques dominantes, accompagnées d'un manque de sensibilité et de sentimentalité. C'était une brute avec tout ce que ce mot comporte d'impulsion, de manque de contrôle, de raison et de tendance à l'insouciance. Vivre au jour le jour, sans se poser de grandes questions, sans chercher à améliorer son sort, profiter des occasions favorables, supporter les inconvénients d'une existence difficile devaient être les seules tendances de sa personnalité. Ses jours continuellement menacés par quelques dangers le contraignirent à vivre en famille. Car c'est seulement en veillant à tour de rôle qu'il pouvait arriver à prendre du repos. Ainsi évitait-il la peur de la nuit que certains auteurs ont voulu chez lui chronique, avec l'attente angoissée du jour et de la lumière, ce qui aurait provoqué son adoration pour l'astre du jour. Délaissons ces vues par trop imaginatives et pensons que l'entretien du feu, ce bien suprême, demanda la coopération de tous. Certainement, chacun s'employait de son mieux à assurer l'alimentation nécessaire à de grands appétits. Si la vie familiale ne fut pas toujours pour lui un plaisir, il l'adopta assez volontiers en raison de son instinct grégaire qui lui donnait une impression de force et de sécurité.

Son intellect fut d'autant plus déficient qu'il ne possédait aucune donnée sur le monde extérieur. Ce qu'il apprit à connaître le mieux et le plus vite fut les mœurs des animaux qui l'entouraient. Il parvint ainsi à savoir comment les combattre et à s'emparer des plus jeunes et des moins dangereux. Peu d'idées en dehors des objectivités pouvaient accaparer son esprit. Sa grande préoccupation fut de se procurer de la nourriture; sans doute fut-elle d'abord de fruits, de racines, de miel, de graines, d'insectes, de coquillages et d'œufs. Certains auteurs pensent qu'il fut anthropophage; ceci est bien possible, mais nous n'en avons aucune preuve. Il est beaucoup plus rationnel de penser

qu'imitant les animaux carnassiers et poussé par la faim, il en vint à manger de la chair animale. Cette nourriture étant fort commune et chaque prise plus avantageuse que des trouvailles aléatoires, il ne tarda pas à devenir chasseur. L'épieu fut sans doute sa première arme. L'idée de construire des trappes et des pièges ne demandant pas beaucoup d'imagination, il dut y parvenir assez vite. Sa première découverte fut le feu. Elle semble avoir précédé la fabrication des silex taillés. Il connut tous les profits qu'il pouvait en tirer pour se protéger et faire cuire ses aliments.

Comme nous l'avons vu, le sens de l'ouïe est chez le surrénal très fin et très développé. Il est bien certain que de tous ses sens ce fut pour lui le plus utile. Il parvint ainsi à reconnaître les animaux au bruit de leur marche. Il put prendre des dispositions de combat ou de fuite. Il est probable que c'est grâce à son audition subtile qu'il parvint à édifier son langage. Il imita les cris des animaux et les bruits de la nature. Il parvint ainsi à les désigner. De l'allure des bêtes, de leurs comportements, de leur tendance à avancer, à reculer, à s'agiter, à bondir, aussi bien que des grognements qu'ils faisaient entendre, il sut tirer des sons qui lui permirent de désigner des activités; il en forma des verbes. Il put ainsi commander à ceux qui étaient avec lui, leur faire part de ce qu'il avait vu et de ce qu'ils devaient faire. Il ne faut pas oublier que les états émotionnels changent la hauteur des sons et modifient les émissions des organes phonétiques. Dans ces conditions, il put acquérir un langage rudimentaire concernant les objectivités et les activités. La possibilité de transmettre ses impressions fut pour lui un perfectionnement très important. Ce n'est point, comme l'ont prétendu les auteurs, en chantant lors des travaux en commun que se forgea le langage humain, car ce ne fut que bien plus tard que l'Homme cultiva et travailla, mais c'est en faisant comme l'enfant en bas-âge qu'il créa son langage, en désignant par le bruit que fait une objectivité dont il ignore le nom, l'auto, le chemin de fer, le chat, etc... Surrénalien, il n'eut aucune tendance artistique; il ne nous a laissé aucune réalisation esthétique. Matérialiste et athée, il ne sut pas enterrer ses morts et ne sut pas élever son esprit au-dessus des contingences immédiates.

C'est parmi les surrénaliens que nous rencontrons le matriarcat. Il est, en effet, assez inconcevable que, dans certaines peuplades, ce soit la femme qui prenne la direction des affaires, qui

transmette son nom et que les héritages s'effectuent du côté maternel. Aucune explication d'une telle particularité n'a jamais été donnée. Ce fait est d'autant moins compréhensible qu'il se rencontre chez les peuplaples aux mœurs rudes et guerrières, plutôt que chez celles aux coutumes pacifiques. Les tribus de l'Amérique du Nord, en particulier, nous offrent le spectacle de femmes régissant les agglomérations. Les particularités de nos types glandulaires peuvent seuls nous rendre compte d'une telle tendance. Le surrénalien « organique », fort et vigoureux, possède une intelligence très souvent médiocre; la femme du même type, en raison de son fonctionnement sexuel et génital, a beaucoup moins tendance à être une « organique »; elle est plus thyroïdienne et plus physiologique; d'où son intelligence plus éveillée, son langage plus facile et plus imagé, son imagination plus grande. Sa supériorité intellectuelle s'affirme fatalement dans toutes les tractations et dans la gérance des intérêts; sa clairvoyance y étant fortement accusée, elle finit par devenir prédominante dans la famille et même dans les tribus; l'homme y conserve ses activités guerrières et cynégétiques; la femme gère et défend les intérêts familiaux.

Il est facile de se rendre compte que les Assyriens appartinrent au type surrénalien : leur forte tête carrée, leur mâchoire puissante, leur cou court et développé, leur largeur d'épaule, leur musculature volumineuse, leurs articulations épaisses, leurs insertions musculaires très prononcées, leur forte pilosité nous indiquent nettement qu'ils furent des surrénaliens *organo-physiologiques*. Ils héritèrent d'une véritable civilisation sumérienne par l'entremise des Chaldéens, mais ils ne surent nullement la perfectionner ni au point de vue intellectuel, ni au point de vue moral. En vérité, ils la ravalèrent. Non seulement aucun progrès scientifique n'y fut apporté, aucune réalisation intellectuelle, mais même fort peu d'artistiques, et encore ne nous est-il pas permis de leur en assigner la paternité avec certitude. Ils furent comme spécialisés dans les industries de guerre, l'armement et les conceptions militaires, ainsi que dans toutes les méthodes de contrainte et d'asservissement qu'ils appliquèrent sans scrupule et avec toute la cruauté imaginable aux populations voisines. Ils imaginèrent des procédés de spoliation, de pillage, d'esclavage, de délation, d'espionnage, de meurtre, de tortures, de cruautés insignes, si barbares, qu'il faudra attendre les temps modernes pour les voir remises en honneur par des surrénaliens *physiologico-intellectuels.*

HUMANITÉ ACTUELLE. - *Allemands.* — On ne manquera pas de faire un rapprochement entre les tendances des Assyriens et celles des Allemands. Je dois dire qu'ils ne se composent pas uniquement de surrénaux; certaines régions du Sud, de la mer du Nord et de la Rhénanie présentent des types divers, mais l'on peut dire que l'Est, et principalement la Prusse, renferment en majorité des surrénaux. Leur tête carrée, leur face bestiale, leur cou court, leur largeur d'épaules, leur musculature puissante nous l'assurent de la façon la plus formelle. Nous savons comment leur instinct grégaire les a poussés à l'idée d'une domination mondiale.

Notre monde a été submergé d'une prétendue culture allemande, dont la faiblesse est grande, car les principales célébrités de ce pays ont renié leur origine, sentant bien qu'ils n'appartenaient pas au même type physiologique que le peuple où ils vivaient, tandis que les Allemands, surrénaliens, astucieux, dans leur propagande, ont fait croire à leur supériorité intellectuelle.

En philosophie, surtout des noms anciens; les autres se sont basés sur une volonté psychologique quand son origine est glandulaire. En science surtout, des expérimentateurs, des manipulateurs, des analystes de médiocre envergure, des quantités de compilateurs et de gens faisant des applications principalement industrielles. Pas très forts en mathématiques et en astronomie, beaucoup en optique, guère en électricité, ils ont fait un grand effort en chimie où leurs tendances à la manipulation et à la compilation leur a surtout permis des applications industrielles beaucoup plus que des conceptions théoriques, car ce qui est manifeste dans leur mentalité est l'absence complète de toutes possibilités synthétiques. On ne retrouve, en effet, chez eux, presque aucune loi à portée générale.

Le nombre des philologues allemands est incroyable, mais ce sont des Français qui ont découvert le sens des hiéroglyphes et de la langue égyptienne, de l'écriture et de la langue assyrienne. En histoire, leurs tentatives multiples manquent le plus souvent d'intérêt. En médecine, ils donnèrent de grands coups de tam-tam pour pas grand'chose. C'est ainsi que la découverte du bacille tuberculeux fut pour Koch l'occasion d'annoncer à grand renfort de grosse caisse qu'il allait, comme Pasteur et Roux, et bien mieux qu'eux, nous doter d'un sérum stupéfiant; ce fut un lamentable fiasco. Une théorie homéopathique vit le jour dans ce

pays; ce fut surtout une compilation de constatations médicamenteuses, mais son pouvoir curatif indéniable attend toujours une explication physiologique, ce qui n'est pas brillant pour son inventeur. Il y a aussi le grand psychiâtre Freud qui découvrit chez l'enfant un instinct sexuel qui n'existe pas dans l'espèce humaine et dont la génitale interstitielle, seule développée, l'incite à des états opposés à ceux que donne la sexualité; ce même savant, parlant toujours de sexualité, n'a pas été capable de nous dire ce qu'elle est et d'où provient physiologiquement la jouissance sexuelle.

En marge de quelques noms à retenir, se trouvent dans ce pays toute une série de pillards, de plagiaires qui se sont attribués sans scrupule et avec le plus grand sérieux les découvertes des autres peuples. Le procédé allemand pour faire croire au nombre et à l'universalité de ses savants, est fort simple. Il consiste à toujours donner à une découverte, à une loi, à un procédé, à une maladie, à un microbe, le nom de l'Allemand qui en a parlé pour la première fois. Ainsi il est à peu près impossible d'envisager une question sans y retrouver le nom d'un Allemand.

On a prétendu que l'histoire est un éternel recommencement; en réalité, ce sont les mêmes types glandulaires qui réapparaissent. C'est ainsi qu'il est facile d'établir une comparaison entre les Assyriens et les Allemands. Les uns et les autres ont eu leurs activités tournées vers les industries de guerre; ils ont cherché à perfectionner leurs armements. Tandis que les Assyriens créaient des chars lourds, des machines pour détruire les murailles, dotaient leur infanterie d'armures de protection, innovaient une infanterie portée par la cavalerie et constituaient des corps de sapeurs, les Allemands ont imaginé l'infanterie motorisée, l'artillerie lourde tractée, les chars d'assaut et intensifiaient la production d'une aviation de bombardement. Remarque minime, mais curieuse: les Assyriens portèrent des bottes comme les Allemands. Leur préparation à la guerre est semblable : espionnage très développé, constitution d'une cinquième colonne destinée à jeter le trouble chez les ennemis; même tendance à saper les résistances et à perturber les possibilités de lutte; impulsivité dans l'attaque pour frapper d'effroi les populations attaquées les unes après les autres. Des deux côtés, guerre totale, impitoyable; mise en esclavage des êtres valides pour les faire travailler aux armements, aux constructions défensives.

Même tendance à torturer les individus, la Gestapo n'ayant pas eu à envier grand'chose aux Assyriens. Ainsi, rien de nouveau sous le soleil; les mêmes types glandulaires rééditent les mêmes atrocités et comportements.

THYROIDE

Nous avons vu que la thyroïde est la glande oxydante par excellence, qu'elle apporte à toutes nos cellules la possibilité de combustion cellulaire qui non seulement en assure, mais peut en exagérer le fonctionnement. Aussi, la thyroïde donne-t-elle à l'être de la vitalité sous toutes ses formes et dans toutes les activités.

Le thyroïdien se caractérise, au point de vue physique, par une taille assez élevée, une tête ovale, un front haut, une musculature allongée, des articulations peu résistantes, des mains et des pieds longs; le plus souvent, il est blond; ses gestes, ses réflexes sont rapides; sa sensibilité grande, ses réactions soudaines et fortes. Son esprit est prompt, vif, compréhensif, à tendance particulièrement imagée et visuelle; son langage à débit accéléré; les expressions, les mots lui viennent facilement; ses inclinations littéraires accentuées, ses dispositions artistiques bonnes.

L'ENFANT. — Dès la deuxième année, l'enfant présente des tendances nettement thyroïdiennes; elles ne se manifestent pas seulement par l'élévation maximum de son métabolisme basal à l'âge de cinq ans, mais aussi par son besoin de courir, de s'agiter, de crier; il aime se servir d'un fouet, lancer des pierres, fabriquer un arc et des flèches; c'est une tendance presque instinctive chez le garçon que nous retrouverons chez son ancêtre thyroïdien.

C'est le moment où il va acquérir son langage; il y arrivera assez facilement, car il retiendra bien les conversations entendues; au début, il parlera petit-nègre et forgera des mots à sa façon; si on ne le reprenait, il se constituerait bien vite un langage personnel. Son intellectualité s'éveille, captant vite tout ce qui est visible, original, nouveau. Ses tendances impulsives sont fortes, sa volonté restreinte. Son émotivité est grande; il pleure et rit facilement. Bien souvent, il est égoïste, exagéré,

menteur. On ne peut dire qu'il possède des tendances artistiques, mais il aime griffonner, couvrir de graffiti les murs et les arbres et dessiner des croquis qui ressemblent passablement à ceux des primitifs.

L'ADULTE THYROÏDIEN. — Le thyroïdien se caractérise par des automatismes parfaits. On les retrouve chez lui aussi bien dans les gestes, les modifications de la physionomie en rapport avec ses états émotionnels que dans son intellectualité. Chez lui, tout marche ensemble; aussi donne-t-il une impression de vérité, de réalité, même quand il n'est pas sincère. Grand émotif, il est artiste de théâtre né; il joue la comédie non seulement sur la scène, mais aussi dans la vie, et il y réussit presque toujours très bien. Comme sa thyroïde le met à la recherche de toutes les sensations, elle lui donne une tendance à tout rapporter à lui-même. Il utilise facilement la coquetterie de sa personne ou de son esprit. Il est souvent beau parleur, imagé dans ses idées. Il est facilement poète; il peut être remuant et paresseux, insouciant et prodigue, en même temps que regardant pour les autres et intéressé pour lui-même. Il est changeant, volage et attaché, rieur ou morose, très sensible pour lui-même, impassible pour les autres. Il présente souvent un ensemble d'inconséquences, d'incohérences, de contradictions. Il est beaucoup plus amusant et drôle que compréhensible. Il délaisse les idées abstraites pour les sentiments. Il les ressent fortement et sait bien les traduire. En art, il est peintre de paysages ou de portraits; en musique, il est surtout très bon exécutant au violon; il est surtout poète sentimental; il affectionne la ballade, les odes, l'épigramme et le pastiche, car il a de l'esprit.

L'HOMME DU CRO-MAGNON ET DE LA MADELEINE. — Nous avons laissé notre ancêtre surrénalien dans un climat un peu chaud, devenu chasseur, car il a fini par emmancher d'énormes silex sur de fortes branches. Il est relativement heureux, quand, tout d'un coup, l'atmosphère se refroidit terriblement; les glaciers deviennent envahissants. Sa surrénale s'avère vite insuffisante pour le réchauffer; sa thyroïde s'active pour lui fournir la chaleur animale dont il a besoin, malgré les fourrures dont il se vêt. Son être ne tarde pas à se transformer; sa tête s'allonge et devient rectangulaire; sa taille s'élève; sa puissance musculaire reste encore très grande et ses activités augmentent. Il mange

beaucoup de viande et de moelle pour se réchauffer; il finira par devenir un thyroïdien organique avec une tête plus ovoïde, une musculature plus allongée encore, et plus rapide dans ses réflexes. Sa vitesse à la course devient très grande; son esprit s'éveille et il imagine. Il comprend le parti qu'il peut tirer de la vitesse de ses membres. Il s'aperçoit que la rapidité du coup produit autant d'effet que sa force. Il crée la hache de jet; puis, s'étant rendu compte qu'il vaut mieux atteindre un ennemi de loin, il fabrique des javelots. Ayant reconnu que celui qui a le bras plus long lançait plus loin, il fabrique le propulseur; enfin l'arc et les flèches. Sa thyroïde lui a permis d'imaginer un armement pouvant le rendre maître des animaux méfiants ou trop rapides dans leur course. Sa nourriture en devient largement assurée. Il a le temps de fabriquer des armes, des haches, de sculpter des propulseurs et des bâtons de commandement, même d'admirer le ciel et la nature.

Il vit l'hiver dans les cavernes, l'été dans les huttes. Il se sert de sa hache pour travailler sommairement le bois. Il commence à coudre des fourrures; il établit des échanges commerciaux depuis le Nord de l'Espagne jusqu'en Russie. L'industrie magdaléenne « s'étend donc, sauf en ce qui concerne la Syrie, sur des régions qui, à ces époques, jouissaient de climats analogues et possédaient à peu de chose près la même flore et la même faune »[1]. Cette constatation indique bien le rôle de l'ambiance dans la détermination du type humain et, qui plus est, de ses tendances physiques et intellectuelles.

Sa sensibilté est incomparablement plus grande que celle de son ancêtre surrénalien. Beaucoup d'événements apportent en lui un émoi. Il éprouve toutes les émotions que nous connaissons; sa mémoire de thyroïdien est extraordinaire. Il n'inventera pas le langage, mais créera un nombre considérable d'images verbales. Il ne s'en tiendra pas aux onomatopées; grâce à ses états émotionnels très accusés et à la particularité de sa thyroïde de l'inciter à voir tout ce qui est original et surprenant, il constituera les qualificatifs du langage, avec des nuances fort nombreuses et une syntaxe qui émanent de ces états émotionnels fort accusés et durables.

Ses réalisations artistiques nous surprennent par leur vérité et leur réalisme. Artistes, ils nous ont laissé de splendides et

1. Bergounioux et André Glory, *Les premiers hommes*, Didier, éd.

véritables instantanés d'animaux, supérieurement dessinés, rendus avec des traits fort simples, mais essentiels et puissants. Les anthropologues se sont perdus en conjectures à leur sujet. Ce qu'ils ne sont pas parvenus à expliquer, les propriétés glandulaires de ce thyroïdien le peuvent aisément.

Il faut d'abord remarquer que ces dessins ne sont parfaits que pour les animaux et ne sont que de vulgaires graffiti en ce qui concerne les êtres humains. La plupart des animaux représentés sont dans un état d'activité, ce qui indique que l'artiste en a été frappé, en a éprouvé un fort état émotionnel, tandis que les humains qu'ils voyaient journellement n'ont eu sur lui aucun effet du même genre.

Une telle possibilité artistique est connue; elle s'appelle la visualisation. Elle fut assez fréquente chez les peintres de la Renaissance; ils créèrent volontairement dans leur vision des formes et des images qu'ils purent ensuite projeter sur des surfaces et qu'ils n'eurent plus qu'à retracer. Le Magdaléen ne se servit pas de sa volonté, mais l'état affectif intense que lui avait fait éprouver sa thyroïde avait fixé dans son œil la forme d'un animal qu'il n'avait plus qu'à projeter sur la paroi de la caverne par son regard et à utiliser comme modèle pour dessiner. Une telle possibilité fut inhérente à ce type glandulaire thyroïdien organique, car celui-ci, en disparaissant, emporta avec lui une telle possibilité.

Nous savons aussi que notre Magdaléen fut coquet; il fabriqua des bijoux, et nous avons retrouvé des boîtes contenant des fards dont il se peignit le visage et le corps.

Voulant être jusqu'au bout un personnage énigmatique, notre ancêtre thyroïdien, après s'être répandu sur la plus grande partie de l'Europe, dès qu'apparut une modification climatérique, due à la fonte des glaciers, dès que la flore et la faune changèrent pour être voisines de celles de l'heure actuelle, disparut rapidement sans laisser de traces; il s'évanouit comme par enchantement. Ce fait apparaît d'autant plus extraordinaire qu'en certains endroits, le nombre en fut grand et l'aire occupée d'étendue considérable. Les anthropologues n'ont rien compris à cette disparition. Nous devons penser qu'en raison de l'adoucissement de la température, le type thyroïdien, survenu en raison de la rigueur du climat, engendra des *hypothyroïdiens* dont les caractéristiques étant opposées sont apparues méconnaissables et comme ne pouvant être les descendants des Magda-

léens. Quelques générations suffirent à transformer un être si vif, si rapide, si imaginatif, si expansif, en un homme nonchalant, presque au-dessous de la moyenne comme taille, un peu chasseur, un peu agriculteur, un peu dégénéré, qui ne retrouvera un type glandulaire définitif que bien des siècles après. Il sera surtout sédentaire, pratique, élevant des troupeaux, polissant la pierre, cuisant des poteries.

HUMANITÉ ACTUELLE. - *Finlandais.* - *Russes blancs.* — Les thyroïdiens actuels sont relativement rares en tant qu'agglomérations importantes, car ce type dépend d'un froid rigoureux, sec, prolongé, et d'un été de température tempérée et peu élevée. On comprendra qu'il est assez difficile d'établir un véritable parallèle entre notre ancêtre magdaléen, thyroïdien *organique,* et des thyroïdiens qui sont au moins des *physiologiques,* c'est-à-dire grandement évolués. Toutefois, le Finlandais et le Russe blanc, plutôt grands de taille, sveltes, élégants, la tête nettement ovalaire, sont franchement des thyroïdiens. Les premiers se sont signalés à l'attention mondiale par leurs coureurs de vitesse et leurs lanceurs de javelots, les seconds sont des danseurs incomparables, ce qui témoigne en faveur de la rapidité de leurs gestes et de leur agilité. Nous constatons aussi chez les deux une facilité étonnante à apprendre les langues vivantes; de grandes tendances imaginatives, de la superstition. Les possibilités artistiques des Russes sont bonnes et leurs icones répondent à un type nettement thyroïdien.

HYPOPHYSE

Elle est synonyme, comme je l'ai dit, de raison, de calcul, de jugement. C'est la glande qui est dominante à l'heure actuelle dans une grande partie de l'humanité. Elle a été principalement provocatrice du progrès scientifique moderne. Elle donne à l'être des possibilités analytiques et son souci constant des causes phénoménales. Elle le pousse à l'expérimentation, à l'application de chiffres, de mesures, de formules à tout l'univers et même à l'Homme, mais celui-ci n'obéit pas aux conceptions imaginées par les hypophysaires.

L'ENFANT. — Si nous considérons l'enfant vers sa septième année, dans sa morphologie, nous y retrouvons à peu près les

mêmes caractéristiques que vers sa deuxième année; il faut que son hypophyse intervienne pour que ses jambes s'allongent vraiment proportionnellement au tronc, pendant que ses mains et pieds grandiront avec excès. L'intelligence aussi se modifie; l'enfant est moins interrogatif; il commence à raisonner et à chercher les causes lui-même; il s'intéresse à des processus mécaniques, tandis qu'il commence à calculer et à écrire. Les premières abstractions nécessaires à la comparaison des idées apparaissent un peu plus tard. L'esprit d'objectif et d'imaginatif devient idéologique. Les mouvements, les forces, les activités, les puissances, les intensités, les variations seront compris par lui progressivement.

ADULTE. — Nous pourrions presque dire que l'Homme moderne est une création de l'hypophyse. La science et les applications industrielles persécutent sa vie. La T.S.F., le téléphone, le cinéma, l'auto, l'avion se sont immiscés dans la vie de l'Homme et lui ont donné une vie trépidante de préoccupations, de difficultés et d'espoirs inassouvis. Nous sommes sous la prédominance hypophysaire; elle grandit nos corps; elle centuple nos forces musculaires par l'emprise qu'elle nous a donnée sur la nature et qui nous servent à nous entre-tuer; elle rend nos existences aventureuses et agitées.

En elle-même, l'hypophyse, glande du sang-froid, du calcul, de la raison, ne devrait pas nous mener à de telles extrémités. Elle nous y a poussés parce que la matière nous fascine, parce que ces constantes énergies sont une tentation trop forte pour nos esprits trop épris de logique immédiate, trop peu puissants en eux-mêmes, cherchant dans la connaissance des forces matérielles un stimulant, une intensification psychologique à notre incapacité de penser et de méditer.

CIVILISATIONS PASSÉES. - *Egyptiens*. - *Sumériens*. — On me permettra ici, grâce aux propriétés glandulaires, de tirer au clair une énigme concernant les civilisations anciennes. D'abord, que sont ces Sumériens, dont les historiens s'efforcent de ne pas parler au profit des Chaldéo-Assyriens ? Pourquoi et comment voyons-nous l'Egypte et la Chaldée jouir, entre 3000 et 5000 ans avant J.-C., d'une civilisation arrivée à son apogée et à laquelle les Chaldéens n'ajoutèrent rien et les Egyptiens presque uniquement l'écriture ?

C'est que, pendant les périodes glaciaires, les bassins du Nil et de l'Euphrate, qui avaient été habités par l'Homme primitif, furent désertés en raison de l'envahissement des glaciers. Les populations se réfugièrent dans les deltas qui, tempérés par la mer, irrigués par les fleuves, devinrent des régions d'une inégalable fertilité. C'est dans ces deux parties du monde, ne craignant aucune invasion en raison de leur isolement par les glaces, qu'évoluèrent deux civilisations absolument identiques en raison du même type glandulaire de ces populations et de ceux qui les dirigeaient, qui furent circoncis au huitième jour de la naissance; ce qui provoqua l'éclosion d'un type hypophysaire un peu spécial. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de ce que les connaissances de ces deux peuples aient été fort semblables dans leurs données mathématiques, algébriques, astronomiques. Ils eurent aussi la même tendance à travailler la pierre, ce que l'on ne retrouve pas chez les Chaldéens qui s'éloignèrent du type physiologique des Sumériens, tandis que celui des Egyptiens et de la Haute-Egypte fut sensiblement le même que celui des habitants antépharaoniques du delta.

Mais ces deux grandes civilisations, qui s'étaient effectuées non seulement sur le plan scientifique, mais moral, ne progressèrent plus quand la fonte des glaciers emporta toutes les constructions édifiées sur ces deltas. Toutes ces données furent conservées par les Egyptiens de Haute-Egypte qui y ajoutèrent l'écriture, et celles des Sumériens le furent par les Chaldéens qui les utilisèrent à des fins commerciales, et par les Assyriens, à des fins guerrières.

Nous pouvons être certains que les Egyptiens furent, tout au moins dans la classe pharaonique, des hypophysaires, comme nous l'indiquent nettement les momies retrouvées : leur grande taille, leur face triangulaire, leur constitution athlétique, la dimension importante de leurs mains et de leurs pieds ne nous laissent à ce sujet aucun doute.

Les Egyptiens et les Sumériens jouirent d'un esprit très raisonné, très calculé et très pratique. Ils utilisèrent parfaitement leurs acquisitions scientifiques à des fins d'architecture et surtout agricoles, pour la répartiton des terres après les inondations et pour effectuer des irrigations. Leurs procédés de culture furent ingénieux et ils sélectionnèrent admirablement les plantes et les animaux. Si leur science, ou tout au moins celle que nous possédons dans les papyrus, n'atteint pas aux spéculations pure-

ment théoriques, ils surent déterminer des mesures astronomiques et établir une étude systématique des lésions chirurgicales; ils créèrent aussi des spécialités et reconnurent les propriétés du système glandulaire, comme nous l'indique la figuration de la thyroïde par un soleil placé au devant du cou.

Comme tout hypophysaire, ils furent moraux; leur hospitalité était fort grande; l'esprit de justice régna dans la famille où la femme occupait la même situation que l'homme, fait unique dans l'antiquité; leurs mœurs étaient douces; chez les Sumériens, il fallut attendre l'hégémonie commençante de Babylone pour voir apparaître la nécessité du code de Hamourabi et, chez les Egyptiens, ce n'est que bien après que les Israélites, dont la mécréance et la perversité avaient corrompu le peuple et, quelque temps après, la réforme religieuse de Aménophis IV, que dut être promulgué le premier édit rappelant à l'esprit de justice les fonctionnaires.

La plus grande invention des Egyptiens fut l'écriture phonétique. Nous qui écrivons maintenant si facilement, ne pouvons nous figurer la difficulté que rencontra l'Homme à une telle découverte. Seuls, les Egyptiens, de tous les peuples de la terre, furent assez abstraits pour concevoir quatre écritures successives et en rendre le principe si parfait que tous les peuples qui avaient été incapables d'une telle découverte adoptèrent et utilisèrent très facilement ce principe.

HUMANITÉ ACTUELLE. - *Anglo-Saxons.* — Les hypophysaires modernes sont principalement les Anglo-Saxons, Européens et Américains, les habitants du pourtour de la mer du Nord : Belges, Hollandais, Danois, Norvégiens. Il suffira de comparer leurs aptitudes à celles des Egyptiens pour comprendre qu'elles sont du même ordre, procèdent du même esprit, en particulier en agriculture et au point de vue scientifique. Il ne faut pas oublier non plus que les Egyptiens furent de grands navigateurs. Je laisse à chacun le soin de faire des rapprochements et des comparaisons entre ces hypophysaires, les uns *physiologico-organiques* et les autres *physiologico-intellectuels.* Je signalerai simplement que les étalons de mesure des Egyptiens et des Anglais sont sensiblement les mêmes, ce qui a paru inexplicable aux savants.

GENITALE INTERSTITIELLE

La génitale interne n'intervient vraiment chez l'Homme qu'à la troisième puberté; jusque-là, elle est le plus souvent silencieuse, sauf chez les êtres de génie. Chez eux, en effet, bien des particularités provenant de la génitale reproductrice n'ont pas de tendance à annihiler les qualités de l'interstitielle, en s'opposant à ses influences bienfaisantes ou en détournant ses activités vers la sexualité. J'ai déjà examiné l'interstitielle plusieurs fois sous ses divers aspects; cette œuvre est, pourrait-on dire, autant la révélation de son fonctionnement que celui de notre cérébralité; elle nous a révélé la finalité de l'être humain et les qualités intellectuelles et de sens moral qu'elle lui confère. En elle, on trouve cette évidence de l'état d'équilibre, principe fondamental, conception majeure du fonctionnement humain. Les possibilités volontaires qu'elle nous donne sont la garantie de notre liberté, de jugement, de puissance psychologique; on pourrait dire que, plus que toutes nos autres glandes, elle est la caractéristique de l'Homme. Chez les animaux, elle est au service de tout le système glandulaire et ne semble pas pouvoir s'opposer aux excitations qui en résultent; chez l'Homme, elle est au service de son intellectualité, et c'est elle qui lui apporte ses qualités les plus belles et les plus distinctives. Sans elle, l'Homme peut être théoriquement une personnalité raisonnée et calculée, mais son individualité manquera de tout ce qui fait l'incontestable supériorité, sa valeur morale, non seulement dans ses activités, mais aussi dans sa pensée, qui possède dans ce cas le moyen de concevoir la beauté, l'harmonie, l'équilibre et la vérité. En réalité, elle apporte surtout à l'Homme ce sens de l'équilibre, principe selon lequel il fonctionne et a été conçu. Sa sécrétion n'est point une substance énergétique d'intensité, mais de régularité et de puissance durable. Elle permet à l'esprit humain d'accomplir les efforts nécessaires à toutes les élaborations intellectuelles. Quand elle agit sur la cérébralité, elle peut appliquer aux cellules cérébrales l'action des autres glandes. Elle peut rendre notre esprit aussi bien objectif, imaginatif, raisonné, calculateur ou scientifique, qu'elle peut y apporter la discrimination et la synthèse. Elle n'est pas une puissance en elle-même, mais elle peut rendre efficientes toutes les qualités intellectuelles qui peuvent résulter des interventions de nos

autres glandes, de nos organes des sens, de notre habileté manuelle, de nos émotivités, de nos sentiments, de notre intelligence. Elle est comme un mordant qui intensifie en nous nos aptitudes sous l'action de son pouvoir volontaire. Elle agit autant par elle-même que par toutes les possibilités qu'elle peut rencontrer dans notre personnalité. Un thyroïdien pourra être essentiellement imaginatif, mais aller vers l'horrible, l'irréel, le fantastique, l'original outrancier, le fabuleux ou la divagation, et tout cela sans valeur et sans beauté; la génitale devra intervenir pour apporter à ces tendances des règles de bon sens et d'harmonie qui leur donneront toute leur valeur. L'hypophysaire pourra établir les calculs les plus extraordinaires, les analyses les plus subtiles, les expériences les plus imprévues, mais tout cela ne sera vraiment efficace, n'aura d'applications générales à nombre de phénomènes que lorsque la génitale y aura fourni des interprétations et y aura mis de l'ordre.

Les génitaux interstitiels doivent donc, dans toutes les activités intellectuelles, se révéler comme des esprits supérieurs, des intelligences indiscutées, admises, reconnues et comprises de tous, leur donnant l'impression qu'ils n'ont pas vécu à une époque déterminée, mais qu'ils ont appartenu à tous les peuples, ont été de tous les temps, qu'ils n'ont pas eu une culture spéciale, mais qu'ils représentent l'être humain dans toute sa splendeur intellectuelle.

ENFANT. — En vérité, ce n'est plus à un enfant que nous avons affaire, mais au moins à un adolescent. L'éclosion de la reproductrice entraîne souvent chez lui une certaine activité de l'interstitielle et de toutes les qualités qui s'y rattachent. Au point de vue moral, ce sont les tendances altruistes qui se manifestent, le plus souvent fort incertaines et tant qu'elles ne briment pas trop les intérêts personnels.

Au point de vue intellectuel, une connaissance plus facile des notions abstraites que nous utilisons dans nos sciences, comme la force, la puissante, la vitesse, le mouvement, etc., ou bien celles qui répondent à des réalités comme le pays, la nation, la ville, la population, etc... Ces notions sont chez l'enfant bien pauvres et chétives, et il est nécessaire de les compléter de nombreuses données.

L'interstitielle apporte aussi à l'adolescent des possibilités d'élaboration intellectuelles : l'attention, la réflexion, la médi-

tation, l'analyse, la discrimination des valeurs idéatives. En outre, le sens critiqué au point de vue beauté, équilibre, harmonie, par conséquent les qualités indispensables à toutes les activités esthétiques.

Enfin, apparaissent la préoccupation des problèmes humains : la vie, la mort, la liberté, la patrie, la religion, qui forment une partie des idées métaphysiques. C'est vers la même époque que s'établissent les tendances matérialistes ou spiritualistes dont l'apparition dépend en grande partie de l'utilisation de la sexualité et de la jouissance sexuelle. Quand cette dernière est fréquente, plus ou moins anormale, et dépasse la résistance de l'être, la génitale interstitielle en est atteinte et les conceptions matérialistes triomphent. Quand la jouissance sexuelle est modérée, normale ou au-dessous des possibilités de résitance vitale et sexuelle de l'être, les idées spiritualistes subsistent.

ADULTE. — Le génital interstitiel complet, c'est-à-dire l'Homme qui possède un somatique, un physiologique et un cerveau animés par la sécrétion interstitielle toute puissante, est très rare; c'est l'Homme de Génie. Il en est peu dans l'humanité, sauf Pasteur peut-être. Il ne m'est point possible de développer ici la question du génie, malgré son intérêt. Je ne donnerai que la liste des qualités qui caractérisent de telles intelligences :

L'*attention,* qualité qui nous permet d'examiner en toute impartialité ce qui nous déplaît, ou à rejeter de notre esprit ce qui nous plaît, mais est inexact ou immoral (manque de sens moral).

La *volonté.* Elle nous permet de faire intervenir et d'appliquer à notre travail intellectuel : la surrénale objective, la thyroïde imaginative, l'hypophyse calculée et raisonnée, et de parvenir aux moyens d'élaboration psychologiques suivants :

Les possibilités d'élaboration psychologiques supérieures. Ce sont l'analyse, les abstractions, la discrimination des valeurs abstraites, la notion d'identité et la synthèse.

Enfin, le *sens moral.* Altruisme, bonté, générosité, sacrifice vis-à-vis du prochain; probité et vérité scientifique ou métaphysique dans l'ordre intellectuel.

Telles sont les qualités essentielles de l'Homme de Génie, c'est-à-dire de l'être dont la génitale interstitielle anime toute la personnalité. Il est bien évident que ces qualités sont les seules qui permettent l'établissement de la science biologique et méta-

physique avec l'étude complète de tous les grands problèmes humains.

Nous avons vu aussi que c'est la perte de ces qualités qui caractérisent le dément. Ces deux déterminations sont d'une importance énorme, car jusqu'à présent, il avait été fort difficile de trouver un critérium pouvant permettre de distinguer nettement le fou de l'Homme de Génie, tellement que certains auteurs avaient été jusqu'à soutenir qu'entre eux il existait une réelle parentée. Cette détermination aura un jour des conséquences fort inattendues et des plus heureuses pour l'humanité, car elle permettra à l'Homme de distinguer à coup sûr les œuvres émanant de l'Homme de Génie et celles élucubrées par les fous lucides, ce dont nous sommes totalement incapables à l'heure actuelle.

Le génital interstitiel présente rarement un développement aussi complet que je l'indique. Il possède généralement une partie organique ou intellectuelle que sa glande anime plus particulièrement. Alors apparaissent les hommes célèbres, dont j'ai déjà donné quelques exemples.

CIVILISATION GRECQUE. — La civilisation grecque est bien sans conteste l'une des plus complètes qui ait certainement existé dans notre monde. Rien ne lui a échappé : les sciences, les arts, la philosophie aussi bien que tous les genres littéraires. Quel grand peuple actuel oserait comparer son apport intellectuel à celui de cette Grèce incomparable et d'une si faible population ? Un tel fait extraordinaire ne saurait s'expliquer par de grandes facilités de vie, par la richesse de ce pays, aux cultures maigres et difficultueuses, comme l'olivier et la vigne. Aussi n'a-t-on jamais pu donner une explication de cette somptuosité intellectuelle qu'aucunes conditions matérielles ne sauraient justifier, pas plus d'ailleurs que de prétendues influences égyptiennes, chaldéennes ou indoues; cette thèse est indéfendable, car le génie grec est essentiellement personnel et caractéristique de ce peuple. S'il y a eu, entre les diverses populations antiques, des relations commerciales assez suivies, qui vulgarisèrent les chiffres et l'écriture, il existait entre elles, au point de vue intellectuel, comme des cloisons étanches. L'essort psychologique merveilleux des Grecs ne trouve son explication que dans l'apparition d'un nouveau type physiologique.

On peut dire que la mentalité de ce peuple est la conséquence

de deux mutilations sexuelles : les Doriens déflorant les fillettes avec des phallus de pierre ou d'ivoire; les Ioniens faisant subir la circoncision aux enfants mâles au huitième jour. Dans le premier cas, apparurent des hyperféminins; dans le second, des hypermâles. Le croisement de ces deux types physiologiques donnèrent des génitaux. Dans le peuple grec, il y eut surtout des *organiques;* dans les castes dirigeantes, des *organo-physiologiques;* les artistes et les écrivains furent des *physiologico-organiques;* enfin, quelques philosophes atteinrent l'état des *physiologico-intellectuels,* comme Socrate, Platon, Pythagore.

Génitaux, ils le furent de corps comme d'esprit, au suprême degré; de là résultent toutes leurs réalisations magnifiques, bien rarement dépassées. L'influence de l'interstitielle fut chez eux cependant si importante que, malgré une religion issue de tendances sexuelles évidentes, leur moralité fut encore élevée. L'hospitalité, la protection du faible, de la femme, de l'enfant, de l'aveugle, furent de leurs tendances caractéristiques qui tranchent vraiment au milieu des brutalités et des cruautés des peuples environnants. Ils ne se livrèrent jamais à des atrocités inutiles. Leurs sentiments furent le plus souvent généreux, loyaux, chevaleresques; ils se révélèrent parfois beaux et grands, exempts de laideur, de bassesses, de petitesses et même, en certaines circonstances, sublimes. C'est le peuple qui correspond le mieux à l'adolescence. Il est plein de vie, d'enthousiasme, de discours, d'illusions, de courage; il est comparable à cette période de la vie où l'homme a des sentiments généreux et où il est prêt à se sacrifier pour une idée. Mais, hélas !, au contact des difficultés de l'existence, les bons sentiments de celui-ci se transforment vite en un égoïsme forcené. Tandis que le peuple grec resta jeune et sombra dans toute sa beauté.

Est-il vraiment besoin d'insister sur les réalisations qu'ils nous ont tranmises ? Nous avons une certaine tendance à en amoindrir l'étendue et la force. On a voulu nous faire croire que les Grecs avaient hérité d'une évolution intellectuelle étrangère, mais personne n'a pu nous dire laquelle. Que l'on me montre l'œuvre inspiratrice d'Homère ! D'autre part, intoxiqués par notre progrès scientifique que nous croyons génial et primordial, nous avons tendance à considérer comme négligeables des réalisations que nous n'avons pas pu dépasser. Depuis deux mille ans que ces génies brillèrent d'un pur éclat, qui peut prétendre les avoir égalés ? Des milliards d'êtres se sont succédé en Europe,

depuis qu'Athènes, qui ne comptait que quelques centaines de milliers d'habitants, régnait sur notre monde, et le bilan que nous pouvons présenter en face du sien est beaucoup plus petit que nous ne nous le figurons. En dehors de ce progrès mécanique, qui n'est guère qu'une série de milliers d'efforts ou de trouvailles conjugées et d'applications à la matière, en quoi les avons-nous surclassés ?

En architecture, en sculpture, ils sont des maîtres, tels que nos artistes, destinés à voir leurs œuvres admirées, sont obligés de se retremper à cette source inépuisable d'idéale beauté. Quelle de nos sculptures mutilée, comme la *Victoire de Samothrace,* garderait cette splendeur, cette légèreté, cette envolée, cette puissance, ce mouvement, cette proportion harmonieuse et équilibrée ?

En littérature, peut-être les avons-nous égalés, probablement pas dépassés, et c'est toujours en nous inspirant de leurs règles, de leurs procédés, de leurs conceptions, que nous y sommes parvenus. Dès que nous nous éloignons d'eux, nos écrits plaisent aux uns, sont décriés par d'autres. En philosophie, ils ont bâti des systèmes à côté desquels tous ceux que nous avons imaginés font bien pâle figure.

Nous les retrouvons dans tous les domaines : arithmétique, géométrie, algèbre, astronomie, physique, histoire, histoire naturelle, législation, sociologie, pédagogie, médecine, etc... Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'ils furent des esprits universels. Ils osèrent tout, et partout furent des maîtres.

Aussi, ces génitaux sont-ils de tous les temps et de tous les pays. On ne retrouve pas en eux ces particularités accusées qui font classer un auteur à une époque plutôt qu'à une autre et comme appartenant à une nation donnée. Ils nous sont sympathiques, sont des amis pour nous, parce qu'ils sont humains, parce que leur esprit correspond aux tendances spirituelles de notre adolescence, parce qu'ils sont exempts de caractéristiques exagérées qui peuvent nous déplaire et nous être étrangères. Instinctivement, nous percevons que leur génitale leur a donné une moyenne d'objectivité surrénale, une imagination thyroïdienne, une raison et un esprit calculé d'hypophysaire, le tout agencé et conçu en raison d'une synthèse intellectuelle. On peut dire qu'ils résument en eux toutes les possibilités de l'esprit humain en pleine éclosion sous la poussée de sa vitalité la plus puissante et avant qu'il n'en soit arrivé à la spécialisation.

C'est pourquoi, en tenant compte du fait que l'évolution humaine et l'esprit humain subissent une évolution absolument similaire, l'instruction du jeune homme devrait, pour en faire une intelligence supérieure, se composer presque exclusivement des matières, des idées, des conceptions que les Grecs nous ont léguées. Sans doute, devrions-nous les compléter et les perfectionner, mais c'est d'elles seules que nous pouvons tirer les éléments voulus à la formation d'une cérébralité de valeur.

Les Grecs avaient bien compris que la science n'est pas une fin en soi, qu'il ne s'agissait pas de mettre à la disposition des êtres humains des énergies disciplinées afin de leur épargner des efforts, mais qu'il fallait moraliser l'homme, le rendre maître de ses émotions, de ses instincts, de ses désirs, pour le rendre heureux. C'est en cela que résident toute la force, la beauté, la vérité de leurs conceptions philosophiques.

RENAISSANCE ITALIENNE. — Pendant la Renaissance italienne, nous rencontrons aussi des génitaux, mais qui présentent une particularité curieuse, celle d'avoir un esprit dont la culture s'étendait à toutes les branches de connaissances de cette époque. Certains, comme Michel-Ange, Léonard de Vinci et plusieurs autres furent écrivain, architecte, géomètre, mathématicien, sculpteur, peintre, poète, orfèvre et parfois musicien et médecin tout à la fois. On a souvent parlé de leurs capacités très étendues et l'on s'en est demandé les raisons. On a été surpris que de tels esprits ne se rencontrent pas à toutes les époques et qu'ils soient même très rares dans l'humanité. La réponse nous est facile : génitaux interstitiels dès leur naissance, en raison d'origines familiales où la norme et la réserve sexuelle était la règle, ils purent très rapidement accumuler de nombreuses connaissances et se montrer en tout supérieurs et personnels. Esprits synthétiques par-dessus tout, leurs réalisations artistiques furent puissantes et belles, rappelant, par leur harmonie équilibrée, celle des Grecs. Ceux-ci furent beaucoup moins que les Renaissants, des esprits universels, car ils furent en même temps des génitaux interstitiels, des génitaux reproducteurs, tandis que les Renaissants eurent une vie sexuelle presque inexistante, ce qui donna à leur attention, à leur volonté, à leur visualisation, à leurs élaborations psychologiques, les aptitudes les plus variées et les plus étendues.

LE XVIIe SIÈCLE. — Pour nous, Français, c'est le Grand Siècle. Une émergence d'esprits incomparables s'y montrèrent tous à la fois. On a prétendu que c'était le genre d'instruction, l'influence grecque, l'ambiance du moment, l'aide matérielle d'un roi mécène et éclairé qui en étaient la cause. Tout cela est bien insuffisant pour justifier tant de belles intelligences et leur tournure d'esprit classique. Le siècle suivant, où les conditions de vie changèrent peu, ne nous montre, en échange, qu'un très petit nombre d'écrivains de quelque valeur. C'est que les premiers sont des génitaux dus très probablement à une ascendance aux mœurs religieuses rigoureuses, tandis que les suivants apparurent au moment où les mœurs étaient passablement dissolues; aussi beaucoup présentent-ils les caractères physiques et moraux d'hypoglandulaires, dont les qualités intellectuelles ont été bien surfaites. Chez nos classiques, nous retrouvons les principales qualités des Grecs, dont ils s'inspirèrent, sans les imiter servilement. Deux au moins furent supérieurs à leurs modèles et sont des maîtres incontestés dans leur genre : La Fontaine et Molière.

LATINS. — Dans la partie Nord du bassin de la Méditerranée, se trouvent les successeurs de ces Grecs génitaux. La brièveté de leurs jambes, leur tête arrondie, la petitesse de leurs extrémités nous l'indiquent d'une manière assez nette pour qu'il n'y ait pas lieu d'insister sur leurs caractéristiques physiques. Ces peuples sont les Grecs, les Italiens, les Espagnols, les Français, que nous appelons des Latins. Chez les Italiens, on trouve, même depuis la Renaissance, des écrivains, des savants, des médecins de valeur. Chez les Espagnols, quelques écrivains éminents, dont Cervantès, mais surtout des artistes qui s'apparentent aux plus géniaux : Velasquez, Murillo, Goya. Mais les Français sont bien, depuis trois siècles, le peuple dont l'intellectualité règne en maîtresse incontestée en ce monde et dépasse à elle seule l'esprit de tous les autres peuples. On a voulu opposer la culture allemande à l'esprit français. Vouloir établir un tel parallèle est certainement d'une imagination assez déréglée. La supériorité des Français saute aux yeux et dans tous les domaines. Si on juge le génie d'un peuple au poids du papier noirci, aux inutilités et aux inepties transcrites, sans nul conteste les Allemands l'emportent sur tous les peuples du monde; si on tient compte de la valeur, de la qualité, de la profondeur de la pensée, du sens psychologique, de la justesse des observations, de la

beauté des conceptions, de la portée des théories et des lois scientifiques, de la tendance synthétique de beaucoup de réalisations, les Français sont incomparablement supérieurs aux Allemands.

Ainsi, l'Homme et l'humanité reproduisent l'évolution de notre physiologique; l'un en quelque cinquante ans, l'autre en des millénaires. Tous deux marchent vers la même finalité, celle de la valeur intellectuelle synthétique et du sens moral. Ce qui démontre, une fois de plus, que tout ce qui concerne l'Homme n'est pas un fait du hasard. Le perfectionnement humain se fait lentement, progressivement. Il atteindra un jour assez proche si les savants acceptent mes découvertes, très lointain si mes idées sont délaissées ou rejetées, le développement qui lui a été assigné; et, quoiqu'il arrive, rien n'arrêtera l'Homme dans cette marche ascendante vers la pensée de son Créateur.

Puisse le fait de l'avoir conçu et exposé hâter la marche de l'humanité vers cette ère de moralité, de lumière, de paix, de bonheur !

CONCLUSION

Ma conscience est enfin au repos. J'avais découvert des connaissances fort importantes; il me semblait les devoir à la Science et à l'Humanité. Ma tâche est accomplie, malgré les difficultés que j'ai rencontrées à les faire connaître. J'ai rendu à mon pays, à la société, à mes maîtres, plus qu'ils ne m'ont donné. Je n'attends rien du monde scientifique; cependant, c'est à lui qu'il incombe maintenant de prendre la responsabilité de consacrer ou de condamner mes découvertes. Quel que soit le verdict de mes contemporains, je sais que mes notions d'identité triompheront un jour, car je sais que mes découvertes sont exactes, puisque la plus grande partie de mon œuvre et de mes efforts a été employée à en vérifier l'exactitude et à en établir les possibilités explicatrices et, de plus, parce qu'aucune théorie n'a pu, jusqu'à présent, non pas rendre compte d'expériences de laboratoire, mais de ces faits, de ces constatations que l'expérience humaine a faites depuis des millénaires et qui sont toujours invariables, ne sont pas dues à l'ingéniosité de quelque expérimentateur, ou à sa manière plus ou moins heureuse de combiner les facteurs d'un phénomène. Toutes ces constatations humaines sont un vaste champ d'expérience où des circonstances vitales se produisent et se reproduisent sous les yeux des savants et qui, pour bien connaître l'Homme, comptent seules véritablement. Celui qui parvient à les expliquer est beaucoup plus véridique que celui qui base ses idées sur des expériences de laboratoire. C'est pourquoi je suis sûr des idées que j'ai émises et ne crains point que le temps et la postérité en démontrent l'erreur.

Au point de vue scientifique et immédiat, que peut-il découler de ce court travail, qui n'est que le résumé de plus de 5.000 pages de texte ? Pour les savants nantis de places officielles, il est à craindre que tout cela ne soit que des élucubrations imagina-

tives, malgré certaines précisions fort gênantes, comme la preuve de l'antériorité fonctionnelle du système glandulaire sur le système nerveux, qui est une véritable révolution scientifique. Pour les jeunes qui sont à la recherche de questions nouvelles et passionnantes à étudier, ils en trouveront dans ce livre toute une série qui leur permettront les examens et les analyses les plus approfondies, puisque ce texte n'en est que le résumé.

Au point de vue pathologie, ce sont de vastes horizons qui s'ouvrent à ceux qui voudront moins tenir compte des maladies en elles-mêmes et de leurs signes, que des états et symptômes présentés par le malade. Ils finiront par reconnaître non seulement pourquoi et comment réagit ou se soumet le malade à l'état morbide et aussi comment et sur quels organes agissent les médicaments allopathiques et homéopathiques. Ils en arriveront à faire une place toute spéciale entre ces modes curatifs à l'opothérapie.

La détermination de l'identité foncière des maladies mentales, qui nous a indiqué comme cause commune à tous ces troubles une insuffisance de la génitale interstitielle permettant aux autres glandes, et en particulier à la thyroïde, des variations fonctionnelles excessives et fort désordonnées dont résultent tous les divers symptômes rencontrés dans les diverses folies et névroses, est une acquisition fondamentale qui va rénover la psychiâtrie et la tirer de l'impasse psychologique dans laquelle elle se débat en vain. Nous pouvons aussi espérer de cette connaissance l'arrêt rapide de l'extension de la démence dans le monde, si nous savons reconnaître les causes les plus fréquentes de cette insuffisance glandulaire et donner à tous les moyens thérapeutiques et les conseils d'existence pouvant la conjurer, ce que nous pouvons faire dès maintenant. Il est fort probable aussi que le moyen que j'ai déjà utilisé pour stabiliser le système endocrinien et obtenir sa rééquilibration et les tentatives de normalisation de la réceptivité des tissus aux hormones nous permettront bientôt la guérison d'un certain nombre de fous.

Nous posséderons bientôt, il faut l'espérer, des méthodes thérapeutiques autrement agissantes, souples et appropriées à chaque cas que la méthode de choc plus ou moins empirique et dont les effets physiologiques et fonctionnels nous sont totalement inconnus.

Les connaissances que j'ai exposées au sujet de la réaction de la thyroïde contre les infections m'a permis aussi d'arrêter chez certains sujets des infections ennuyeuses par leur persistance et surtout de mettre en état parfait de santé et d'activité tant physique qu'intellectuelle des adultes et surtout des enfants. Dans le cas de ces derniers, chétifs, malingres, souffreteux, maladifs, retardataires, il faut déterminer l'état de leurs endocrines et leur faire parcourir tout le cycle de l'évolution glandulaire, en négligeant les glandes prédominantes ou suffisamment actives, et ranimer, donner de la vigueur fonctionnelle à celles qui sont déficientes. On peut obtenir ainsi une rééquilibration du système glandulaire et mener heureusement les adolescents à leur deuxième et troisième puberté. Il n'y a pas que la santé et le développement physique qui s'améliorent; l'intellect se développe aussi parfois d'une manière surprenante. Tous progressent dans leurs études, et il n'est pas rare de voir les derniers dans leur classe arriver parmi les premiers.

Chez l'adulte, l'intellect obéit aussi, mais avec une certaine lenteur. Chez l'enfant, il arrive que ce n'est qu'après que le somatique a atteint le développement normal d'un enfant du même âge que l'intellect se met à progresser. Le temps n'est pas éloigné, j'espère, où, aidés par des produits opothérapiques mieux appropriés que ceux que nous utilisons, nous parviendrons à donner aux enfants les aptitudes intellectuelles spéciales que nous désirerons. J'ai déjà obtenu dans ce sens quelques résultats encourageants.

Au point de vue de l'orientation professionnelle et de la sélection des individus, on comprendra facilement que la connaissance de notre physiologique nous permettra de distinguer et d'indiquer avec une certaine exactitude les professions qu'un sujet est apte à exercer et où il pourra trouver le plus de satisfaction et de facilité. Cette détermination des individus et la possibilité de développer chez eux certaines possibilités intellectuelles est appelée à nous rendre un jour les plus grands services pour choisir les individus devant occuper les premières places dans les services dirigeant un pays. Seules les qualités glandulaires et les aptitudes rapprochant un sujet de l'Homme de Génie pourra le faire désigner pour le placer à la direction des affaires publiques.

Au point de vue de l'anthropologie, de la connaissance de l'Homme dans le temps et l'espace, la détermination des types

glandulaires présente un intérêt imminent. Grâce à de telles données, il sera possible de comprendre magnifiquement la mentalité, les mœurs, l'histoire de chaque peuple et même de s'expliquer son évolution historique.

Enfin, au point de vue théorique et spécial, la connaissance de nos propriétés physiologiques ouvrira une ère nouvelle pour notre profession, celle de la médecine vraiment préventive. Nous pourrons, un jour, placer un sujet en état d'équilibre fonctionnel, lui donner des tendances vitales telles que nous lui assurerons pour un bon nombre d'années une excellente santé. Nous soignerons moins de malades, mais notre tâche n'en restera pas moins des plus importantes et bien plus considérable, car les médecins sont appelés à occuper dans la société future les places les plus enviées et intéressantes.

Telles sont les idées auxquelles je suis parvenu et dont, je l'espère, mes contemporains tireront quelque profit. Toutefois, j'estime que ma tâche n'est pas finie et je m'efforcerai d'aider dans leurs recherches les savants qui voudront bien coopérer à mon œuvre et me faire part de leurs idées et de leurs travaux.

Docteur Jean GAUTIER
33, rue de la Benatte, 33
BORDEAUX

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5

CHAPITRE PREMIER. — *De la prédominance du système glandudulaire sur le système nerveux* 7

CHAPITRE II. — *Types glandulaires* 17

CHAPITRE III. — *Les pubertés* 27

CHAPITRE IV. — *L'esprit humain* 35

CHAPITRE V. — *Emotions. Sentiments. Amour* 51

CHAPITRE VI. — *Le sommeil. Le rêve* 61

CHAPITRE VII. — *De la sexualité* 77

CHAPITRE VIII. — *Origine et adaptation* 89

CHAPITRE IX. — *L'hérédité* 97

CHAPITRE X. — *La race* 107

CHAPITRE XI. — *Le libre-arbitre* 123

CHAPITRE XII. — *L'homme pathologique* 139

Fièvre 141

Infections et Cicatrisations 145

Tuberculose 153

Cancer 154

Etat de choc 157

Identité foncière de la folie 165

CHAPITRE XIII. — *L'évolution humaine* 181

Surrénale 186

Thyroïde 194

Hypophyse 198

Génitale interstitielle 202

CONCLUSION 211

IMPRIMERIE DES ÉDITIONS BIÈRE - BORDEAUX

O.P.L. 31.3200 — Impr. n° 186, édit. n° 106. — Dépôt légal 1er tr. 1948.